

Ceux de Corneauduc

Michaël Perruchoud
Sébastien G. Couture

© Cousu Mouche, 2004

Tous droits réservés.

Ce document ne peut être imprimé que pour usage privé.

Chapitre I

Premier épisode



ian tre qu'il fait froid... Tous mes os sont roidis, et même pire... Je féconderais toutes les coquettes du bourg et toutes les vilaines et les serfesses des alentours sans effort, sans remuer du fessier pour me faire monter les idées, si toutefois je ne me sentais si sec à l'intérieur... Ma gorge ressemble à une botte de foin chauffée aux enfers... Bougremissel ! Mon vieux Braquemart, j'ai Dieu besoin d'une chopine !, s'exclame Gobert Luret, artisan forgeron du village de Minnetoy-Corbières.

Ledit Braquemart, baptisé Alphagor Bourbier sous le sage clocher du bourg, s'assied et met fin à la diatribe en frappant du poing la table qui, bien qu'elle en ait vu d'autres, ne s'enfonce pas moins de quelques pouces dans le sol fangeux de la taverne.

– Calme-toi, foutredieu ! Et pose ton cul bien à plat. Ton ventre est déjà pis qu'outre pleine et les relents qu'exhale la fosse qui te sert de bouche m'assure que tu n'es que fieffé menteur et que tu as déjà dû engloutir de quoi noyer toute la ville. Qu'à cela ne tienne... Buvons ! J'ai moi-même grand' soif, ayant parcouru ce jour quatre lieues uniquement pour les beaux yeux d'une accorte garce peu avare de ses appas. Si tu avais pu voir l'hommage que je lui ai présenté, ta légère roideur due au froid qui te court de par les os te semblerait émoi de nourrisson. Tavernier !

Le tenancier des lieux, maître Morrachou, homme trapu et peu affable, quitte à regret son comptoir et s'avance vers les deux compères. Il cache ses mains aux ongles en deuil sous son tablier de cuir râpé mais cela ne trompe personne : la taverne du Sanglier Noir n'est pas réputée pour sa propreté mais bien pour les beuveries et agapes qui y sont perpétrées ainsi que pour tout ce qu'elle compte de femelles avenantes au corsage lâche, et peu farouches du cotillon.

– Si vous voulez boire, faudra d'abord me montrer la couleur de votre argent. Qui boit, paie et qui paie, boit. Ainsi en est-il en cette maison.

– Ta maison n'est qu'un bouge grouillant de rats, maraud ! Si tu ne veux pas subir le sort de ces six espagnols qui m'ont fait l'affront de croiser mon chemin ce matin, tu ferais mieux de nous servir à boire, aussi vrai que mon ami Gobert, ici présent, est le plus grand forgeron de tout le Duché. Sa meule fait des étincelles et les lames qui sortent de son atelier se marient à merveille à ma dextre, ma dextre qui pourrait bien sauter au fourreau si tu ne nous offrais point chopine...

– Je passe ma vie à vous offrir chopine... À toi pour que tu reprennes salive afin de nous éructer galéjades et à ton imbibé compagnon qui ferait mieux de s'occuper des cornes qui lui poussent au front, et qui se voient de tout le bourg, plutôt que de s'employer à vider mes fûts...

Le forgeron, piqué au vif, s'arrache de son siège et saisit le tavernier au col.

– Quoi ?! Les cornes qui me poussent au front ?! Oserais-tu douter de la vertu de ma mie ? Bougremissel ! Qu'on me retienne ! Qu'on me retienne, bourgeois et citoyens, ou ce triste gredin, cet infâme assoiffeur, bouillira dans mon courroux !

Deuxième épisode

Le tavernier, dominé d'une bonne tête par le sieur Luret, soutient son regard sans sourciller. Après tant d'années à la barre de son auberge, il en a vu passer des tempêtes. Surtout venant de ces deux compères. Il faut laisser passer le grain, pliant mais ne rompant point.

D'une main sur l'épaule, Alphagor Bourbier, dit Braquemart, force son compagnon à relâcher sa prise.

– Mais calme-toi, foutredieu ! Morrachou ne parle que pour dire de dire. Il n'est pas de tout le bourg femme plus vertueuse que la tienne, puisque même à moi elle se refuse. Mais les rumeurs s'échinent à ternir sa réputation et à te faire plus cocu qu'aurochs. Il est vrai que les apparences se jouent des sots. Brun de poils et blanc de peau tel que je te vois, ta dernière-née blonde comme blé et tes jumeaux plus noirs que maures ont de quoi faire les gorges chaudes. Heureusement, sur ton aîné, aucun doute ne peut subsister puisque aussi bien a-t-il ton nez en trompette qu'il semble avoir ton génie : à treize ans toujours aux langes, parlant aux anges et aux souris, plus benêt qu'âne et dont on ne tirera jamais rien.

– Tu parles de mon sang comme on parlerait d'une bourrique ?! Fieffé coquin ! Toi qui grâce à ma meule et à mon œil tranches les gorges et plantes le fer dans les ventres fâcheux, hérétiques ou jaloux ! Si mon aîné pisse à la couche, c'est parce que tu lui brames paillardises qui lui font frémir l'âme de ta voix de crécelle infernale. Il n'est tant point bête qu'un jour il reprendra boutique ; je t'en fais serment avant de te fracasser ce tabouret sur le chef !

Gobert Luret, plus volontiers nommé Ventrapinte, saisit ledit mobilier et le fait tournoyer au-dessus de sa tête, les joues menaçantes, le front offusqué. Malgré ses yeux teintés de houblon, il ne fracasse nul crâne avec l'arme qu'il tenait jusqu'alors à l'abri sous son cul et surtout pas celui de son fier et preste compère qui se dandine, la jambe frivole, à deux mètres de là, tout en interpellant l'aubergiste :

– Alberguier ! Profite bien de ce que sa colère me soit maintenant destinée pour nous emplir chopines.

Puis s'adressant à la cantonade et un ton plus haut : « Et que celui de vous qui n'a jamais touché la femme de mon ami lui paie la première bière. »

Le silence retombe dans la taverne alors que tous les convives contemplent le fond de leur godet. Braquemart, les mains sur les hanches, toise l'assemblée d'un air dédaigneux, une once de malice au fond des yeux.

– Comment ? Pas un seul gentilhomme pour offrir à boire au sieur Luret ? Par ma barbe, mon pauvre Gobert, il faut en croire que tu es encore plus cocu qu’il n’appert !

Gobert Luret se rassied dignement après avoir laissé traîner un regard lourd de suspicion sur la salle. Le tavernier apporte discrètement deux grandes chopes emplies à ras bord de bonne bière tiède et mousseuse. Les posant sur la table, il ajoute d’un ton de conspirateur : « Ça, c’est offert. Ma femme écoutait de la cuisine. Alors, vous comprenez. ».

Les deux compagnons se retrouvent front contre front, humant la mousse houblonneuse comme des affamés s’apprêtant à faire gras. Leur voix n’est plus que murmure...

– Bougremissel ! Nous aurions dû défourailler ! Exposer une colère plus flamboyante encore à tous ces benêts ! Regarde donc, Braquemart, comme ils y croient... Un cri de plus et l’on nous offrait pitance !

Ils vident leur chope le coude léger, s’essuient le mufle non sans éructer. Comme l’aubergiste ne semble plus les voir, ils mugissent une ire nouvelle... Et sur l’instant, deux grosses chopes viennent prendre la place de leurs ascendantes.

Chapitre II

Troisième épisode



répondre que le duc de Minnetoy-Corbières était un seigneur loué par ses sujets serait un tantinet exagéré. Mais affirmer que son âme damnée, son conseiller, son persifleur en chef, Eustèbe Martingale était exécré pis que peste, choléra et invasion sarrasine mitonnés dans la même soupière ne l'était point du tout.

Eustèbe Martingale usait de ces essences dont on se recouvre la peau à Versailles, paraît-il pour agréer au nez de ses semblables, alors que le Duc lui-même ne craignait pas de sentir l'homme à cent pieds. Que pourrait-on sentir d'autre pour se tenir chaud au creux de l'hiver ? On vivait à la dure, que diantre ! On n'était pas du genre à se tremper la figure dans le baquet pour matines et confesses. Et l'on ne savait pas trop toutes les mauvaises maladies qui traînaient dans l'eau et, pis encore, dans ces philtres peu chrétiens dont s'enduisait cet affreux flagorneur qui se croyait sans doute à la cour du Roy.

Eustèbe Martingale récoltait la taille et la gabelle au nom du Duc. Il se chargeait en sus de protéger les terres de chasses de sa Seigneurie des charpardeurs et braconniers qui les infestaient et de châtier les langues inciviques qui brocardaient ceux du château sans une once de respect pour le rang, le sang et la naissance. On glaviotait allègrement sur le suzerain sitôt que celui-ci tournait séant. Eustèbe Martingale usait du bâton pour remettre bon ordre à tout cela.

Il était malingre, baveux. « Comme né de rat et de chèvre », disait Gobert Luret qui ne s'acquittait des taxes qu'après moult palabres et en gardait, à chaque mois du Seigneur, rancune éternelle au collecteur trop zélé.

Eustèbe Martingale trotte dans les rues du village, la tête en avant, les épaules trop étroites. Deux gardes l'escortaient pour point qu'on ne l'égorge et peinaient à suivre ce petit être pétri d'édits et de principes, cet insecte venimeux prodigue en semaines de cachot, en bastonnades et autres sentences propres à le faire aimer du bon peuple.

Aussi, lorsque la sinistre silhouette d'Eustèbe Martingale paraît à la porte de la taverne du Sanglier Noir, tous les habitués retiennent leur souffle, posent leur chope, et remettent gauseries et empoignades à plus tard. Tous sauf deux.

Quatrième épisode

– Bougremissel ! Tu vides chopine comme vache à l'abreuvoir ! s'exclame Gobert Luret que la présence de Martingale ne trouble guère.

Ledit Martingale toussote dans sa main cliquetante de bagues.

– Parbleu ! L'immonde piquette que les infidèles osent appeler vin m'a troué langue et gosier pis que cul de Huns. Depuis, j'ai soif, répond Alphagor, le front haut.

Martingale se racle la gorge, vexé que les drôles n'eussent point encore remarqué sa présence.

– Il est vrai que le foie est un muscle, concède Luret d'un ton docte.

– Ventrapinte, mon ami, une telle sentence mérite forte accolade, tonne Bourbier en faisant mine de se lever.

– Silence ! Ou gare à la bastonnade ! couine Martingale, excédé.

Les deux compères, figés dans leur élan, se retournent sur le sinistre personnage. Martingale, enfin maître des lieux, s'avance lentement entre les tables, les gardes à ses côtés.

– Maître Morrachou, j'ai le pénible devoir de te rappeler que tu n'as pas versé gabelle pour ce trimestre. Si tu ne t'exécutes pas séance tenante tu seras châtié comme il convient.

Les effluves des baumes et onguents odorants dont s'oignent le sieur Martingale mènent un sauvage combat contre les remugles fauves flottant dans l'air vicié du Sanglier Noir. Le triste sire sort de sa manche un petit mouchoir qu'il agite dédaigneusement devant son nez et toise l'assistance en fronçant les narines.

Alphagor se penche à l'oreille de Gobert et lui susurre : « Je te parie un bout de lard que la Duchesse fait la même chose quand le duc y va du fondement ! »

Le forgeron manque s'étrangler avec sa bière pendant que Braquemart se mord les lèvres en regardant ailleurs, secoué de hoquets.

– Silence, manants !! ! Ou vous vous souviendrez des oubliettes !

La gorge de dinde fripée du triste haricot filandreux qu'est Eustèbe Martingale se teinte d'une ire cramoisie. Mais Braquemart ne cille pas. Il se lève au contraire, cérémonieux. Il ôte de sa dextre des gants imaginaires qu'il fait mine de jeter au visage du malotru.

– Nul ne peut traiter impunément de manant un brave qui fut de la croisade. Sachez, Monsieur, que j'ai mené mon épée au travers le monde au nom de notre Sainte Mère l'Église.

Il éructe avec une distinction nouvelle, boit une gorgée de bière et s'essuie de sa manche avant de reprendre, fier et postillonnant : « Pour un tel outrage, je pourrais demander réparation. »

Eustèbe vérifie que ses deux imposants cerbères sont prêts à dégainer, avant de répondre d'une voix de pou étouffé par une trop fertile chevelure : « Il sera jour où je démontrerai par le menu à toute cette populace que vos faits d'armes ne sont qu'usurpation de titres. Vos prouesses ne sont que paroles, Alphagor Bourbier, fils de Jeanne. Vous avez la langue plus agile encore que la cuisse de votre mère ! »

Braquemart avance d'un pas. Eustèbe Martingale recule de deux. Et les gardes se serrent l'un contre l'autre formant comme une muraille, interdisant l'assaut.

Cinquième épisode

– Ma mère avait certes la cuisse agile, mais jamais elle n'eut accepté qu'un insecte tel que toi ne l'enconne. Elle avait de l'envie mais surtout du goût ; elle t'eut rendu bombances à la figure si tu avais osé l'approcher à moins de trente pas.

La voix d'Eustèbe se fait entendre derrière les gardes qui dissimulent sa chétive silhouette à l'assistance.

– Il suffit Bourbier ! Ou je vous fais engeôler sur-le-champ.

– Tu n'oseras pas. Le Duc sait qui je suis.

Eustèbe Martingale fulmine. La colère lui siffle entre les dents en aigus déplaisants.

– Oui. Le respect dû à votre prétendue croisade. Elle vous sert cette croisade, elle vous dispense de taxes et vous autorise même l'outrecuidance. Mais lorsqu'on saura au château que votre glorieux passé n'existe que par votre bouche, nul ne s'opposera plus à ce que je vous châtie comme il se doit. Craignez ce jour-là, Bourbier, craignez mon châtiment !

Braquemart finit sa chope d'un trait, la pose durement sur la table et s'assied. Gobert, inquiet, regarde son ami à la dérobée se demandant laquelle de la colère ou de la crainte est la cause de ce tremblement imperceptible, de cette légère crispation, qui altère les traits du chevalier. Il est connu publiquement qu'Alphagor Bourbier de Montcon avait connu destinée de héros. En Italie, il avait marché sur Naples pour le bon droit du Roy. Plus tard, il avait suivi le preux Tristan de Prosac en terres infidèles. Constantinople aux mains des Ottomans, Prosac n'avait pu le tolérer. Vêtu de la chrétienne bannière, il s'en était allé avec trois poignées d'hommes hisser bien haut l'honneur de Jésus Christ. Il n'en était point revenu. Et, si l'histoire ne crut bon de retenir la débâcle du grand homme, les chœurs du royaume chantaient ses louanges, surtout dans le Duché de Minnetoy-Corbières où vivait le seul rescapé du carnage : Alphagor Bourbier de Montcon, dit Braquemart d'airain.

Excellent conteur, maîtrisant l'art de la rhétorique et le sens du récit, illustrant son propos de moult gestes et galipettes, Alphagor peignit de ses mots des fresques, des tableaux de contrées lointaines et les mœurs des maures avec tant de verve colorée et de nuances qu'il s'attira incontinent la sympathie du couple ducal et, de ce fait, la jalousie de toute la cour. On décida même de lui verser une petite rente pour services rendus au pays. On lui donna un bout de terre à l'autre bout du Duché et on lui fit grâce de tout impôt, dîme ou gabelle. Par la suite, on le vit écumant toutes les auberges et toutes les tavernes, racontant ses aventures aux badauds, avec toujours plus de détails, en échange d'un plat ou d'un pichet. Peu se rappellent encore du Bourbier fils de Jeanne et personne n'a jamais tenté de savoir où pouvait bien se trouver Montcon. Le bourg avait son héros et c'est tout ce qui lui importait.

Mais Eustèbe Martingale ne vient pas pour en finir avec Braquemart ni pour rappeler taxes à Morrachou. Sa voix se fait plus insidieuse car l'affaire qui

le préoccupe tracasse le Duc depuis trop longtemps et travaille l'appétit de tout le château.

Les terres de chasses de sa seigneurie ne sont point vierges de manants. On y rapine le lièvre et le faisan sans droit ; on offense Dieu en ôtant la noble chair de la bouche du suzerain. On braconne. On chasse Corneauduc comme disent les plus ardentes canailles du Duché qui, enfin, retiennent leur souffle.

Martingale promet un garde derrière chaque arbre, des poursuites, des échauffourées, des bastonnades, et le gibet dans la cour d'honneur si cela ne devait pas suffire. Le Duc ne sera plus cocufié d'une patte de cerf ou d'un groin de marcassin – les yeux de Martingale étincellent de flammèches maladives et inquiétantes. Avis aux intrépides qui oseraient encore prendre forêt dans les terres du Duc.

Eustèbe Martingale se drape dans une dignité absente et, nu de noblesse, s'en va à petits pas, sûr d'avoir semé une terreur sans égale.

À la taverne du Sanglier Noir, le silence des aurores saintes succède aux joyeuses fanfaronnades. Tous les braconniers du village se regardent les mains. Et ceux qui ne vivent pas Corneauduc, mais ne se privent pas de troquer qui une selle qui un jarret contre un petit service, craignent que leurs coupables amitiés ne les associent à la bastonnade promise.

Gobert Luret se penche vers Braquemart et murmure :

– Faudrait voir à relever nos collets !

Chapitre III

Sixième épisode



‘aussi loin que remontaient les chroniques du Duché, la forêt de Minnetoy-Corbières avait mauvaise réputation. Bien que les loups en eussent été chassés depuis plusieurs années par les bons soins du Duc, des histoires couraient toujours chez les petites gens du village à propos de bêtes étranges, démoniaques, et d’esprits malins plus anciens que les murs du bourg. Ces histoires en faisaient sourire plus d’un en public sous le réconfortant soleil. Mais qui fanfaronnait devant ses pairs se signait discrètement dès que ses pas l’emmenaient aux abords de la forêt.

Seuls quelques bandits de grand chemin, coupe-jarret et autres filous sans foi ni loi osaient s’y aventurer la nuit venue, et peut-être était-ce là le seul véritable danger que pouvait receler la forêt de Minnetoy-Corbières. Il n’en demeure pas moins que personne ne se sentait rassuré sous ses hauts fûts où l’on entendait encore quelquefois, quand le vent venait du bon côté, les derniers râles des pendus depuis longtemps retournés à la terre.

Les braconniers se riaient bien de tout cela et chassaient Corneauduc avec belle gaieté malgré les interdits. Il était même une clairière qu’aucune piste n’indiquait, nichée au plus profond de la forêt, où, par nuit douce, les chasseurs se donnaient secrètement rendez-vous pour festoyer à la santé du Duc, sacrifiant pour l’occasion une des plus belles prises et buvant dru. Là, loin du curé et de l’infâme Martingale, on pouvait s’ouvrir le cœur et refaire la contrée librement. C’est lors de ces rares soirées, ces perles de nuit, que beaucoup de problèmes ont pu se régler à l’amiable, que des mystères furent élucidés et que le cocu serra la main de l’encorneur.

Gobert Luret et Alphagor Bourbier étaient toujours les derniers à quitter la clairière, effaçant les dernières traces de leurs libations, gardiens du temple.

Ce soir-là, la lune timide se cache sous un lourd voile de nuages. Sa faible lumière ruisselle entre les hautes branches de la forêt et parvient avec peine à se couler jusqu’aux bas taillis. L’automne pèse sur la forêt et dans les combes en d’épaisses chapes de brouillard qui ne se dissiperont qu’avec le matin naissant. Cette humidité froide pénètre jusqu’au cœur et grippe le courage de ceux qui osent braver la nuit. Les bottes se détrempent vite sur l’humus et la mort cherche à s’insinuer dans la chair par tous les pores. Une chouette hulule une plainte à glacer le sang. Deux ombres se figent.

- Pardieu ! Qu’était-ce, Alphagor ? Un loup ?
- Plutôt un spectre, ma foi... Ou une goule, que sais-je ?
- Braquemart, il suffit !

– Le Berthoux raconte qu’il s’est déjà retrouvé face à face avec un borgne pendu qui brillait comme luciole et crachait des vers par le nez. C’était un soir de lune noire. De peur il s’est fait parmi, ce qui a fait fuir le fantôme pis que lapin. L’odeur, tu comprends ? Ho ! As-tu entendu ?

Gobert se fige, le sang soudain bien froid, les genoux cagneux à s’embrasser de front.

– Oui, un grondement... tout près de nous...

– Ce n’est rien et ne crains plus. J’ai fait fuir un esprit malin !

Sa grivoiserie lui tire sonore rigolade. Gobert plus las qu’offusqué hausse les épaules, retrousse les narines et va plus avant dans les taillis que la nuit recouvre de mystère.

Septième épisode

Mais les chemins ont tendance à s’allonger lorsque les jambes se font pesantes, que le cul n’a plus vu tabouret et les lèvres chopines depuis trop longtemps. C’est comme si la nuit tirait carcasse vers le sol. Dans la forêt du Duc, deux silhouettes débattent maintenant plus qu’elles n’avancent.

– Je m’assèche la glotte à te répéter que c’est plus avant, Gobert. Cesse d’ainsi traîner la patte, nous allons nous faire prendre.

– C’est certain, si tu continues de couiner comme goret. Je connais cette forêt mieux que ma propre bourse et j’y ai posé cent fois plus de collets que le fier Braquemart de Montcon n’a tranché de gorges ennemies. Même par nuit noire je m’y retrouve comme dans la culotte de ma femme.

– Avec tous les gaillards que tu y croises pour t’indiquer chemin...

– Ferme-ça, Alphagor ! D’ailleurs voici le grand frêne. Travaillons prestement.

Et les yeux de Gobert s’illuminent dans la nuit.

– Regarde ces lièvres, Braquemart, nous avons fait moisson !

– Chut !

– Comment ça chut ?

– Chut, tas de cochonnaille sans cervelle ! Je t’ai dit chut !

La main de Braquemart se crispe sur le fourreau. Gobert comprend alors qu’il n’est plus temps de chercher noise ; ce que Braquemart a ouï n’est sans doute point dû à ces fantômes qui naissent en forêt lorsqu’on a trop bu où lorsqu’on laisse ses peurs d’enfants remonter dans les chairs.

Gobert fait silence. Et il entend des pas. Un souffle et des pas.

– Un espion de Martingale sans doute...

Les yeux de Braquemart cherchent en vain à déchirer la nuit.

– Il y a quelqu’un, il y a quelqu’un tout près d’ici.

Gobert avise une souche, l’arrache de terre et la maintient avec peine au-dessus de son crâne. Il s’adosse au grand frêne, vacillant sous l’effort.

– Je ne sais qui nous espionne ! Mais un bon coup de cette massue que je viens astucieusement d’inventer et je te jure qu’il entendra sonner le tocsin jusqu’à la Toussaint.

– Chut t’ai-je dit, malheureux !

Dans la nuit, même les murmures portent loin. Les pas se rapprochent. Et la lune traîtresse se glisse soudain à travers les feuillages, faisant miroiter l’épée de Braquemart. La silhouette avance de deux pas dans la lumière comme si elle ne craignait pas la lame ni la présence du prétendu chevalier.

Adossé au tronc, Gobert sue sang et eau pour ne point lâcher la lourde souche. Ses bras ploient, les veines de son front gonflent sous la peau. Il ne peut s’empêcher de geindre. Et puis le temps s’arrête. Plus personne ne bouge.

– Montrez-vous mon galant, siffle une voix frêle, une voix de femme.

Interloqué, Braquemart cherche le visage de Gobert qui n’entend rien, qui ferme les yeux et tremble sous le poids de son fardeau. On dirait qu’il fait crotte de pierre se dit Braquemart, mais il n’est plus temps de rire.

Un pas encore...

– Seigneur Dieu ! Monsieur de Montcon.

Le visage de la femme se dessine dans la nuit.

– Duchesse !?

– Han !

Plonk ! Boum ! Et replonk !

Gobert n’a pas raté son but. La souche est tombée tout droit sur la tête de la Duchesse qui, sans même un cri, s’en est allée rejoindre la contrée des songes.

– Foutredieu ! Museau d’âne ! Tu as trucidé la Duchesse !

– La Duchesse ? Où ça la Duchesse ?

– Là, sous ta souche !

– La Duchesse ? Mais comment ça la duchesse ? Où est passé, l’espion, le renégat, l’homme de Martingale ? Éclaire-moi, Braquemart, ma pauvre tête n’y comprend plus rien.

– Il n’y a pas d’espion ! Mais je n’y comprends Dieu rien moi non plus ! Que fait-elle donc en forêt à pareille heure ?

Il s’agenouille auprès de la Duchesse, prend sa main.

– Elle est vivante ! Je lui sens le cœur sous la peau.

– Je préfère ça. Rends-toi compte, nous aurions été pendus.

– Nous allons être pendus, bougre d’ahuri ! Elle m’a vu.

– Elle ne va point s’en souvenir. Un coup de souche pareil, c’est un coup à tout oublier depuis naissance...

– Je l’espère, mon brave Gobert, je l’espère...

Et la forêt s’emplit d’abolements et de cris. Les torches flamboient dans une clairière voisine, forment comme un arc de feu et s’avancent en direction du frêne et des braconniers. La voix de Martingale résonne comme une petite pluie de novembre.

– Encercler-moi ces gredins, ces pillards, ces gibiers de potence !

Huitième épisode

Gobert et Braquemart se font face un instant, se comprennent.

– Ils ne vont pas tarder à nous tomber dessus.

– Il nous faut couper par la rivière.

– Et passer par les champs du gros Louis. Droit sur le moulin.

Ils vont se fondre dans la nuit, la semelle légère et le dos rond, lorsqu'une voix retient leurs pas.

– Pitié chevaliers ! Ne me laissez point !

La Duchesse tend la main, ne parvient pas à retrouver ses esprits et, de nouveau, sombre en torpeur.

– Viens donc !

– Tu n'as pas entendu Gobert ? Elle suppliait. On n'y peut point faire morte oreille.

– Que voudrais-tu qui l'effrayât ? Elle est suzeraine. Tous ici mettront genou à terre quand ils la verront.

– Et si elle fautait ? Y as-tu donc songé ? Si elle cornait le front du Duc comme nous cornons son terrain de chasse ?

Gobert regarde le corps inanimé, hausse les épaules.

– Une Duchesse, ça ne se frotte le lard qu'en draps de soie. Je ne la vois point baisser culotte dans la forêt, ne serait-ce que pour se vider la soif. Alors pour se faire secouer la laitue... Bougremissel, quelle idée ! Non, Braquemart, c'est le délire, c'est ma souche qui lui fait dire n'importe quoi !

– On l'emmène ! déclare, péremptoire, Braquemart.

– Tu es fou ! Imagine ce qu'il adviendrait si l'on nous surprenait en pareille posture.

– Prends ses pieds ! On l'emmène.

Un craquement de branchages à quelques mètres de là, puis une lumière de torche qui vient lécher leur visage, mettent fin aux palabres.

– Halte-là, marauds !

Depuis des lustres, depuis les nuits de leur enfance, Alphagor Bourbier et Gobert Luret parcourent les bois de Minnetoy-Corbières et, s'ils s'y égarent parfois encore, c'est que chopine leur égare les idées. Maintenant qu'il faut fuir, nul ne saura les prendre ni les encercler. Une forêt a toujours issue pour les malicieux, dussent-ils porter une Duchesse comme ballot de foin.

Et puis, plus que vivacité et malice, Alphagor et Gobert possédaient en lisière de forêt, au pied des collines, une retraite de choix, la paisible chaumière d'Alcyde Petitpont. Le meunier.

Chapitre IV

Neuvième épisode



Alcyde Petitpont n'était point natif du Duché... Il arrivait de terre normande et son visage jeune d'alors fleurait bon la pomme, la rose fraîche et l'amour tendre. Sa dulcinée sautillait à ses côtés, lui embrassait bruyamment la joue, chatouillait la bourrique qui n'en brayait guère ou encore chantonnait sur la charrette, cœur au ciel et pieds nus dans une robe bleu pâle. Elle était un oiseau diaphane qui attirait tous les yeux du village et précisait les pensées des clients du Sanglier Noir à l'heure du poisson de deuxième chopine.

Le Nord, frappé d'une mauvaise épidémie, Alcyde venait offrir ses bras solides aux paysans du soleil. Et tandis qu'il suait pour faire sa place, soumis à la dure tâche et à la médisance, les godelureaux et les fines langues de la région frappaient à la porte de sa douce épouse baptisée du nom peu chrétien de Mandoline.

Braquemart n'était alors point encore de la Croisade. Quant à Gobert, il avait pris acte des gauseries des demoiselles à son endroit et il se contentait de soupirer devant chopine lorsque les jolis cœurs s'en allaient quérir leur chance et tâter du jupon.

Mais Mandoline était fière, farouche et fidèle. Les œillades enflammées, les prouesses physiques ou les jolis mots fondaient sur elle comme neige de mai. À quoi bon faire le paon devant femelle si peu tentée par la galipette interdite.

Bouse de beurre et motte-mouton ! Les charmeurs haussèrent les épaules et s'en retournèrent à chopine, vers un Gobert moins mélancolique qu'à l'ordinaire, et en conçurent une terrible jalousie envers le pourtant aimable Alcyde.

Alcyde Petitpont ne rendait pas les coups mais ne gémissait pas sous le poing. On avait beau Dieu le rosser de sévère façon, user de la bêche ou même de la fourche pour lui faire passer gaieté et le punir d'avoir si belle épouse sous son toit, aucune supplique ne sortait de sa bouche. C'était désespérant. On perdit tout plaisir à le rosser jusqu'à cesser de le faire.

À défaut d'être aimé, Alcyde fut alors accepté tant au champ qu'à la taverne, qu'il ne fréquentait à vrai parler qu'avec étrange modération. On se disait qu'il avait sans doute mieux à faire en sa couche. Alors on soupirait, le nez dans le houblon et le cœur bien bas sous la table.

Et puis la mort noire, la peste s'en vint visiter la contrée. Elle décima plus qu'il n'est permis de conter aux oreilles pieuses, même si le Duc de Minnetoy-Corbières, mieux entendu de Dieu que ses voisins, n'y perdit que trente-six sujets. Mais l'horreur était là.

La peste passait d'un corps à l'autre comme la foudre ou le lièvre affolé, trop vite pour qu'on y pût plus que larmes et prières. Porter secours, donner soins aux malades, était folie. Le démon même n'aurait osé s'approcher de la

maladie. Aussi, pire que la mort, les pestiférés subissaient la vindicte des corps sains. On les chassait du village à coups de pierres, on brûlait leur maison pour se prémunir du mal.

La plupart du temps, liens de fiançailles, voire de filiation, disparaissaient là où la maladie se déclarait. Soit la famille touchée en son entier soit le malade s'isolait derrière une lourde porte et ne recevait comme oraison que les prières des siens, qui demandaient à Dieu sans grand espoir de ne pas être entraînés dans la tombe.

Mandoline fut touchée en pleine jeunesse. Elle cracha le sang, sa peau marqua de noir.

La peste.

Alcyde ne s'en écarta pas, passait du tissu mouillé sur son front et lui parlait avec douceur à toute heure du jour et de la nuit.

Dixième épisode

Bannir Mandoline n'était pas mesure d'exception. Et lorsque les villageois en armes s'en vinrent trouver Alcyde pour lui dire qu'elle ne pouvait rester, il les toisa sans haine, hocha la tête avec, encore, un vague sourire au coin des lèvres. Puis, il prit Mandoline dans ses bras et traversa lentement le village avant de s'enfoncer dans la forêt où il lui construisit une hutte pour qu'elle pût finir ses jours protégée de la pluie et du vent qui la faisaient frissonner.

Il est dit qu'en ce temps-là, Gobert et Braquemart chassaient déjà Corneauduc et qu'il leur arrivait de déposer viandes ou laitages en lisière, source de l'étrange amitié qui toujours les lia à Alcyde. Il est dit encore qu'à la lueur des lanternes, une triste nuit d'avril, ils étaient trois silhouettes à creuser une tombe décente dans un champ de fleurs nouvelles.

L'épidémie passée, Alcyde s'en alla respirer l'horizon pour oublier. On ne le retint pas. Il avait vécu trop proche de la peste pour qu'on pût l'approcher sans crainte. Deux lustres plus tard, suivant en peu cet infatigable bavard qu'était devenu Braquemart, Alcyde revint au village. Certains pensaient que les deux hommes s'étaient croisés quelque part sur les chemins de l'Orient et qu'Alcyde en savait plus long que d'autres sur les bravoures que s'attribuait Braquemart. Mais on savait bien, au village, que la question ne servirait à rien, qu'Alcyde ne disait que ce qu'il voulait bien dire.

Le meunier de Minnetoy-Corbières venait de mourir. Alcyde prit donc tout naturellement sa place derrière la colline, à l'écart du village. Cette distance convenait à tous, surtout que la douleur ou les lointaines contrées avaient malmené la raison d'Alcyde. Il souriait plus encore qu'avant et parlait comme nul au bourg ne se serait avisé de le faire. « Il parle peu chrétiennement, mais avec plus de raison que les fous », résumait-on. On ne laissait guère femmes et enfants se rendre seuls au moulin.

Seul Gamin, le fils auquel Gobert et Isabelle Luret furent trop paresseux pour donner prénom – et qui d'ailleurs n'aurait répondu à aucun – passait des

heures à écouter le meunier avec le benoît consentement de son père qui préférerait ne pas trop l'avoir dans les pattes.

Et de fait, cette nuit-là, Gamin, qui ne disait mot à l'école ou à la table de ses parents, répète, les yeux ébahis, les noms d'étoiles que lui désigne Alcyde Petitpont.

Ils sont tous deux à demi allongés dans l'herbe grasse et contemplent la voûte céleste. Alcyde, du tuyau de sa pipe, pointe les étoiles à un Gamin émerveillé.

– Dites-moi, Monsieur Alcyde, est-ce le dromadaire ou le chameau qui est pourvu de deux bosses.

– Le chameau, mon Gamin, pardi ! Mais que vient faire ton chameau parmi les constellations ?

Gamin se redresse sur un coude et désigne le chemin au haut de la butte : « N'est-ce pas là chameau qui nous fonce sus ? »

Alcyde Petitpont, scrute un instant dans cette direction. Effectivement, la lune découpe une silhouette biscornue qui progresse misérablement mais sûrement sur ses terres.

– Ce serait bien la première fois que nous verrions un chameau dans le pays, n'est-ce pas Monsieur Alcyde ?

À mesure que la créature avance, on commence de percevoir sa haletante respiration ainsi que ses grognements. Le meunier quitte soudain son poste d'observation et, un sourire au coin des lèvres, se dirige vers le moulin.

– Tu as de très bons yeux, mon Gamin, qui te font même voir les choses qui ne sont pas. Ainsi, ce n'est pas un mais bien deux chameaux qui nous arrivent et je vais de ce pas quérir de quoi les abreuver. À entendre les grognements de ces bêtes, je crois bien que l'eau n'y suffira point !

Onzième épisode

Les reins cassés et le souffle à ras les lèvres, Gobert et Alphagor posent sans ménagement leur fardeau avant de s'écrouler pêle-mêle dans l'herbe humide devant le moulin.

– Bougremissel ! Nous y voilà. Cette commère a la peau collée aux os mais m'a paru plus lourde que vache en gésine.

– Garde ta langue, outre pleine, c'est d'une Duchesse dont tu parles.

– Duchesse, mes fesses, Bourbier ! Elle a bien failli nous faire prendre, ta Duchesse. Nous aurions mieux fait de la laisser sous ma souche et de nous charger de nos lièvres. Maintenant les hommes de Martingale font bombance pendant que nous risquons la corde.

– Que tu crois... Le Martingale fait carême à chaque jour de Dieu et ambitionne beaucoup trop de mettre la main au col des chapardeurs que nous sommes. Nous avons pu le semer mais les nuages se lèvent et lui et ses hommes trouveront bien vite nos traces.

La dame ouvre soudain les yeux le temps d'un gémissement pour resombrer aussitôt dans l'inconscience. Du sang sourd de sa tempe, collant ses mèches blondes à son front enfiévré.

– Ne crois-tu pas qu'on ferait mieux de s'occuper d'elle ? Va vite quérir Alcyde avant qu'elle ne trépasse.

Sur ce, la lourde porte du moulin s'ouvre en grand. La silhouette massive du meunier se découpe dans le rectangle de lumière. Il arbore fièrement un poussiéreux flacon ainsi que trois gobelets d'étain. Il n'accorde qu'un regard distrait aux tas de cotillons de la Duchesse avant de souhaiter bienvenue à ses amis.

– Gamin vous a vu venir. Je me suis dit qu'un détour par ma cave ne serait pas malvenu. Mais quel est donc ce drôle de lièvre que vous m'amenez là ?

Gobert Luret se relève péniblement et saisit le flacon avant de déclarer : « Nous t'expliquerons. Ouvre-nous ta porte, pour l'amour de chopine, les hommes de Martingale sont à nos trousses ». Puis, jetant un œil par l'embrasement :

– Mais où se cache donc le fils, Alcyde ?

– Il a eu peur d'un chameau et s'est caché derrière le moulin. D'ailleurs le voici. Viens là Gamin, ce n'est que Braquemart et ton père.

Le jeune garçon s'avance à pas craintifs. Le forgeron l'attrape par le coude et le pousse à l'intérieur du moulin. Rudesse de geste et de propos démentie par la tendresse de la voix : « Entre donc imbécile de mes entrailles ! Est-ce une heure à courir les champs ? Alcyde, aide-nous à porter notre gibier à l'intérieur. Les pisse-mort qui nous courent après couperaient gorge de biche tant ils sont enragés. »

Douzième épisode

Le regard de Braquemart et de Ventrapinte passent du visage exsangue de la Duchesse à la bonne grosse bouille rougeoyante d'Alcyde qui, sûr de son art, entrouvre les lèvres de la femme pour y laisser couler un liquide trouble et verdâtre.

– N'est-ce point sorcellerie que cela ?

– Que nenni, Alphagor mon ami, c'est de la science.

– Je préfère de loin tremper moustache dans ta gnôle que dans ce bouillon de onze heures.

– Tais-toi et contemple.

Sous l'effet de la potion aux multiples plantes assaisonnée de vase des marais et de champignons rouges et blancs, la Duchesse reprend conscience et ouvre les yeux, gémissante. Sitôt consciente. Ses yeux jouent luth et flûtiau pour attendrir Braquemart qui, dès son premier mouvement, s'est posé droit devant elle en chevalier vigoureux.

– Ils me cherchent... Ils me cherchent. Il ne faut pas qu'ils me trouvent. Protégez-moi Monsieur Bourbier. Sauvez mon honneur et ma vertu...

Sa voix est faible, à peine un murmure.

– N’y songez point trop vot’ Seigneurie, dit Gobert. L’honneur et la vertu, c’est justement point trop les trucs de mon ami Braquemart... Et sauf son honneur...

La main de Braquemart vient mettre fin à l’explication, collée qu’elle est au museau déjà humide d’alcool de Gobert.

– Va-t’en fâcheux, cuistre, ivrogne... Je t’offre dix chopines pour que tu te taises.

Gobert ne se fait pas prier et Braquemart s’agenouille auprès de la Duchesse qui murmure encore...

– Ils me cherchent, ils me cherchent...

– Ce n’est point vous qu’ils cherchent, ô lumière de ce Duché, exquise excellence pour qui je verserais mon sang ici, s’il le fallait, tout de suite. Je m’arracherais bien quelques boyaux point trop utiles qui me courent par le corps pour vous montrer que loyauté et allégeance sont mes deux mamelles...

– Bougremissel ! Je ne savais point que tu portais corsage, oh mon viril ami...

– Tais-toi, malheureux, ou je vais de ce pas chez ta femme pour te renouveler descendance.

Devant pareille menace, Gobert hausse les épaules et s’en retourne à sa bouteille.

Braquemart plonge les yeux dans ceux de la Duchesse qui ne sont plus que paupières.

– Non, votre Chasteté, je crains fort pour Gobert et moi-même que ce ne soit point vous qu’ils cherchent. Mais peur serait vaine. Nous sommes ici mieux cachés qu’en enfer !

La Duchesse n’entend plus. La torpeur l’a reprise et Alcyde pose sa main sur l’épaule de Braquemart. Il ne serait point sage de parler à l’oreille de celle qui dort. Ses songes lui appartiennent et sont le meilleur remède pour lui soigner les idées tant chamboulées par Gobert et sa souche.

Ils s’assoient tous autour de la flambée que Gamin entretient paresseusement, jetant de temps à autre une bûche dans les flammes. Gobert s’en extasie soudain.

– As-tu vu Braquemart comme mon petit sait se rendre utile ?

– Jeteur de souches, jeteur de bûches, jarnicoton ! C’est une dynastie ! Pardieu, celui-ci est bien de toi, mon vieux Gobert !

Et il ponctue saillie d’une bonne lampée de vieille gnôle qui lui illumine la hure tel un lampion de la Saint-Jean.

Le silence retombe. Gamin se contracte un peu, mais seul Alcyde le remarque. Il se lève, regarde par la fenêtre puis ferme les volets d’un vigoureux mouvement.

– Ils arrivent.

Treizième épisode

Les soldats du Duc et les miliciens que Martingale a engagés pour la battue fouillent la forêt, reniflent la terre comme troupeau de sangliers. On les voit en lisière qui s'approchent déjà du moulin. Leurs torches brillent dans le lointain, flottent comme feux follets sur l'étang.

– Vous êtes certains que c'est après vous qu'ils en ont, demande le meunier ?

Alphagor et Gobert se questionnent du regard, haussent les épaules et tendent leur verre que Petitpont remplit d'un geste serein.

Braquemart regarde le plancher en se grattant furieusement la nuque avant de répondre : « C'est après nous. Martingale a déclaré la guerre aux braconniers... Et ce porc boueux tient toujours ces promesses ! »

– Et la Duchesse, demande encore Petitpont ?

– Je ne sais Dieu pourquoi elle traînait ainsi en forêt, avoue Gobert ! C'est du reste curieux... Elle ne voulait être vue des hommes du château...

– Elle avait sûrement de bonnes raisons... Une Duchesse, ça a toujours des raisons.

– C'est toi qui perds la tienne dès que tu vois un bout de jupaille, bouc en rut !

Alcyde remplit les verres d'autorité pour mettre fin à ce début d'algarade. Il jette un œil à son huis et se rassied, placide.

– Je crois que vos amis ne vont pas tarder à arriver. Vous feriez mieux d'aller vous installer au grenier avec notre invitée.

Il saisit le flacon et, le tendant au forgeron : « Prenez ça avec vous et gardez silence. »

La Duchesse dort maintenant d'un sommeil paisible. Gobert et Alphagor ne bougent pas séant, les lèvres trempées dans un breuvage qui leur écorche une langue pourtant foutrement entraînée à laper tout ce que sur terre avait été distillé d'orage, de feu et de tempête.

Ils entendent trois coups frappés à la porte qui résonnent dans le moulin.

Lorsque Alcyde ouvre la porte, son imposante silhouette se découpant dans le chambranle, le soldat qui battait le bois d'un poing tremblotant bondit de trois pas en arrière avec les yeux terrifiés d'un lièvre boiteux entre les crocs d'un chien de chasse.

On le voit couler sueurs dans la nuit malgré le vent frais. Il regarde derrière lui ses collègues en rangs serrés qui s'accolent les uns aux autres pour ne point céder l'âme à terreur. S'il l'on se résignait à l'idée que la peste vienne frapper à sa porte, c'était une autre affaire que de frapper à la sienne.

– Maître Petitpont. Excuse-moi de te déranger alors que les cieux n'ont plus trace de jours et que matines ne tarderont point à sonner... Crois bien que seul mon devoir me pousse à ta porte et me force à te tirer de l'oreiller.

– Ce n’est point grave, ami, allons. Désires-tu entrer ?
– Non point. Ce serait offense de s’imposer ainsi.
– Ce ne le serait point, ami. Je serai ravi de prendre chaise face à toi, afin de mieux te connaître.

Alcyde s’avance alors et pose une dextre lourde, chaude et ronde sur l’épaule du soldat qui ne peut s’y soustraire, mais qui paraît se liquéfier à ce contact.

– On entend bien rivière, dit un mercenaire des derniers rangs.
– Ce n’est point rivière, courge molle ! consentit à lui expliquer un autre.

Le soldat volontaire avait succombé à sa peur. Il gisait sur le sol, le corps tout dur, en claquant des dents.

– Il se peut que ce garçon fasse fièvre. Il faudrait quérir médecin, dit aimablement Alcyde à la cantonade.

Quatorzième épisode

Un silence se fait. Le vent siffle dans la nuit, alors que glougloutent encore les intérieurs du soldat qui passera sans doute convalescence à frotter ses vêtements dans le ru pour que peut-être ils reprennent un jour couleurs de la ducale bannière.

Un soldat plus courageux de voix que ses congénères, mais qui se courbe derrière les épaules fortes de ses devanciers afin de ne point trop prendre miasmes, se fait enfin entendre.

– N’as-tu vu ni ouï âme qui vive, meunier ?

– Pas âme qui vive, soldat.

– De tristes malandrins chassent Corneauduc, souillent la terre transmise à notre seigneur par lien de sang et de privilèges reçus de Dieu. As-tu connaissance de pareille infamie ?

– Je crains, soldat, que mes idées volent à des lieues de ces malsaines histoires.

– Si tu voyais bizarrerie, filouterie, crouillerie, mesquinerie ou canaillerie à ton huis, viendrais-tu nous le dire ?

– Sur-le-champ, soldat.

– Merci, meunier.

Sur ce, la troupe se retourne comme un seul homme et s’éloigne de la maison du meunier à petits pas, pour ne point donner l’impression de fuir. Le soldat tout vide s’est enfin remis sur pieds. Il tente de suivre les autres qui pressent le pas pour ne point subir cette présence peut-être contaminée, et en tout cas odorante.

Lorsque le danger s’est suffisamment éloigné, que battue s’organise de l’autre côté de la rivière aux ordres aigres de Martingale qui promet plus de fouet que de récompense à la troupe et aux mercenaires, Alcyde ouvre à nouveau ses volets pour profiter des étoiles, alors que ses amis redescendus du

grenier piochent encore mollement dans l'eau de vie et que gamin s'est endormi près de flambée.

– Tout de même, depuis le temps ils doivent savoir que je n'ai point la peste.

– Ils ne le sauront jamais assez, Alcyde, ils ne le sauront jamais assez.

Chapitre V

Quinzième épisode



Le Baron Robert du Rang Dévaux est perplexe. Il hésite entre une formidable envie de s'en revenir à son domaine et celle, justifiée par tout autre chose que la raison, d'espérer encore quelque instant, caché sous son large manteau de bure. Il attend appuyé contre l'arbre, se grattant le menton de l'ongle de l'auriculaire droit qu'il garde fort long.

Coureur invétéré et fat retentissant, bretteur accompli et plus orgueilleux que chat, il ne s'en est pas moins amouraché de Camilla Clotilda di Capodistria, mieux connue dans la contrée sous le titre de Duchesse de Minnetoy-Corbières. La seule idée que son repoussant mari, puant pis que bouc, l'ait retenue pour la nuit provoque sur son derme cette réaction que son apothicaire appelle de noms savants mais ne parvient cependant pas à guérir.

Ou bien pis – et cette idée le porte à se gratter d'autant plus furieusement –, peut-être que la dame se désintéresse à présent de lui et s'ébaudit fort à l'idée de le laisser moisir en forêt. À cette idée, il redresse l'échine. Impossible ! Camilla, sa Duchesse, lui a déjà donné la preuve de son amour. Et à plusieurs reprises, même.

Comment cruelle est l'attente de l'être aimé.

Pour changer et par crainte que sa rougeur au menton ne se transforme en escarre purulente peu propice à l'amour, il se met à gratter l'écorce du grand frêne. Une pensée cependant lui redonne lueur d'espoir et, du même coup, lui laisse présager sombres réprimandes : il est arrivé légèrement en retard au rendez-vous. Peut-être la belle s'était-elle lassée...

Que diantre ! Dix lieues, et de nuit, ce n'est pas rien ! La moindre des choses eût été qu'elle l'attendît !

Emporté, et presque décidé à partir, il donne du pied sur une racine et un glapissement lui répond. Mais qu'est-ce là ?

Un lièvre pris dans un collet.

Robert, bien qu'ayant guerroyé et pourfendu moult ennemis et condamné nombre de marauds à la corde en son fief, n'en garde pas moins tendresse pour les animaux de la forêt. La vue de ce lièvre lui fend le cœur. Aussi se penche-t-il et tente-t-il de libérer le frêle animal. La peste soit de ces braconniers ! Chez lui, il en a fait pendre plus d'un sans jamais avoir réussi à éliminer le fléau.

L'animal saigne et se débat faiblement, craignant pour sa vie ; ce qui ne rend pas la tâche facile au Baron. Le lièvre est comme mort ; le fil de métal a déjà profondément pénétré dans la chair de son cou. Renonçant à le libérer, Robert sort sa dague et décide de l'achever pour écourter ses souffrances.

Il lève la lame et sursaute.

Une main vient de se saisir de son poignet alors que dix épées sont pointées sur sa gorge.

– On t’y prend sur le fait manant ! La main dans le sac !

Eustèbe Martingale, perclus de fatigue, se frotte néanmoins les mains en considérant sa prise. « Nous n’aurons pas veillé pour rien. Rentrez jeter ce faquin dans les geôles et prenons quelque repos. »

Robert du Rang Dévaux veut s’expliquer, mais un bon coup du plat de l’épée sur la nuque le fait taire incontinent.

Seizième épisode

– Ainsi donc on braconne !

Un seau d’eau froide tire le Baron de son anéantissement. Puis un coup de botte dans les côtes.

– Ainsi donc on chasse Corneauduc, comme vous le dites si plaisamment entre vous !

Des mains l’agrippent et le relèvent, le forçant à se tenir debout. La conscience lui revient peu à peu, par bribes. On lui passe des fers aux poignets ; les chaînes lui tirent les bras au-dessus de la tête. Il sent qu’on le hisse jusqu’à ce que ses orteils effleurent le sol. Il peine à prendre souffle et ses démangeaisons l’envahissent.

– Seulement Martingale veille ! Et pas que d’un œil ! Ha ! Ha ! Ha !

Un coup de cravache lui fend la joue et une partie du menton. Sous la douleur, il ouvre les yeux sur un homme maigre, laid à faire avorter une hyène, qui empestes parfum pis qu’à la cour. Ses yeux retors le considèrent avec presque de la concupiscence tellement il semble heureux de tenir proie entre ses serres.

Tout se remet lentement en place dans l’entendement du Baron Robert du Rang Dévaux. Ainsi donc on l’accuse de braconnerie ! Foutaises ! Lui qui craignait qu’on ait mis à jour sa liaison avec la Duchesse et qu’on lui ait tendu quelque guet-apens.

Il n’en est pas moins dans une sale situation. Il ne peut déclamer ici ses noms et qualités, risquant de compromettre son aimée.

Trois gardes aux livrées de Minnetoy-Corbières se tiennent derrière l’homme au visage de rat. Ils le considèrent d’un œil goguenard qui ne lui plaît guère.

– Comment trouves-tu les geôles du château, maraud ? Profites-en bien car tu les quitteras demain... pour la hart.

Martingale approche son visage tout près de celui du prisonnier et le scrute avec attention. Des relents d’oignon et de dents gâtées viennent titiller les naseaux de Robert qui sent monter l’urticaire. Il comprend pourquoi cet avorton s’oint intégralement de parfums : c’est pour camoufler les miasmes de sa pestilence corporelle. Cet homme pue plus qu’il n’est permis. Son âme salie doit corrompre ses viscères et le pourrir sur pied par l’intérieur. Et voilà qu’il ouvre la bouche : « Il me semble ne point te connaître, coquin... »

Cet homme n'a jamais connu femme de sa vie, pense le Baron. Ou alors, au bout d'une dague. C'est écrit sur son front, dans sa viande. L'amour n'est jamais passé par-là. Mieux vaut donc se taire.

Martingale fronce les sourcils.

– Non, je ne t'ai jamais vu par ici et pourtant il me semble te connaître...

Il ponctue cette phrase d'un coup de cravache sur le visage de Robert. Ce nouvel affront le réveille tout à fait. Son sang devient de feu et, bandant tous ses muscles, Robert tente de se défaire de ses fers. Il se balance contre Martingale et lui donne un coup de talons au creux de l'estomac, qui envoie l'âme damnée du Duc voler contre les cuirasses des gardes. Son élan le ramenant en arrière, Robert donne de la tête contre le mur derrière lui et se rassomme à demi.

Martingale calme du geste les gardes qui veulent se jeter sur le Baron. Il se relève péniblement en faisant de douloureux efforts pour reprendre haleine. Puis, d'une voix coupée, plié en deux, il pointe le Baron du doigt et souffle entre ses dents en détachant chaque mot : « Bastonnez-moi cela, gardes. Cent coups de bâton suffiront. S'il perd conscience, réveillez-le d'un broc d'eau salée sur ses plaies. Ne le tuez point. »

C'est à peine si Robert perçoit le sifflement de serpent prononçant sa sentence. Déjà, un choc contre la tempe lui fait fulgurer des éclairs de douleur dans le crâne. Un des gardes éclate de rire.

Un coup dans les côtes.

Robert ferme les yeux et serre les dents.

– Demain, dès l'aube, j'aurai l'autorisation du Duc pour pendre cette vermine.

Une porte claque quelque part, très loin, par-delà les grognements des gardes. Les coups pleuvent et les os craquent.

Pourquoi n'était-elle pas au rendez-vous ?

Chapitre VI

Dix-septième épisode



a lune s'est débarrassée un instant de son voile et éclaire les pas des deux lascars. Leur trogne luit à ce point de tout l'alcool ingurgité que l'astre en pâlit de jalousie et se drape d'un stratus qui passait par là pour continuer en catimini sa course silencieuse.

Braquemart bieurle une chanson paillarde d'une voix de fausset, repris en chœur et en beaucoup plus faux par la basse noble de Gobert :

C'est le preux Roland d'Ourgarde

Qui le soir montait la garde

Sur le pont-levis fort long

Sur le pont, le vit fort long

Le vit fort long

C'est le preux Roland d'Ourgie

Qui chevauchait sous la pluie

Et qui se rit de l'averse

Et qui se ride la verge

Ride la verge

C'est le preux Roland d'Oursainte

Qui guerroyait en Terre Sainte

Plus fier là que roi de France

Plus fier, la queue roide franche

Queue roide franche.

Ils éclatent d'un gras rire de ventre avant de s'écrouler pêle-mêle dans l'herbe humide près de la rivière. Ils reposent sur le dos et contemplent le ciel qui blanchit déjà.

– Le petit jour viendra bien vite, mon vieux Ventrapinte. Tu me vois encore et toujours heureux d'être en ta compagnie, plus ivre que moine de Flandre, à une heure qui cessera bien vite d'être indue. Je nous sacre frères de chopine, mon vieil ami, et que toujours Dieu nous remplisse gobelet !

Gobert est saisi d'un hoquet qui lui secoue la panse entière. Il tente difficilement de retenir souffle pour calmer ces douloureux sursauts. Son visage congestionné se fait peu à peu potiron. Alphagor se croise les mains sur le gaster et rote de bonheur, la viande sereine, les yeux, bien engoncés dans les cernes, braqués droit sur l'infini pâissant.

– Sagouin de meunier ! Sous ses saints airs d'abbé repu, il manie l'alambicon mieux que Neptune en sa forge !

Gobert exhale enfin et articule, les dents pâteuses : « C'est Vulcain, bougre de groin mou ! ».

– Comment ?

– Vulcain ! C'est Vulcain, le forgeron. Je suis bien placé pour le savoir.

Braquemart se relève sur un coude et considère son compagnon.

– Fi ! Môssieur le petit artisan s’octroie le luxe d’avoir quelque culture hellène.

– Romaine, Bourbier ! C’est de la mylothogie romaine.

Braquemart s’érige d’un bond, piqué dans son orgueil.

– Mais tu n’as aucun respect pour l’Instant, Gobert Luret. Briser ainsi ce moment de pure magie éthylique qui m’a même fourvoyé vers la faiblesse de t’avouer une amitié sincère. Mais que sont en comparaison tes précisions pour cul-savonné de lettré de salon ? Romaine, hellène ! Mais ce sont pour moi mêmes salades, sombre poire !

Et il s’éloigne, titubant, en direction de la rivière.

Gobert s’assied et masse son foie qui le travaille un peu. À travers les vapeurs qui lui embrument agréablement l’entendement, un triste pensément lui corrompt insidieusement la félicité. Il songe à son Isabelle, sa lueur, qui profite de ses nuits de beuverie pour inviter en sa couche tout ce que le bourg compte de gaillards frétilants. Plutôt que de veiller au grain et de mieux garder sa maison, il avait préféré s’éloigner et laisser du champ à sa tendre. De plus en plus au fil des ans.

Elle lui reviendra bien un jour puisque lui sera toujours là.

Braquemart, veule comme toujours, l’avait bien encouragé dans cette voie de lâcheté, d’yeux qui ne veulent voir. Surtout, la culpabilité donnait à sa mie une douceur, des attentions oubliées. Au début, du moins...

Maintenant il était la risée, jusqu’en sa propre maison.

Quelque chose de lourd tombe à l’eau et le tire de ses sombres pensées. Un juron cataclysmique jaillit derrière lui.

Ce vieux Braquemart ne saura donc jamais où se trouve le gué.

Gobert Luret se relève et court aider son compère qui hurle à la noyade.

Dix-huitième épisode

– Foutremouise de vertugadin !

Tiré hors de l’eau par la rude pogne de Gobert, Braquemart s’égoutte le vêtement, pourpoint et jambarts, en jurant dru.

– Mouilleries de rivière ! Elle n’est jamais pareille à ce que les yeux souviennent !

– Fraîche est la nuit, Alphagor, tu ferais mieux de rentrer avant de prendre la mort.

– Bah ! Mon corps en a connu d’autres. T’ai-je déjà conté, mon vieux Gobert, les grandes rivières de glace des Ottomans ?

Une voix siffle dans la nuit comme l’annonce d’un orage aux pâtures bourgeonnantes :

– Il n’importe chevalier... Vous feriez mieux de vous asseoir à bonne flambée.

Gobert et Braquemart se tournent en contre-haut. L'ombre de l'homme s'étend de la lune à la rivière. Il est vêtu d'une cape sombre qui lui permet de se tapir dans la nuit, mais son visage luit comme une maladie, comme un malsain feu follet dans l'obscurité.

Un claquement d'étoffe. L'homme s'écarte et la nuit se colore d'un léger rougeoiement. Gobert et Alphagor plissent les yeux pour voir les flammes qui dansent sur la colline. Ils se touchent de l'épaule comme pour se rassurer.

– Ce feu n'existait point il y a minute, chuchote Gobert.

– On dirait que Dieu a glavioté la foudre sur la colline...

– Il y a sorcellerie là-dessous, Alphagor, mauvaise sorcellerie. J'aimerais qu'Alcyde m'explique ce miracle...

L'homme s'approche d'eux, les bras tendus.

– Qu'attendez-vous braves compagnons ?! Douce flamme et dive bouteille se languissent de vous !

– Mon ami et moi avons déjà trop bu, répond Gobert.

Braquemart se penche à son oreille.

– Je ne savais pas que tu pouvais trop boire...

– Je ne peux pas ! Seulement ce bougre-là a fourberie dans la voix. Je ne tiens pas à prendre goulot en sa compagnie.

Braquemart sourit...

– Que de mauvaises frousses ! Si ta femme était aussi méfiante que toi avant d'ouvrir sa porte, nul ne te verrait les cornes. Moi, j'ai soif.

Et d'un pas décidé, il rejoint l'individu près du feu. Gobert se renfrogne, bougonne, mais finit par le suivre.

– Dis-moi, brave homme, comment as-tu allumé ce feu si prestement ?

– J'ai mes secrets.

Braquemart se contente de l'explication et tête avidement la première bouteille qu'il trouve à sa main.

Dix-neuvième épisode

Bouteille n'étant point infinie de contenance, Gobert et Braquemart en viennent vite à se disputer lampée.

– Comment te nommes-tu inconnu ? demande Braquemart dépossédé de bouteille par Gobert.

– Aubert-Mector, répond Hector-Maubert.

Hector-Maubert de Guincy avait trop de métier pour se dévoiler prou, mais son orgueil lui commandait de laisser résonner dans ses identités usurpées l'écho de son pur sang.

– Et d'où viens-tu, inconnu, demande Gobert dépossédé de bouteille par Braquemart ?

– Où je naquis, nul ne sait. Par où pas m'ont mené, nul ne peut témoigner.

Ce disant, Hector-Maubert ne mentait point. Chassé de son domaine comme hérétique, lointain descendant de Maures et d'Albigeois, il avait confié à

sa lame le soin de gagner sa vie. Sa ruse et son audace lui assurèrent pitance et mieux, l'intérêt de quelques puissants ourdisseurs qui mirent main à la bourse pour s'acheter ses services. Loyal envers celui qui le payait, Hector-Maubert de Guincy n'en faisait pas moins frémir tous ceux qui croisaient sa route, nobles ou gueux.

– Quel est donc cet épais dépôt au fond de ton flacon, compagnon ?

– Une substance qui vous rendra langue agile et cerveau mou au point que ma lame n'aura nul besoin de vous chercher les mots dans la gorge.

Gobert et Braquemart sentent péril se refermer sur eux comme les serres d'un faucon. Mais il est trop tard. Leur visage semble se tordre à la flamme, leur peau se fondre dans la nuit. Ils sont pris de rires incongrus et leurs mots quittent bouche sans prévenir.

– Morbleu, faquin, qu'as-tu donc mis dans notre vin, demande Braquemart en portant main au fourreau alors que pouffe Gobert dans son dos ?

– Est-ce ceci que vous cherchez, Monsieur Bourbier de Montcon, raille l'inconnu en ouvrant son manteau ?

Et Braquemart, l'œil écarquillé, voit son épée se tortiller telle vipère à la ceinture du bucellaire.

– Par quel prodige connais-tu mon nom ? Comment Dieu mon épée s'est-elle donnée à ta main ?

– Tant de choses que vous ne saurez jamais... Remerciez plutôt fortune que je respecte faux croisés et vrais cocus... À présent, amis, devisons !

Gobert tente encore de garder raison.

– Allons-nous en, Braquemart ! Je ne sais ce qu'il veut, mais nous avons mieux à faire en notre chaumière.

Paraît alors nouvelle bouteille à sa main. Gobert la renifle avec méfiance et, quand il lève les yeux, l'inconnu a fait place à la nuit.

– Bougremissel, il s'est évaporé !

Vingtième épisode

La nuit vacille dangereusement, se colore, se distord dans les yeux des deux amis. Gobert tient la bouteille à bout de bras en essayant d'oublier qu'elle lui attire diantrement les lèvres.

– Ce n'est pas là chrétien sortilège du fond de cuve, Braquemart. Vois donc : cette bouteille est molle, elle se dandine en ma paume comme jouvencelle au bal de Saint-Guy-lès-Gaudèches.

– Mon Gobert, ton visage se gonfle comme crapaud en colère, se couvre de pustules et de bourgeons ! Tout se confond à mes yeux... Mon Dieu, mais que voulait donc ce gibier de bûcher pour nous faire ingurgiter pareil sacrilège ?...

– Nous délier la langue, disait-il...

– Mais il n'est plus là et nous n'avons rien dit ! Fier et brave ami, nous n'avons rien dit !... Euh... Qu'aurions-nous pu dire, au juste ?

– Je ne sais, sinon que la Duchesse nous est cause de ces tourments.

– La Duchesse, allons donc !

– Réfléchis, fanfaron de foire à bœufs ! Nous n'avons que pauvres piécettes en bourse. Pourquoi ce sinistre malandrin nous en voudrait-il ? En quoi notre langue lui serait-elle précieuse ?

– La Duchesse... Se pourrait-il que péril l'assaille ? Foin de palabres ! À nos jambes, Gobert, allons lui porter secours !

Il hoquette, gesticule dans le vain espoir de se lever, et finit séant bien collé au sol, le souffle d'après saillie.

– Gobert, mes jambes sont roseaux. Elles ploient à ne plus me tenir.

– Calme-toi, pardieu ! Les sortilèges ne durent guère. Ils se noient à potron-minet dans la lueur du jour.

– Mais la Duchesse, Gobert, la Duchesse...

– Elle risque du diable moins dans la chaumière d'Alcyde qu'au joug des maléfices de la forêt... Tu connais notre meunier. Il faudrait plus d'un rebouteux ou d'un sorcier mercenaire pour lui tourner le sang. Il a vaincu peste noire, il saura garder la Duchesse au repos jusqu'à l'aube. Puis il lui donnera remède pour qu'elle reprenne pied...

– Et qu'elle aille nous dénoncer Corneauduc...

– Alcyde nous a bien dit que ma souche lui a fait ravalier ses pensées, qu'elle ne se souviendra de rien... Fais-lui donc confiance.

Braquemart frissonne et ferme les yeux mais des monstres étranges lui dansent jusque sous les paupières. Sa sueur est plus froide que torrent d'avril et lui glisse le long de l'échine comme l'ongle du démon. Il gémit.

– Si je mets un jour la main sur cet empoisonneur...

Gobert a retrouvé quelques forces. Il se remet sur ses pieds, titubant encore, et jette la bouteille dans le brasier...

– Il est les saintes cuites au digne vin et les ivresses du démon... De celles-ci, je me passe, profère-t-il avant de saisir son compagnon à bras-le-corps. Viens, Braquemart, nous rentrons !

– Mais, la Duchesse...

Ils prennent le chemin du bourg à petits pas, les yeux troublés encore par quelques visions visqueuses. Près du feu mourant, Hector-Maubert de Guincy écarte les pans de sa cape pour réapparaître à la nuit.

– Mais oui, vous avez parlé, trognes à goutte, plus même que vous ne l'imaginez...

Il piétine les cendres agonisantes, les yeux dans les fumées qui montent en guirlandes dans un ciel qui cherche les gris. L'aube ne tardera plus. Il est l'heure pour le bucellaire de rendre rapport...

– Martingale sera content.

Chapitre VII

Vingt et unième épisode



e vent gémit à moucher les chandelles, mais ne couvre point la voix affolée de Roland Meurefisse, tortionnaire en chef du château, exécuteur des basses œuvres et servile subordonné d'Eustèbe Martingale.

– Maître Martingale, maître Martingale !

– Qu'est-ce donc céans ?

– Roland, maître Martingale. Ouvrez votre huis, je vous en conjure !

Martingale soupire. Quand pourra-t-il donc s'octroyer sommeil ? À regrets, il laisse choir sur le tapis la toge violette dont il aime se parer lorsqu'il est seul en chambre afin de se rouler nu dans les tissus embaumés jusqu'à s'endormir enivré dans son odeur.

– Maître Martingale, le prisonnier !

Enfin debout, Martingale se renverse un flacon d'essence de rose sur le torse et frissonne lorsque le frais liquide lui goutte d'un point sensible de l'anatomie. Il enfile décent habit et ouvre la porte. Roland Meurefisse se tient là, sueur au front et sang au gilet.

– Vous ne l'avez pas encore occis, tout de même ?

– Non, mais nous l'avons passé minute au baquet. Depuis, ses yeux sont blancs et grand ouverts. Il ne profite plus même de nos inattentions pour se gratter la couenne... Et il murmure, il murmure !

– Que murmure-t-il ?

– Il murmure qu'il est seigneur de Rang Dévaux et qu'il nous fera pendre...

– Le Baron accoutré pour corneauduc, ridicule ! Et pourtant, pourtant, ce faciès familier... Serait-il possible que...

Parsemant des effluves à faire hennir les écuries ducales, Martingale traverse la grande cour. En salle de torture gît un homme au visage déformé par les coups. À ses côtés deux forts gardes, luisants et pileux, attendent bras croisés en lâchant de temps à autre une semelle dans la figure du malheureux, plus par habitude que par courroux.

– Nous avons trouvé ceci, maître.

– Cousu à l'intérieur de vêtement ! Ce n'est point là ruse coutumière, vous avouerez... J'ai senti comme quelque chose de dur quand je cognais, de dur et de plus froid que l'os. Je m'en suis meurtri phalanges. Je l'ai alors fouillé au corps et voilà...

Il tend à Martingale une pièce de métal. Eustèbe la porte à ses yeux.

– Morbleu ! Le sceau de Rang Dévaux ! C'était donc vrai...

Vingt-deuxième épisode

Le Duc remue à l'aube. Ses songes s'assombrissaient parfois en cours de sommeil sans raison apparente. Il laissait à Martingale le soin de châtier les braconniers sans accorder plus qu'un intérêt poli aux jets de baves fielleux de son homme de main. Le Duc se retourne et sent un souffle frêle sur son visage. La respiration difficile de son épouse. La pauvre. Ses intérieurs sont tout bouchés par le mauvais vent. Elle tousse, crachote, glaviote, expectore, se répand en bruits peu dignes d'une femme de sang bleu. Aussi baisse-t-elle la tête, se sentant indigne d'adresser la parole à son ducal époux. Le Duc respecte sa pudeur, bien que trop de pudeur depuis trop de nuits commence à lui monter au sang et à lui causer élancements douloureux... La liqueur de lignage grumelle entre ses jambes, lui coupe jusqu'à l'appétit ; mais là n'est point raison de réveiller sa tendre et douce moitié. La raidir, la refroidir, la forcer, pourrait la pousser à lui refuser descendance. Et les femmes sont capables de tout. Le mystère de leur ventre fait frissonner le Duc dans sa sueur saumâtre.

S'il se sentait besoin de se remettre fluide d'aplomb, il s'en irait faire campagne comme son père et payerait quelques filles d'auberge pour pourvoir à ses envies. D'ici là...

Sa main grosse et velue espère que l'ivresse du sommeil la fera passer pour tendre, changera grosse escalope de bœuf en filet de poulet. La peau de sa femme est douce, si douce, et légèrement humide...

– Groioioinggg !! !

Le Duc sait que rhume peut rougir le nez, coller la gorge, bloquer le souffle. Mais ce grognement de contentement n'est point celui de la Duchesse. Grippée, vieillie ou égorgée, jamais sa douce voix n'aurait pu se transformer à ce point.

Le Duc allume chandelle, regarde, se frotte les yeux, regarde, se donne quelques gifles, regarde, se renverse le pichet d'eau sur la tête, regarde encore.

L'image ne change pas.

Achille le sanglier grogne de plaisir, tout poilu et boueux dans le lit ducal.

Vingt-troisième épisode

Les relations d'Achille et du Duc de Minnetoy-Corbières n'étaient pas nées sous de bons auspices... Achille était alors un petit marcassin perdu, gémissant sa faim, pleurant sa mère au pied d'un orme, lorsque la flèche du Duc vint se ficher juste au-dessus de lui.

La forêt branla alors au vent d'un juron : « Fichtrecrottin de broutelégume ! Suis-je donc manchot, suis-je donc aveugle, serais-je devenu manant sans le savoir, pour que ma flèche ne suive plus même mes ordres ? » Le Duc était rouge de confusion, mais sa colère bouillonnante n'était rien à côté du cri qui monta des enfers et, dit-on, déracina quelques chênes de beau gabarit et provoqua surdité de moult rabatteurs.

– Nooononononononononononnnnnn !! !

Le Duc rangea sa flèche dans son carquois et soupira jusqu'au cœur. Pourquoi donc avait-il initié la mariée, la toute jeune Duchesse, au mâle plaisir de la chasse ? Dans l'intention sans doute de bomber le torse plus que de raison ; afin de montrer à celle qui ne s'était point encore offerte que sa flèche savait percer les cœurs et que sa main grossière ne tremblait pas.

Et voilà que la fraîche et bien dotée Duchesse sautait de cheval avec des larmes en arc-en-ciel autour des yeux, qu'elle prenait le marcassin dans ses bras comme elle l'aurait fait d'un nourrisson et qu'elle jurait qu'elle vivante nul ne prendrait la vie de cet adorable petit cochon.

L'adorable petit cochon grogna de contentement et le Duc lui tira fort peu courtoisement la langue. N'importe, il céderait lui aussi au charme d'Achille.

Achille trotta, crottait, geignait partout dans le donjon et, quand par malheur le Duc rentrait bredouille d'une partie de chasse, le sanglier ne s'en tirait pas sans un coup de botte ducal dans son porc postérieur.

Mais ses accès de groingains chagrins attiraient la Duchesse plus sûrement que le rut du Duc. Au point qu'Achille en vint à prendre couche sur la peau d'ours au pied de l'auguste lit où les Minnetoy-Corbières concevaient descendance depuis que Dieu tout puissant les avait désignés suzerains du Duché.

Les relations du Duc et d'Achille n'étaient alors guère meilleures que celle des Roys de France et d'Angleterre. Dans ses mauvais sommeils, le Duc rêvait même de serrer l'animal à la gorge et de le noyer dans la douve.

Il aurait sans doute chargé Martingale de le faire si ses relations envers sa jeune épouse ne s'étaient soudainement embellies du fait même de la présence d'Achille. Quand le Duc besognait, l'œil épais et le fondement sans entrain, refroidi par l'inertie de sa compagne qui ne réagissait point à ses initiatives, bestiales souvent, un peu simplettes toujours, mais qui n'avaient d'autre but que de faire plaisir, Achille se prit, on ne sait pourquoi, à grogner en cadence. Et miracle, la Duchesse bougea enfin. Le monde se parsema d'étoiles troubles. La chambre, le lit, le château tremblaient. Les cris ducaux se mêlaient aux grognements du sanglier sans qu'on pût distinguer les uns des autres.

Vingt-quatrième épisode

Après s'être bien frotté les yeux et gratté le fondement, le Duc en vint à conclure que son épouse a bel et bien disparu du lit conjugal. Peut-être a-t-elle eu besoin pressant de visiter latrines. Cette hypothèse ne fait que voleter un instant entre les oreilles du Duc pour s'évaporer aussitôt. Aucune chaleur du doux corps de sa mie ne subsiste dans la couche froide. Seul Achille en avait réchauffé un étroit périmètre et la peste soit de ce foutu cochon !

Le Duc est perplexe. Et comme chaque fois qu'il est perplexe ou que son entendement ne suffit pas à débrouiller une situation, il se dit qu'il faut mander Martingale sur-le-champ.

Il s'assied sur le bord du lit et pose les pieds sur la fourrure de l'ours. Son premier ours et le dernier de la contrée. La chasse avait duré trois jours au terme desquels il s'était retrouvé face à face avec l'animal. Ils s'étaient regardés droit dans les yeux et ce n'est pas avec peu de fierté que le Duc avait discerné de la crainte dans ceux de la bête. Une arquebusade à bout portant avait eu raison de l'ours, après qu'il eut éventré un des écuyers. Sa chair fut délicieuse, et c'est avec plaisir que le Duc enfouissait depuis ses orteils aux ongles cornus dans la fourrure épaisse rongée aujourd'hui par les mites.

Malgré les admonestations de la Duchesse, il ne s'était jamais résolu à s'en débarrasser. « Tu veux garder ton cochon ; je garde la peau de mon ours, garce ! », lui répondait-il galamment. Ou encore : « Cuisine-moi ton sale goret à la broche, putain d'Italienne, et je vendrai la peau de cet ours que j'ai tué ! ».

Chacun est resté sur ses positions et Achille dort bien au chaud sur la peau d'ours.

Le Duc se gratte férocement l'entrejambe. Sa vessie pleine lui joue des tours, comme chaque matin.

– Par la malepeste ! Je bande dru pis que bouc ! Avec la Duchesse absente, Achille, tu as bien de la chance d'être verrat et non pas truie. Encore que pour les animaux, je ne sois guère certain qu'il puisse y avoir offense.

Il frappe d'un grand coup de poing dans le panneau de la porte pour réveiller le garde en faction devant la chambre ducale. Ce dernier fait entendre une voix pâteuse : « Messire désire ? ».

– Lève ton cul mal torché, faquin, et entre séant, foutrecon !

La porte s'ouvre et le garde entre, obséquieux, avec deux besaces sous les yeux.

– N'as-tu point vu sortir la Duchesse ce matin, maraud ?

– Non Messire, ce matin point. Par contre cette nuit, oui. Elle m'a demandé de la conduire aux latrines.

– Et puis ?

– Quand elle eut fini son soulagement, ce fut mon tour d'être pris d'un retournement des boyaux. La Duchesse, bonne comme vous la savez, constatant en quel prédicament je me trouvais, m'a proposé d'aller me soulager incontinent et est rentrée seule à la chambre.

– Et comment se fait-il qu'elle n'y soit point à la chambre, coquin ?

– Ça, messire, je ne suis pas devin.

Le Duc réfléchit un instant avant de dire d'un ton las : « Cours me chercher Martingale et ne traîne pas en chemin. » Puis, se ravisant : « Mais avant, dépêche-moi la chambrière, la cuisinière ou n'importe quoi de femelle excepté ma mère ; j'ai une crampe à l'os ! »

Vingt-cinquième épisode

Martingale fut mandé en salle de torture par le garde, épuisé d'avoir couru le château pour le retrouver. Une goutte de sueur aigre se fige sur le front

d'Eustèbe. Il sent l'humidité du cachot lui chatouiller l'échine, le chanvre râpeux se nouer à sa gorge...

– Monseigneur désire me voir à pareille heure ? Que diable me veut-il ?

– Je ne le sais, Messire Martingale.

– Évidemment que tu ne le sais, tête vide ! Pourquoi passerais-tu tes nuits planté devant une porte si tu avais matière à pensée dans ton crâne ?

Et Martingale épouvanté se tourne vers les exécuteurs de basses besognes qui, peu sensibles aux vents et humeurs du château, continuent à tanner le cuir du Baron.

– Si je ne suis point revenu dans une heure, tranchez la gorge de cette fripouille et allez jeter sa dépouille au fin fond des bois. Vous y gagnerez belle bourse !

L'œil des tortionnaires s'allume à ces mots. Ils n'en frappent que plus fort, arrachant au Baron des gémissements peu virils.

Martingale, les jambes tremblantes, va se réconforter d'une once de parfumade avant de frapper à la porte de la chambre ducale.

– Entrez !

Un fessier noir velu s'agite de bas en haut et de haut en bas sous les yeux étonnés d'un sanglier de bonne facture. Sous le fessier, on perçoit par instant la chair blanchâtre d'une jeune aide cuisinière qui n'a jamais été soumise à pareil entrain et à pareilles paluches et qui se mord les lèvres tandis que jaillissent larmes de ses yeux suppliants.

– Où se trouve ma ducale épouse, Martingale ?

– La Duchesse, Monseigneur ? N'est-ce point elle que je perçois céans sous votre séant ?

Il s'avance d'un pas et goûte à l'étendue de sa méprise.

– Bien sûr la Duchesse, Museau d'âne ! Crois-tu que j'ai goût à épousailler une gueuse. Et d'ailleurs, même si j'épousaillais une gueuse, elle deviendrait Duchesse par le saint sacrement et la bénédiction de ma sainte semence... Où est la Duchesse, Martingale ?

Martingale se pince les joues, les cuisses et se gifle le poitrail. Les idées défilent dans sa cervelle comme jamais.

Le gros sac de chair qui s'ébat sans pudeur aucune devant ses yeux est incapable de dissimuler ne serait-ce que les odeurs et bruits naturels de son corps, jamais il ne tendrait un piège à son aide de camp. Eustèbe avait été adoubé pour ses perversions et ses ruses acides... Si le Duc demandait sa femme, c'est qu'il avait perdu sa femme. Il n'avait point vent de la présence d'un Baron dans ses murs, et pire, dans ses geôles... Il restait une chance de s'en tirer au mieux. Mais Dieu du ciel, cela faisait beaucoup pour une seule nuit, trop pour une si petite contrée... Il faudrait tirer ça au clair, mais plus tard, plus tard...

– Et bien mon drôle ?! Qu'attends-tu ? Que regardes-tu ?

– Je... Pardonnez-moi, Monseigneur, mais il est fort rare que vous vous adressiez à moi en pareille posture.

– N'as-tu donc jamais vu un homme besogner ?

Sur ce le Duc semble pris de convulsions et la petite aide cuisinière à la peau rougie par l'étreinte ne peut retenir sa douleur.

– Il est vrai que tu n'as jamais fourni que piètre gouttelette et chandelle mal roidie !

Affaire finie et fier de sa plaisanterie, le Duc se roule sur le dos et vient buter contre Achille qui ne quitte la couche qu'après concert de grognements réprobateurs.

La jeune fille se retourne et se cache la tête dans les couvertures pour camoufler ses sanglots. Le Duc la console en lui tripotant la croupe d'une main distraite.

– N'as-tu jamais pensé à prendre femme, Eustèbe mon ami ?

– À vrai dire, Monseigneur, les affaires du Duché occupent tout mon esprit et, pour ne point faillir à mon devoir, j'ai précaution d'écarter de moi sujets de distraction. Seuls les intérêts de votre Seigneurie comptent à mon âme. Prendre femme, point ne le puis-je ; j'ai déjà épousé le Duché !

Le Duc chasse une mouche invisible du revers de la main pour bien signifier à Martingale à quel point il est dupe de telles flagorneries. Il la laisse retomber entre les cuisses de la jeune fille qui redouble de sanglots.

Vingt-sixième épisode

Martingale quitte la chambre ducale, la gorge sèche et la tête lourde. La Duchesse a disparu, là, sous son nez alors qu'il a envoyé un noble en salle de torture. La situation est mal engagée, et pire, incompréhensible.

Reptile au sang froid, Martingale n'aime agir en précipitation. Cinq minutes dans les effluves de sa chambre, les narines assagies par baumes et essences, voilà tout ce qu'il lui faut.

Un courant d'air dans les tentures. Martingale se retourne...

– Hector-Maubert...

Le bucellaire sort de l'ombre, le front haut et la cape lisse.

– La nuit fut prospère, maître Martingale. Aussi me suis-je permis d'avancer quelque peu l'heure de notre rencontre.

Un an plutôt, lorsque la réputation d'Hector était parvenue aux oreilles de Martingale, celui-ci avait bourse délié sans même savoir quelle besogne il confierait au bucellaire. Un homme de main habile et sans vergogne, cela n'a pas de prix. Ourdir, ourdir et ourdir encore ; telle était la seule voie de l'homme sans naissance pour toucher au pouvoir. Et Martingale voulait le pouvoir... Tapi dans l'ombre du Duc, il tissait sa toile.

Il envenimait querelle entre le Duc et sa famille. Un frère de mauvaise couche, quelques cousins peu ripailleurs, le Duc priait à haute voix que la bourse ducale lui offre un bon héritier mâle pour ne point que sa mort n'offre ses terres et domaines à ses tristes cousins... Et Martingale rêvait que le Duc succombe au combat en lui confiant la régence.

Il saurait s'occuper de l'héritier songeait-il en caressant la pointe de sa dague, oui, il saurait... Et si tendre un traquenard au Duc n'était guère entreprise difficile, encore fallait-il tenir la Duchesse en sa main pour étendre son pouvoir sur le Duché... Et la garce ne donnait pas prise.

Les messagers que Martingale avait envoyés en Italie sillonner la jeunesse de Camilla avaient bien rapporté que celle-ci était moins chaste et pure qu'il ne sied à fille de noble sang, mais point de preuve, aucun scandale susceptible de la faire répudier. Martingale prenait son mal en patience, attendait que le ventre de la Duchesse grossisse en se disant qu'avec Hector-Maubert à ses trousses il finirait bien par lui trouver vice.

Un jour, le Duc serait mort, un jour la Duchesse serait en son pouvoir.

Un jour...

En attendant, le Duc était en chair et bien vivant, un Baron croupissait dans les geôles, et à présent la Duchesse...

– La Duchesse a disparu Hector-Maubert, et la chasse à Corneauduc a donné gibier quelque peu encombrant...

– La Duchesse court le luron dès que ronfle le Duc... Elle dort en demeure de Petitpont. Autant dire que rentrer elle ne peut guère...

L'œil de malice et de cendre d'Hector-Maubert de Guincy, l'œil de roublardise et de fumée de Martingale... Comme un bouquet de pensées troubles qui étendrait ses ombres sur le Duché.

– Ça change tout murmura Martingale dans un frisson d'extase, ça change tout.

Chapitre VIII

Vingt-septième épisode



essire le Duc,

« Depuis lustres et lunes, je me fâche de votre fief trop grand pour votre rude pogne meilleure à manier la cognée que le sceptre ou l'épée.

« Ma Baronnie est indigne de ma grandeur, de ma prestance et de mon raffinement, comme vous êtes indigne de votre Duché qui, s'il n'en est pas moins le plus petit, le plus congru, le plus ridicule que Terre de France n'ait jamais porté, reste trop doux cadeau de Dieu à votre trogne fétide !

« Insulte suprême au créateur, la fine beauté de cette épouse qui fut vôtre et qui sera désormais mienne. Si la douce Camilla vous est précieuse, venez dont la reprendre en mon donjon, je me ferai plaisir de vous tailler les oreilles, vous qui êtes comme une tache à la noblesse de France.

*« Baron Robert-Joseph-Arthur
du Rang Dévaux »*

Le Duc prend le parchemin entre ses doigts, tente vainement de déchiffrer, le rend à Martingale.

– C'est bien là ce qui est écrit ?

– Trois fois que je vous le lis, Monseigneur ! Regardez le sceau, c'est le sien !

– Ce fourbe a fait enlever ma femme en mon domaine... Quel affront, quelle honte... Que dois-je faire à présent ?

– Il me semble que tout ce parchemin vous le dit. Lever votre armée au plus tôt et faire rendre gorge à celui qui salit votre honneur et votre épouse de sa bave et de...

– Assez, Martingale ! Je saisis la salissure qui m'envahit. Si ce pourceau a touché ne serait-ce qu'à un poil de ma ducale épouse, je le fais empaler, pendre et écarteler avant de le jeter aux chiens !

Porté par son ire, le Duc enfle prestement quelques vêtements épars, dont certains craquent aux coutures et montrent dentelles peu masculines...

– Mais comment diable a-t-on arraché mon épouse à ma virile attention ? Il faudra interroger le garde qui l'a conduite aux latrines...

Martingale camoufle un sourire retors de son poing fermé.

– J'ai déjà pris mes... cette précaution, mon Seigneur. Il croupit au cachot en attendant question. Je m'en occuperai personnellement.

Le Duc s'escrime à entrer dans un sous-vêtement dont le satin s'effiloche aux assauts de sa rugueuse pilosité.

– Par les reliques de tous ces pisse-froid de Saints, ai-je tant forcé du croupion pour ne plus entrer en culotte ?

Martingale renonce à dire au Duc qu'il s'habille en Duchesse. Qu'à cela ne tienne, sous l'armure il n'y paraîtra plus. L'arme au poing et le cul nu, le Duc s'en va réveiller son armée.

Tandis que le brouhaha de campagne emplit le château au matin, Martingale s'en retourne s'asseoir sur sa couche...

– Dieu du ciel, je suis fourbu ! Écrire cette lettre m'a épuisé... Le Duc a marché. Il va fondre sur la Baronnie du Rang Dévaux... Ça ne peut qu'agrandir ce qui, un jour, sera mon domaine. Encore faut-il s'occuper du garde... et de la Duchesse.

Comme une ombre se détache de l'encadrement de la fenêtre... Hector-Maubert de Guincy, aiguise une fine dague, remplit une fiole qu'il glisse comme par enchantement dans un repli de sa cape.

– La Duchesse, je m'en charge. Et gare à Petitpont s'il se tient sur mon chemin...

Vingt-huitième épisode

Le tocsin n'avait plus retenti au château depuis l'enfance de Gobert. Les invasions, les luttes de pouvoir s'étaient éteintes sous le joug de Minnetoy-Corbières père qui étranglait l'ennemi avant qu'il ne parle et préférait guerroyer sur les terres de ses rivaux que sur les siennes propres. En campagne, il trouvait gueuse à son goût, et même lorsqu'il ne parvenait pas à conquérir nouvelles terres, sa hardiesse au combat dissuadait les Marquis les plus déloyaux, les Barons les plus avides de pouvoir, de s'emparer ne serait-ce que d'une once des terres de Minnetoy-Corbières.

Le fils n'était pas le père. Il chassait plus qu'il ne brettait et sa lame n'était point aussi fine que celle de son géniteur, mais il avait conclu fructueuses épousailles quelques trois ans plus tôt et les coffres du château suffisaient à entretenir belle armée de loyaux mercenaires.

Le tocsin se mêlait aux cloches de matines, à la pauvre cloche de l'église qui ne transperçait plus sommeil d'alcool depuis bien des lustres. Ceux qui s'allumaient les yeux et s'empesaient la langue dans l'antre de Morrachou ne connaissaient de potron-minet que le nom. L'aurore n'était qu'un souvenir de la saine enfance où la fraîche rosée chatouille le corps à l'intérieur même des draps et donne envie de courir clairières et vaines pâtures jusqu'à sentir jambes fléchir et souffle s'enfuir.

– Bougremissel ! Je dormais à peine.

Gobert Luret se tourne dans son lit. Son épouse souffle régulièrement, elle ne le repoussera donc pas tout de suite. Il décide de s'offrir quelques instants de douceur avant d'ouvrir les yeux, de se mettre debout dans une journée qui ne lui dit rien. Il cherche poitrine d'Isabelle pour y poser la joue, pour y trouver réconfort d'être vivant dans ce sale monde qui vous sonne dans les oreilles alors que vous ne voulez qu'y dormir le corps flasque sur l'oreiller. La peau d'Isabelle gratte la farine, goûte la levure, assez pour déguster Gobert des pains

de cette bourse fière de boulanger pour huitaine au moins, assez pour le renvoyer dans le monde des vivants. La tendresse n'a pas si douce allure dans l'odeur d'autre mâle.

Gobert se lève tandis qu'un triste troubadour lit proclamation ducale qu'il ponctue au tambour, là tout près, sur la place du village.

Vingt-neuvième épisode

« Oyez ! Oyez ! Bonnes gens. La Baronnie du Rang Dévaux ayant été convaincue de félonies, trahisures et crimes de lèse-Duc, Sa haute Seigneurie, Freuguel-Meuzard-Childéric, Duc de Minnetoy-Corbières par la volonté de Dieu tout puissant, déclare la guerre séance tenante au fourbe Baron Robert-Joseph-Arthur du Rang Dévaux, qui se verra dépouiller par le glaive de ses titres et honneurs. La Baronnie sera annexée au Duché de Minnetoy-Corbières et le traître recevra le châtiment qu'il mérite.

« Durant cette campagne, le bon peuple de Minnetoy-Corbières devra se préparer à soutenir les efforts de son aimé Duc en levant une milice d'un homme valide par famille.

« Pendant l'absence de notre Seigneur, Maître Eustèbe Martingale assurera la régence, et le bon peuple lui doit même obéissance qu'à son Souverain. »

Gobert écoute la valse des menaces rythmée d'un roulement monocorde. Des volets s'ouvrent, des habitants râlent que l'on brise ainsi leur sommeil.

Gobert cligne des yeux, l'âme baignée dans un mauvais retour d'alcool et dans les coupables ébats de sa mie. Il ne voit pas s'approcher son compère, aussi peu vaillant que lui, la trace violette et gonflée des mauvaises nuits sous les yeux.

– Ai-je bien ouï, Gobert ? Ce ménestrel de fond d'étuve a-t-il annoncé batailles et pillages ?

– Guerre contre la seigneurie du Rang Dévaux, oui... Était-ce donc si urgent ? Fallait-il sonner le tocsin à pareille heure ? J'ai les yeux trop lourds pour boire chopine...

– Curieux... Gobert, il y a sournoiserie là-dessous. Je t'en fais serment sur ma foi de chevalier... N'importe... J'irais bien me joindre aux soldats ; beaucoup ne connaissent ni le combat ni le sang. Ils ne savent du glaive et de la canonnade que les récits des anciens. Moi, je sais la poudre et les veillées de feu, mon ami. Et j'ai combattu bien pire ennemi qu'un baron frivole aux mains de jouvencelle et à la voix pucelée... Ah oui, j'irais... Le Duc n'a sans doute point osé mander un héros tel que moi pour une campagne de peu d'éclat, mais si j'allais de ce pas lui proposer mes services c'est à genoux qu'il remercierait, entends-tu, vieille fripouille, à genoux !

– J'entends Alphagor, j'entends chacun de tes mots comme si tu les répétais dix fois à l'intérieur de ma tête...

Ils se taisent, mais le brouhaha de la foule ne cesse point. La guerre, il n'y a rien de tel pour délier les langues, à part peut-être nouvelle de liaison friponne.

– Tout de même je me demande pourquoi il ne me fait pas mander... De toute façon je n'irais pas. Il y a manière de s'offrir mes services. Il est trop tard à présent !

Braquemart se plante au milieu de la place, les bras croisés. Il se verrait bien statue de marbre fière. Il hausse le menton pour montrer à tous son dédain de la minable guerriote qui se prépare. Une petite escarmouche indigne de lui. Vous l'auriez vu aux croisades, c'était tout de même autre chose !

Gobert sentant que son compère avait prit pose pour longue bouderie s'en retourne chez lui à petit pas, vers un lit qui ne lui dit rien. Mais a-t-il ailleurs où coucher et étancher ce sommeil qui lui pèse sur les os ?

– Où vas-tu, foutredieu ?

– Dormir.

– Ne t'ai-je donc point dit à l'instant que je sentais sournoiserie là-dessous ?

Trentième épisode

Les herbes en rosée frissonnent près du moulin. Comme une trace, un sifflement, comme un aspic qui rôde dans les champs, Hector-Maubert marche, comme on rampe, dague à la main. Trois pas à découvert et il pénétrera le moulin.

Par la fenêtre, il voit la silhouette d'Alcyde qui s'affaire au fourneau. Celui-là ne se doute pas encore que sa langue ne lapera bientôt plus que son propre sang. De Guincy balaie la pièce d'un coup d'œil au carreau ; le meunier tourne le dos à la porte, ce sera tuerie aisée. Trop aisée pour l'âme retorse du bucellaire.

– Meunier, ta dépouille gésira à mes pieds avant que ton âme sache qu'elle n'y gîte plus.

Il s'avance vif, silencieux, insaisissable vers la porte. Il s'assure que la fiole contenant son bouillon de sommeil est bien en sécurité au fond de sa besace ; si la Duchesse se débat, la faire taire ainsi sera plus confortable. Il raffermi sa poigne sur le manche de son arme et tend sa main libre pour pousser la porte, doucement. Ne pas faire grincer les gonds.

Un curieux bruit se répercute alors à l'intérieur même de son crâne. Son corps se fige. Le monde se relève d'un coup et la nuit lui bondit dans le corps plus noire que jamais.

Hector-Maubert gît inerte près du moulin, une bûche à côté du crâne. Gamin descend du toit et va chercher Petitpont qui chantonne en cuisine, se préparant savante compote du verger.

– Belle prise, mon Gamin, dit le meunier. On ne garde point Duchesse chez soi sans gardien à sa porte.

Il pose son regard placide sur l'homme inanimé.

– Vilaine hure vraiment, ta bûche n’a su que l’arranger. Je doute fort que ce triste sire nous cherchait courtoisie et son arme n’est pas celle d’honnête homme.

Il saisit le bucellaire d’une seule main et le jette négligemment dans la cave. Il referme la trappe et pousse le buffet de chêne pour bloquer toute issue au malandrin.

Un coup d’œil vers le fourneau le rassure sur l’état de cuisson de ses confitures. Il s’assied donc à la table et fait signe à Gamin d’en faire autant. Le pauvre garçon est tout tremblant de son exploit et ne quitte pas la cave des yeux. Alcyde lui pose une patte sur l’épaule, apaisant.

– D’ici, il ne sortira point. Tout juste pourra-t-il vider tonnelets pour se passer le temps... Ce sera toujours ça que ton père ne boira pas.

Trente et unième épisode

Les vouivres des marais, les esprits malins et autres gnomes ventrus, compagnons de rebouteux inaccessibles qui habitent champs morts et forêts profondes aux abords du Duché de Minnetoy-Corbières, se cachent dans les brumes matinales. Les chants grivois des mercenaires du Duc auraient fait fuir le diable en personne, lui écorchant les oreilles jusqu’au sang...

*« Nous sommes les joyeux mercenaires
Au vit la bannière
Nous sommes les joyeux mercenaires
De Minnetoy-Corbières
Nous avons le manche en berne
Car nous partons en guerre
Mais nous culbuterons la vilaine
Partout dans la luzerne...
Nous sommes les joyeux mercenaires
Au vit la bannière... »*

Le reste de la complainte se perd au vent des routes, par delà les herbes piétinées, les branches arrachées, les feux de camps et les trous d’un soir où la troupe va s’accroupir tour à tour deux heures après pitance. La nature prend peur, les cieux virent au gris. Le cœur du Duc crie vengeance et son armée marche sur le monde, les armes au fourreau, tirant canons et astiquant mousquet. Vive la poudre noire qui fend les murailles ! Vive la poudre noire et le feu qui claque dans la nuit et exalte la peur ! Bien sûr, certains chantent encore les louanges de la dague et de l’épée, bien sûr, à l’heure finale on défouraille à tout rompre et l’on plante la lame dans la gorge de l’ennemi, mais tout de même belle invention que ces canons...

Les haleurs ne pensent point même chose, eux qui se saignent les paumes pour que ces saletés de machines de mort grinçantes comme des sorcières en chaleur, branlantes comme une jument cagneuse et lourdes comme mille murailles atteignent le haut de collines qui paraissent alors pires que montagnes... Ah ! que la lame légère de l’ancien temps, que la flèche et le

carquois semblent instrument de caresse à ces mercenaires pour qui les progrès de la guerre ne sont que douleurs ; aux mains, au dos à la tête... Essayez donc de parcourir huit lieues par jours dans de pareilles conditions.

Trente-deuxième épisode

Braquemart traverse le bourg d'un pas empressé pour chercher son cheval, ou plutôt la monture ressemblant vaguement à un cheval sur laquelle il était revenu au pays des années plus tôt, et dont il ne s'occupait que quand le besoin de fuite ou de grand air se faisait sentir en son ventre. Il n'avait qu'à le siffler et le cheval bai, pelé, croûtu accourait au grand galop mû par une étrange reconnaissance. Le cheval boit justement au ruisseau croupi, dont la source sourd des latrines et de la cuisine du Sanglier Noir, en compagnie de Bourrue l'épaisse mule de Gobert, qui tire charrette lorsque le forgeron livre les clients dans les bourgs voisins, à savoir point tant souvent. Ils trouvent dans ce tord-boyaux, pourtant tamisé par des vessies rendues calleuses par l'absorption de liquides beugnant en diable, une douce ivresse qui les fait tanguer et, qui sait, voir le bourg d'un œil serein.

Le cheval louche même et patine des pattes lorsqu'il vient docilement à l'appel de son maître. La mule se fait plus prier. Et si elle savait que Gobert projette de lui monter sus, elle ferait sourde tête jusqu'à Assomption ou Toussaint.

– Pourquoi veux-tu donc retourner chez Alcyde, demande Gobert essoufflé et rétif ?

– As-tu bu à en oublier ta souche et l'Ange qu'elle a estourbi ?

Gobert hausse les épaules et caresse l'encolure de Bourrue.

– Dans notre prédicament, Braquemart, rien ne vaut le silence et l'oubli.

– Il n'en reste pas moins qu'il est de devoir de gentilshommes de ramener la Duchesse en son château. Que son époux guerroye nous laisse champ libre.

Et il monte fièrement en selle. Son cheval titube dangereusement et se rétablit à grand-peine contre le mur de la taverne. Gobert hésite à enfourcher sa mule.

– Songe donc que pinte bien fraîche saurait nous égayer matin. Mais non, il faut que tu ailles hausser poitrail devant femelle indigne...

– Surveille ta langue, Ventrapinte, elle est si chargée qu'elle ne sait proférer que grossièretés.

Voyant que l'œil de Braquemart ne cille pas, qu'il serait prêt à jouer du poing pour défendre sa suzeraine, Gobert monte sur sa mule qui renâcle et tente de le désarçonner.

– Bougremissel ! Cette carne a failli me mettre ruisseau !

– Jure moins dru, mon ami, as-tu déjà manqué à boire chez Alcyde ?

L'œil de Gobert s'éclaire, sa mule brait et le convoi s'ébranle dans le matin.

Chapitre IX

Trente-troisième épisode



flanc de colline, en amont du moulin, Alcyde Petitpont avait tendu une grande toile de lin grossier. Il en avait lié les extrémités au chêne et au cerisier qui se faisaient face depuis des siècles. Alcyde s'allongeait sur la toile, et au mois d'août il lui arrivait de cueillir cerises aux branches basses sans même ouvrir les yeux. Il se balançait, le corps mieux reposé encore qu'en sommeil. Il croquait une pomme de bon appétit en chantant entre deux croquées les mots qui lui venaient aux lèvres. Alcyde Petitpont souriait dans sa tête à en oublier le monde. De fait, il n'entendit point venir les pourtant peu discrets compères qui le tirèrent de sa sieste matinale à grands cris...

– Alcyde ? Est-ce ainsi que tu protèges la Duchesse des fâcheux qui pourraient lui nuire, demande Braquemart en sautant de selle, tandis que son cheval s'écroule dans un retour d'alcool.

– La Duchesse dort comme une souche.

– Et comment peux-tu t'allonger dans cette chose suspendue. Cela doit tourner le cœur pire que barque folle sur l'océan.

– Non. Le cœur s'y trouve juste bercé comme par les bras d'une mère... Quant au nom de la chose, les gens de là-bas me l'avaient dit, mais je ne l'ai pas retenu. Qu'importe. Ce n'est pas là chose faite pour être dite, mais pour se blottir.

– Sors de ce blottinet prestement, Alcyde, dit Gobert en se portant main à la bouche ; tu me donnes mal de mer et tu sais pourtant bien que mon ventre n'est guère fier le matin.

Alcyde met pied à terre. Il se dirige vers le moulin.

– Venez donc tous les deux. Je vais vous montrer belle prise. Gamin et moi avons hameçonné fripouille de forte taille.

– Comment cela ?

– Glisse l'œil à la trappe, Braquemart. Tu verras moisir fameux coquin entre bouteilles qui mériteraient meilleure fréquentation.

Braquemart s'exécute, tressaute.

– Gobert, c'est notre sorcier de cette nuit. Méfie-toi, meunier, ce drôle a des pouvoirs que tu n'imagines point.

– Pas celui de traverser les murs ni celui de faire flamber les bûches. Ton fils a vraiment le geste lest, Gobert.

– Dieu fasse qu'un jour sa langue le soit aussi, répond Gobert.

– Peut-être entend-il trop d'écervelleries, de rhétorique de tonnelet, pour que ses lèvres ne se descellent... N'importe. Allons voir si la Duchesse a retrouvé suffisamment de santé pour vous suivre au château.

– Il serait bon que nous ne traînions pas trop, que nous profitons de la guerre.

– Quelle guerre ?

– N’as-tu point entendu les cris et brailleries. L’armée du Duc a pris campagne. Elle s’en va assaillir le Baron du Rang Dévaux.

Un cri se fait entendre, aigu comme le chant du pinson, désuté comme celui du marin qui chante et chique à la nuit, désespéré comme le coquelet au dimanche matin du roi. La Duchesse ne retrouve plus mot, pâle comme dépouille en haut de l’escalier...

– Ai-je bien ouï ? Ai-je bien ouï ?

– N’ayant point ouï à votre place je ne saurais le dire, répond Braquemart qui bondit fort à propos pour soutenir sa vacillante suzeraine.

Trente-quatrième épisode

Camilla Clotilda de Capodistria naquit en noble famille italienne, désargentée mais férue d’art, aimant sculpture grecque et vase romain, belles conversations et douces philosophies. Enfant, elle entendait attristée, apeurée, les vagissements de ces barbares du Nord, incultes, qui priaient un Dieu de colère dans des églises sans grâce.

Elle était galante, raffinée, intelligente. Mais les finances de son père ne lui permettaient guère d’espérer beau parti parmi ces Marquis, ces Barons, voire même ces riches familles de bourgeois dont elle détournait les fils, pour un peu de bonheur, point pour une vie.

Camilla Clotilda savait qu’elle ne ferait pas mariage d’amour. Et quand ce rustre baveux de Minnetoy-Corbières descendit en Sud pour prendre compagne à sa pogne, elle surmonta bravement son dégoût, se laissa pilonner à la couche.

De lui, elle ne voulait que le domaine et les caisses. Il serait l’époux qu’on envoie à la guerre. Sur place, elle comprit vite que les cousins du Duc la voyaient d’un mauvais œil, que sans héritier légitime elle serait renvoyée à son père sitôt le Duc trépassé. Il fallait enfanter pour prendre le pouvoir, pour se débarrasser du poisseux époux. Mais enfanter du Duc, elle ne pouvait s’y résoudre.

Aussi, elle endura le morne château, le donjon froid, et les effluves tenaces de son mari, en se montrant aussi peu conjugale que possible. Quelques galants de passage lui adoucirent quelque peu la vie. Et puis, ce fut le Baron du Rang Dévaux. Il n’était point courtois et raffiné comme on l’était en Italie, mais il remplaçait avantageusement les mains râpeuses du Duc. De lui, elle pouvait imaginer enfanter. Sans le lui dire bien sûr. Le cœur de Camilla Clotilda n’aimait plus depuis bien longtemps.

Elle allait donc se donner en forêt, priant pour que son ventre s’arrondisse. Ensuite, elle n’en doutait point, elle trouverait moyen de se débarrasser prestement de son rustre époux.

Mais voici que le Duc part en guerre contre le seul géniteur potable de la contrée, alors que trois semaines auparavant, comme chaque lune, ses espoirs d’enfantement s’étaient écoulés d’elle, se mêlant au sang épais qui lui poisse le

cœur autant que la chair. Elle voit s'étendre sur ses jours la silhouette suante et triomphante de son mari... Comment diable ce gros rustaud avait-il pu mettre à jour sa liaison ? Il y avait incontestablement du Martingale là-dessous.

Mais le plus pressant pour Camilla est d'empêcher cette guerre. Sauver son amant pour quelques mois, le temps qu'il se rende utile. Après, il sera toujours temps de remettre une pincée de poudre aux yeux à son mari et de se débarrasser de cette intrigante vipère de conseiller ; qu'il crève la gueule ouverte, ce rat puant !

Trente-cinquième épisode

Remise de son émoi, la Duchesse retrouve vite son aplomb. Le sang lui bleuit les joues et elle parle d'une voix de glace qui provoque des frissons à la base de la nuque de Gobert et ailleurs sur l'anatomie de Braquemart.

– Messieurs, je vais faire appel à votre honneur et à votre vaillance. La guerre qui s'annonce souillera notre Duché. Il nous faut nous rendre prestement en Rang Dévaux afin de demander audience au Baron avant l'arrivée des armées du Duc, mon époux.

– Pourquoi voulez-vous donc prévenir le Baron ? interroge Alcyde Petitpont en croquant dans une pomme rougie par le soleil, posée bêtement là, à portée de sa main.

– Affaires de famille, de seigneurie, de lignage. J'œuvre pour Dieu, mon époux et pour ne point que coule le sang, proclame la Duchesse la main sur le cœur.

Elle ne se soucie point de ce qu'elle dit. Ces imbéciles seront prompts à croire n'importe quelle faribole.

Effectivement, Braquemart et Gobert ne demandent point d'explications parce que les mots entremêlés de seigneurie, de Dieu et de lignage leur résonnent un peu trop haut dans les oreilles. Seul le regard d'Alcyde Petitpont se teinte d'un nuage de suspicion, mais sa pomme a trop bon goût pour qu'il s'en mêle.

– Êtes-vous prêts à me suivre pour le prestige du Duché, Messieurs ? J'en appelle particulièrement à vous, Chevalier Bourbier de Montcon, qui combattîtes l'infidèle et dont la renommée légendaire éclabousse de gloire tout Minnetoy-Corbières.

Braquemart se débarrasse de la main de Gobert qui le muselle, comme on se débarrasserait d'une mouche de culotte, et dit, ombrageux comme ceux de la croisade, droit comme pique, les yeux rivés sur l'infini :

– Jusqu'à la tombe, votre Bonté !

Puis, fier de sa sentence et de sa posture, il se tourne vers Gobert.

– Allons remettre nos destriers sur pied.

Ils sortent et se dirigent vers les masses ronflantes censées leur servir de monture. Gobert en profite pour chuchoter à Braquemart les doutes qui l'habitent.

– Elle a les yeux qui ne disent point pareil que les lèvres, Alphagor, je sens là tristes présages, mauvais auspices et gorges sèches...

Le preux croisé toise son ami d'un infini mépris, se drape dans un courroux feint avec tant de cœur qu'il parvient presque à y croire.

– C'est la Duchesse, Gobert, notre souveraine devant Dieu. Nous lui devons respect, soutien et allégeance.

Et, tournant ostensiblement séant au lard sans couenne qui lui sert de compagnon, il entreprend de remplir musettes et gourdines, tandis que Gobert ranime Bourrue d'un bon seau d'eau dans les naseaux. La Duchesse les regarde faire, papillonnant des yeux.

– Vous monterez en croupe, votre Magnificence. Je sais manier les rênes et l'éperon. Vous ne sentirez pas la moindre secousse.

– Que nenni, mon brave. Je monterai seule ce maigre animal dont le peu de grâce m'indispose mais auquel ma légèreté fera tinter sabot comme sonate et non plus comme charge de soudards. Quant à vous, la monture de votre ami semble assez solide pour vous porter en vaillants compères.

Les gestes de Braquemart se roidissent mais il n'en continue pas moins sa tâche.

– Je suis fier de servir mon Duché et votre Lueur !

Trente-sixième épisode

Gobert soupire pire encore que sa mule quand il se met en selle :

– Je n'aurai même pas eu de quoi rincer cette soif qui me fait la langue comme une bouse sèche...

– L'odeur n'en est que moins incommode, rétorque Braquemart en montant derrière le forgeron altéré. Mais avec ce qui remplit nos gourdes, tu retrouveras bien vite ton sourire.

Bourrue ploie sous le poids en poussant un braiment contrarié.

– Eh ben, puisqu'il faut y aller ! À la revoyure, meunier !

– Bonne fortune vous suive, les amis !

– Qu'elle nous suive de près, surtout !

Le cheval de Braquemart, éperonné aux flancs par la Duchesse, galope en ligne courbe, rasant ronces et buissons, suivit par une mule haletante et avare de ses pas, sur laquelle Braquemart et Gobert peinent à se maintenir.

Alcyde Petitpont les regarde s'en aller une main sur l'épaule de Gamin.

– Au rythme où ils avancent, tu n'auras pas de mal à les suivre, mon Gamin. Surveille-les d'un œil vif...

– Et s'ils font trop de bêtises...

– S'ils font trop de bêtises, reviens me prévenir et nous les tirerons de mauvais pas !

– Et vous, qu'allez-vous faire de ce bandit en cave ?

Alcyde Petitpont sourit.

– Je t'avoue, Gamin, que je n'en sais rien. Je crois que je vais commencer par lui donner à manger. Tout bandit qu'il est, il possède gaster qui doit crier famine à l'heure qu'il est. Il sera toujours temps d'aviser et de décider calmement de son sort.

– Mais n'avez-vous pas peur, Monsieur Alcyde ?

Petitpont ébouriffe les cheveux du garçon avec une moue rassurante.

– Allez, va maintenant ! Et n'oublie pas besace que je t'ai préparée. Elle contient des victuailles qui te donneront plus de cœur et de courage que tu n'en as déjà !

Gamin ne se fait pas prier et file à travers champs.

– Ainsi, ajoute le meunier pour lui-même, avant de rallumer le feu sous son gros chaudron de soupe, ainsi ton père et le grand orgueilleux seront en de bonnes mains !

Chapitre X

Trente-septième épisode



ur le chemin de la Baronnie du Rang Dévaux, aux confins du Duché de Minnetoy-Corbières se dressaient sur deux éperons rocheux les hameaux de Cafloures et Saint-Antoine-du-Crêt. Les moutons parsemaient les collines, nettoyaient paisiblement les champs jaunis de soleil... Pourtant, l'ombre guettait, menaçante, dans les orées environnantes, à l'abri d'un bosquet touffu ou en contrebas d'un sentier tortueux. À l'arbalète, à l'épée, à l'arc ou au mousquet, on attendait au marchand de passage et au commerçant égaré...

Les brigands quittaient la Baronnie pour le Duché, le Duché pour la Baronnie, en attendant que les esprits se calment et que mercenaires et gendarmes s'en retournent à chopine en haussant les épaules. Ils amassaient fortune, dents noirâtres et rire de gorge. Ils n'avaient pas demeure mais bourse garnie pour mille et un repas et quelques orgies dans des jupons de petite vertu. Ils n'en demandaient pas plus.

– Que rumines-tu donc, Alphagor, tu me parais bougrement inquiet ? L'oreille aux aguets, l'œil en guetteur, je ne te connais point ainsi...

– Nous sommes sur les terres d'Anzyme la dent noire, souffle Braquemart, et je retrouve les vieilles manières des croisades, les façons qu'on prend en territoire ennemi...

– Pas à moi, les croisades, pas à moi...

– Et pourquoi pas à toi ? J'en fus des croisades ! J'en fus jusqu'aux Dardanelles, j'en fus mouillé de sang et de peur, téméraire parce que nature m'a fait ainsi, brave parce que je défendais mon Église et notre vertu à tous...

Gobert se mord les lèvres d'avoir laissé la discussion se porter ainsi sur les croisades et se tait pour que s'éteigne de lui-même un discours qui sinon se serait déroulé sur des lieues.

Quant à la Duchesse, elle galope comme l'abeille butine, chantonnante, virevoltante. Elle semble ne plus se préoccuper des affaires d'État qui lui embruinaient tant l'âme quelques heures plus tôt. Sitôt que Braquemart lui eût fait serment qu'ils arriveraient avant l'armée du Duc, ses traits s'étaient détendus. Ledit chevalier la regarde maintenant, l'œil en ritournelle, avec un bête sourire... comme le bambin regarde le papillon.

Il se penche un peu sur l'épaule de Gobert et lui glisse à l'oreille : « Quelle grâce ces duchesses ! Même le cul posé sur une haridelle branlante comme Lucien, ça garde le front altier. »

– Avec tous les vents dont il nous gratifie, ce n'est pas le front qu'elle garde haut mais bien le nez. Il pète à ce point dru ton Lucien qu'il avance sans même bouger les pattes. Regarde bien la route ; on n'y voit pas l'empreinte de

sabots mais deux profondes ornières. Tu pourrais le louer à prix d'or aux laboureurs du Duché.

Gobert muse les yeux au ciel et un sourire lui point aux lèvres avant qu'il continue : « Si on avait une torche, on trouverait sûrement moyen de le voir galoper, le Lucien... Ça ferait comme un canon, mais à l'envers... »

– Moi je ne vois que deux croupes qui se balancent l'une sur l'autre et avec le balancement de ta mule et notre cuite d'hier je suis bien heureux d'être assis derrière toi, Ventrapinte mon ami.

Trente-huitième épisode

Le soleil a délaissé le zénith depuis longtemps ; Gobert et Alphagor sont toujours sur la route, la langue lourde d'avoir trop peu bu, le cul malmené par le dos ossu de leur monture. Le lent défilement de la contrée les berce et la somnolence les aurait gagnés depuis longtemps si la mule ne boitait autant.

– Il me semble que nous n'avancions plus guère, mon vieux Ventrapinte.

– Alors il est quatre heures, en déduit Luret.

– Comment quatre heures ? Que me chantes-tu là, crapaud bègue ?

– C'est l'heure de la sieste de Bourrue. Et comme tu le sais, mule qui dort ne marche point.

– Mais fouette donc cette vieille carne, s'insurge Braquemart en tapant dru des talons contre les flancs de l'animal !

– Arrête donc, malheureux ! Mule qui boude marche encore moins...

– Mais agis donc, Gobert ! La Duchesse nous distance. Elle va disparaître à nos yeux. Quelle escorte sommes-nous donc ?

– La mule dodeline de la tête, doucement, laissant les herbes grasses lui chatouiller les naseaux.

– Bourrue ne dormira guère longtemps, Braquemart ; profitons-en vite pour éteindre ce brasier qui brûle la gorge pis que forge.

Émile la besogne et Raoul le rugueux dorment, le couteau sur la panse et le fromage mollissant entre les molaires. Ils ronflaient muguets et pâquerettes quand une image de bourse pleine vient se mêler aux fleurs de leur rêves.

– As-tu ouï ?

– Oui, j'ai ouï.

– Sabots résonnent sur le sentier...

– Il y a aura bonne bourse à détrousser...

– Et jupon à retrousser, si j'en crois mon œil averti qui dispense l'autre de s'ouvrir.

Et, arme au poing, ils jaillissent de leur cachette en hurlant :

– Hardi ! Sus ! Hardi ! Hardi !

Le cheval affolé se cabre sous la Duchesse qui, habile cavalière, garde posture sur le sursaut de sa monture.

– Que me voulez-vous, vils filous ?

Les deux brigands la considèrent, l'œil égrillard.

– Ta bourse pour nous et les nôtres pour toi !

– Je n'ai point de bourse mais je suis suzeraine. Écartez-vous, manants, mes affaires vous dépassent !

Les brigands rotent un peu, ébranlés par tant d'aplomb.

– Nous sommes trente en buisson, vous n'avez aucune chance !

– Que nenni, galapians, mon escorte arrive. Elle a si fière allure que vous prendrez la fuite avant de l'avoir vue !

Trente-neuvième épisode

Les deux malfrats échangent un vif clin d'œil. Émile, d'un geste preste, arrache les rênes des mains de Camilla. Raoul mime une gémulation, rejette son galure haut sur son front et s'approche de la Duchesse, la considérant d'un air matois.

– Sont-ce ces deux godelureaux que je puis voir au loin près d'une mule immobile que vous daignez appeler escorte, chère Madame ?

La Duchesse se fait plus roide sur sa monture. Il semble même qu'elle a blêmi. Raoul pose une patte lourde sur son bras délicat. « En ce cas, soyez certaine que mon ami et moi tremblons devant tel péril. »

Ceci dit, il la tire bas et la Duchesse s'écroule en une cascade de cotillons aux pieds des gaillards.

– Voilà bien longtemps que je n'ai vu si beaux jambons, ça me fait bouillir moelle, museau de bœuf ! Qu'en dis-tu Mimile ?

– Pardi ! Que voilà fort jolis cuissots. Un morceau de choix, Raoul, je t'en voudrais de passer d'abord...

– Une telle poularde est si tendre qu'elle s'embroche en douceur, Émile, ce serait dommage de te laisser l'abîmer avant que d'y avoir mordu moi-même.

– Devons-nous nous battre ou bien la jouer aux dés ?

– Deux gentilshommes comme nous ?

– On ne peut quand même pas la couper en deux...

– Pas tout de suite du moins...

– Après, peut-être... pour faire la soupe...

– S'il en reste quelque chose...

La Duchesse, rouge de honte et de courroux, rabaisse ses jupes et tente de se remettre debout. Ces deux brigands puent la crasse pis que son époux, si cela est Dieu possible ; plutôt mourir que d'être forcée par de tels souillons. Tout à leur discussion, ils semblent porter peu attention à elle. Elle fait un pas vers le cheval, puis un deuxième.

Raoul l'étaie de tout son long d'un revers bien senti.

– Toi, tu ne bouges pas ! Je discute le bout de gras avec mon compère...

Et il la plaque au sol d'une bonne botte sur la croupe.

C'en est trop pour la Duchesse qui hurle sa peur à pleins poumons.

– Aaaaaahhhh !!

– La Duchesse, c'est la Duchesse.

Braquemart lâche la bouteille et saute sur la mule.

– Pis que truie qu'on égorge, s'exclame Ventrapinte. Bougremissel, ce n'est point là voix de dame d'aussi bon sang !

Braquemart laboure de ses bottes les flancs de la mule qui râle, grogne et finit par s'écrouler dans l'herbe grasse.

– Viens donc Gobert... J'ai trucidé ta mule. Et la Duchesse risque sa peau. Elle est aux mains de vils brigands !

– Que dis-tu ? Elle est peut-être simplement tombée de monture !

– Une duchesse ne tombe pas, idiot ! Elle est aux prises avec la lie, la fange, des fâcheux, des mesquins, des tueurs, des assassins ! Viens, te dis-je, il faut que je lui porte secours !

Et il s'élance à pleines enjambées, suivi d'un Gobert peu empressé

Quarantième épisode

Braquemart, à bout de souffle, déboule comme la foudre sur les deux tirelaines. Il manque de s'étaler, fait trois pas en arrière, trois pas en avant, puis dégaine d'un geste brusque, la pointe de son épée allant se ficher dans l'écorce du chêne voisin...

Émile la besogne et Raoul le rugueux en oublient un instant armes et proies...

– Mais qui es-tu donc, saltimbanque ? Rassure-nous, tu es de foire et non d'escorte...

Braquemart rouge et sueur au front, pied au tronc et mains sur son arme, tire à toutes forces pour en dégager la pointe... Il y parvient, mais culbute le dos sur les racines. Il se relève enfin arme pointée et paume sur les reins. Il s'avance à pas douloureux, mais il s'avance.

Gobert se fait plus circonspect et reste à l'écart. Il n'a d'ailleurs qu'une pauvre dague et ne l'a jamais plantée dans le ventre de personne.

– Bien dit Émile, Je crois qu'il est temps de jouer à courte paille...

– Ouais, histoire de savoir qui embrochera l'énergumène et qui la jouvencelle... La jouvencelle... Cul-de-Marie ! N'est-ce point toi qui la tenais ?

– Ah non, moi je me tordais les côtes à regarder le drôle... Mais où est-elle ?

Une galopade leur répond. La Duchesse avait profité de la diversion de Braquemart pour se jouer de l'étreinte des brigands et ramper jusqu'à Lucien. Elle cinglait maintenant les flancs de l'animal qui galopait comme un perdu, plus dans l'espoir de désarçonner l'ignoble péronnelle coupable de le faire courir que pour lui faire plaisir.

Émile la besogne et Raoul le rugueux se tournent alors vers Braquemart, la main au fourreau et l'œil à la foudre...

– Coquin, tu nous as fait perdre belle proie. Nous t'embrocherons deux fois pour la peine !

– Au nom de la Duchesse, je vous larderai, répond Braquemart qui s'est mis en garde.

Les deux malfrats dégainent avec une lenteur calculée deux rapières ébréchées qui lancent des éclairs sous les rayons du soleil. Ils s'avancent d'un pas résolu vers Braquemart qui cherche Ventrapinte de l'œil et ne le voit pas.

– Messieurs, je suis le Chevalier Alphagor Bourbier de Montcon, héros des croisades, et vous vous repentirez bientôt d'avoir croisé mon chemin.

Sa voix sonne haut et claire dans l'air devenu immobile de trop de tension.

– Nous, c'est Mimile et Raoul. Enchantés.

Et ils lui foncent sus.

Quarante et unième épisode

Des nuées d'oiseaux effrayés s'envolent. Les armes s'entrechoquent...

Émile la besogne et Raoul le rugueux ne sont point des esthètes. L'élégance de l'escrime ne les concerne pas. Ils tiennent leur arme bien en pogne. Leur lame ne décrit pas de savantes courbes mais sait embrocher le bellâtre ou le pourceau...

Et Braquemart pare les coups. Il recule vite, mais il pare. Sa main semble se multiplier et sa lame tressaute de bas en haut, de gauche à droite comme une bourrasque d'automne. Les feuilles en perdent leurs branches.

– Mimile, le drôle veut nous éventer...

– Je vois ça, mais il ne nous laisse point l'éventrer. Vois donc, sa lame bouge si vite qu'on s'y heurte comme à un mur.

– Ne t'inquiète donc pas, je le sens qui s'essouffle...

– N'y comptez point canailles, dit Braquemart...

§§§Sa voix se perd tant sa bouche cherche de l'air. Mais, si ses jambes s'emmêlent, s'il manque de trébucher dans les racines et les branchages, son poignet s'agite encore en tous sens et préserve sa vie. Dans un sursaut, il érafle même la joue d'Émile la Besogne.

– Oh Mimile ! Le méchant chevalier a failli t'éborgner.

– Et ce n'est que prélude à votre agonie, proclame Braquemart revigoré. Tant ma lame s'échauffe, tant elle devient légère !

– Ce prétentieux commence à me mettre en colère.

Émile attaque en tierce et taillade le pourpoint de Braquemart.

– La prochaine estocade sera pour ton cœur.

– Mon cœur est trop vaillant pour gredin dans ton genre.

Mais le bras de Braquemart semble s'alourdir. Et les deux brigands s'avancent pour en finir.

– Han !

Gobert a ramassé une bûche et, point trop hardi, c'est à distance de vingt pas qu'il la lance à pleins bras en direction des brigands.

Touché à la tempe, Raoul le Rugueux regarde la nuit grandir dans sa tête avec un sourire innocent et édenté, puis il s'effondre sans mot dire.

– Raoul, Raoul, ne me laisse pas seul face à bouffon main-de-vent !

De fait, Braquemart ne recule plus. Point par bravade, mais parce qu'il est adossé au fort large chêne et qu'il ne trouve plus moyen de reculer. Mais l'hésitation du bandit lui donne courage. Saillie de voix préfigure saillie d'épée...

– Vertuchou ! je vais te hacher la couenne...

Une seconde bûche tombe droit sur le crâne d'Émile la Besogne, qui tournoie sur lui même comme danseuse à la cour du roi avant de s'effondrer aux côtés de son compère.

À quelques pas de là, Gobert se gratte le menton avec perplexité.

– Curieux... Je ne me souviens pas d'avoir lancé cette bûche-ci... Le manque de boisson me trouble la mémoire.

Braquemart, s'est laissé glisser le long du tronc. Il observe ses ennemis vaincus avec béatitude puis il lève les yeux au ciel comme pour rendre grâce au Seigneur. Son œil s'allume un bref instant, puis il se tourne vers son ami qui s'approche à petits pas, gourde à la bouche.

– Gobert, vois donc le drôle de gland que porte cet arbre !

Quarante-deuxième épisode

Gobert lève les yeux à son tour et aperçoit son fils à califourchon sur haute branche, qui essaie vainement de se camoufler derrière feuillage.

– Bougremissel, que fais-tu donc perché au ciel ? Descends tout de suite, chenapan, je vais te chauffer les oreilles, moi !

Il ajoute pour Braquemart :

– C'est vrai, il risque de tomber, idiot comme il est.

Mais Alphagor n'écoute point. Avachi contre l'arbre, il peine à reprendre souffle et ses pensées semblent serpenter à des lieues de là. Quand il se tourne vers Gobert, c'est pour demander d'une voix altérée :

– Où est passée la Duchesse, foutredieu ?

– Elle est partie sur Lucien, vers la forêt.

– Ça je l'ai bien vu, fosse à pattes. Je me demande pourquoi elle ne revient point.

– Peut-être se cache-t-elle à l'orée... Peut-être craint-elle que nous n'ayons point terrassé brigands... Il est vrai que nous l'avons échappé belle. Tu me dois fière chandelle, pas vrai, vieux sac ?

Braquemart sent la peur lui quitter le corps et l'orgueil lui monter aux joues. Il jette à son ami un regard de mépris avant de se lever, comme

ragaillardi. Il passe près des corps inanimés d'Émile la Besogne et de Raoul le Rugueux.

– Je ne les égorgerai point à terre, murmure-t-il, ce ne serait pas digne de mon sang. Allez, Luret, montons sur ta mule. Nous avons chemin à faire.

– Et Gamin ? Je ne peux pas le renvoyer au village, il se perdrait en chemin.

– Il nous suivra. Ce n'est pas Bourrue qui l'obligera à courir.

Le forgeron secoue les flancs de la mule d'une bonne talonnade et Bourrue daigne se mettre en branle après quelques grognements de protestation.

Gobert s'offre forte goulée à la gourde pour se remettre de ses émotions avant de la tendre à Braquemart. Nulle main ne s'en saisit. Un malaise naît en son ventre.

– Quelque chose ne va pas, Alphagor ?

Quarante-troisième épisode

– Une bûche, grommelle Braquemart, une bûche ce n'est point arme de gentilhomme. N'avez vous donc point vu comme je les travaillais ? Je les avais à ma botte, ces deux cuistres, une minute encore et je leur tirais le fiel et le sang.

Du côté de Gamin nul mot. Sitôt qu'il quittait Petitpont, il retrouvait silence. Il marche au pas de la mule, les yeux dans l'herbe comme pas bien fier. Son père se contente de soupirer, ce qui semble attiser la verve de Braquemart...

– Quelle famille de rustres, de bouffe-gamelles, de pisse-au-ru, fichtrefiente ! N'avez-vous donc aucun sens de l'honneur pour interrompre ainsi mon glorieux brettage. Moi qui n'étais que flamboyant courroux, moi qui allais clouer les brigands au chêne d'une botte de soldat de Dieu et du Duc... Te rends-tu compte, Gobert, que ta progéniture et toi avez ruiné faits d'arme, avez réduit noble geste ? Ah ! je ne suis pas fier de vous mes amis...

– Excuse-nous Alphagor... Il me semblait que tu ployais sous les coups.

– Que je ployais, moi ? Pauvre aveugle... Ils attendaient que je leur inflige leur juste châtiment. Ils étaient aux abois, agonisants déjà...

– Désolé, Alphagor...

– Comment pourrais-je vous excuser ? Qui êtes-vous, toi et ton fils, pour savoir comment le sang doit couler ? Moi, je le sais. Moi, j'ai vu le sang en mer de Vienne, j'ai donné la mort aux montagnes hautes de Constantinople et dans les déserts de sable d'Athènes. Je sais l'art de me battre et l'art de tuer. Gobert, ce que toi et ton fils m'avez fait, c'est pire qu'outrage, c'est blasphème !

– J'ai pourtant bien cru que tu risquais la mort.

– Un gentilhomme ne peut risquer la mort face à des gueux ! Es-tu donc stupide, mon pauvre ami !

Gobert ploie l'échine, Gamin regarde plus fixement le sol, Braquemart se racle la gorge, et la mule, imperturbable, avance à petits pas vers l'orée de la forêt.

Quarante-quatrième épisode

Là, près du ruisseau, se tient la Duchesse, bien droite sur Lucien qui recrache l'eau trop limpide avec une moue dégoûtée.

– Mon escorte ! Je n'osais croire que vous viendriez à bout de ces brigands.

Braquemart se rengorge aussitôt.

– C'est bien mal me connaître, votre plénitude !

– Vous les avez occis ?

Alphagor jette un regard venimeux à Gobert avant de répondre.

– J'ai agi en chevalier, en protecteur et en croisé.

Les yeux de la Duchesse pétillent d'une lueur telle que Braquemart doit s'accrocher à pleines pognes au gras du ventre de Gobert pour ne point culbuter de la mule.

– Merci, dit Camilla en baissant les yeux.

Et elle repart au petit trot.

A moins d'une lieue, l'enseigne de l'auberge du Godet-sans-fond annonçait au voyageur le hameau de Briseglote, frontière du Duché de Minnetoy-Corbières et de la Baronnie du Rang Dévaux.

Braquemart tapote le flanc de Bourrue pour l'inciter à freiner comme s'il en était besoin.

– Foin de querelle, Gobert Luret, mon ami, je t'offre pinte...

Gobert ouvre l'œil rond... Jamais Alphagor ne lui avait offert à boire avant d'entrer en auberge. Seul le houblon le rendait parfois prodigue...

– Viens Gobert, ne te fais pas prier...

– Qui m'offre à boire n'a jamais à me prier, répond Gobert se reprenant enfin !

– Allez viens, ami, j'ajoute même pitance à breuvage pour bien te prouver que je ne t'en veux point.

– Saucisson gras ?

– Saucisson gras, fromage verdâtre et lard épais.

– Avec la soupe et le pain ?

– Avec la soupe et le pain.

– Braquemart, mon ami, de quel étrange mal es-tu atteint ?

Chapitre XI

Quarante-cinquième épisode



assis sur des sacs de jute fleurant bon la farine, Hector-Maubert de Guincy met la touche finale à son projet d'évasion. Voilà déjà trop de temps qu'il est impuissant à se mêler aux événements qu'il a ourdis si soigneusement ; le meunier paiera cher chaque minute perdue.

– Je lui réserve un marcassin de ma laie à ce porc...

Dans ses premières heures d'emprisonnement, de Guincy avait vidé une à une les bouteilles d'alcool de Petitpont sur la terre battue de la cave. Il s'était bien gardé d'y tremper les lèvres et se consolait du dépit du meunier quand il découvrirait ce désastre. S'il vivait jusque là...

Il avait bien tenté d'estourbir Alcyde quand celui-ci lui avait descendu pitance mais le meunier était plus méfiant que sa hure bonasse le laissait présager. Hector-Maubert en avait été quitte pour un grand revers de poêle sur le nez qui n'avait fait qu'attiser sa haine et sa soif de vengeance.

Et le temps presse et file et court. Les lattes du plancher étant disjointes, rien de ce qui s'est dit entre cet imbécile de Petitpont, ces lape-latrine de compagnons et cette scélératesse aux cuisses ouvertes à tous les vents ne lui a échappé. Martingale doit être prévenu dès que possible, mais pour cela il faut sortir d'ici.

Le seul obstacle entre lui et la liberté est ce meuble, un buffet probablement, qui fait poids sur la trappe qui ne possède ni loquet ni serrure. Il suffit donc de déplacer le meuble pour sortir d'ici, et le déplacer discrètement. Hector-Maubert finit de lier ensemble les éléments de sa machine. Un bout de bois, deux cerceaux de tonneaux redressés à la force des poignets et une corde tressée avec la jute des poches de farine devraient suffire à le sortir d'ici. Il monte à l'échelle et écoute ce qui se passe dans la pièce au-dessus. Il entend chantonner le meunier dont le pas lourd va et vient à l'autre bout de la pièce. Ce goret doit être encore au fourneau, mitonnant de quoi se faire péter panse encore et toujours.

Patiemment, à l'aide d'un tampon du jute fixé au bout d'une branche flexible, passant entre les lattes du plancher, il oint les pattes du buffet d'une bonne couche de suif trouvé dans un pot sur l'étagère. Puis, avec d'innombrables précautions, il glisse les minces lames de fer fabriquées à l'aide des cerceaux de tonneaux entre les planches et, les arc-boutant sur deux forts bouts de bois faisant levier sur les barreaux de l'échelle, il parvient à soulever de deux doigts le lourd buffet d'un côté, puis de l'autre. Cette manœuvre lui permet de badigeonner le dessous des pattes du buffet ainsi que le plancher tout autour d'icelles.

Ainsi, à l'aide de ces lames, il pourra faire glisser aisément le meuble et régler ses comptes avec Petitpont.

Il suffit d'attendre que le cher homme sorte un instant de la cuisine...

Quarante-sixième épisode

– Douce mixture et chaude mesure sont mamelles de bonheur.

Petitpont enfourne une bonne brassée de bois qu'il vient de quérir contre le mur du moulin. Le feu crépète et les bûches craquent. Sa grosse pellette de bois touille la soupe épaisse. L'œil d'Alcyde Petitpont luit à la flamme. Une grand carafon à portée de sa main étanche la bonne soif du travailleur. Quelques braises s'envolent. Petitpont interrompt son geste. Il tend l'oreille. Un doute se forme en lui. Son cœur se rétracte. C'est comme peur qui point. Alcyde Petitpont a coutume de vivre sans crainte. Ce grésillement dans son ventre lui déplait tant qu'il en lâche pellette et se retourne vers la cave.

La trappe est ouverte. Par quel prodige Hector-Maubert a-t-il déplacé le lourd buffet depuis l'intérieur de sa geôle ? Petitpont ne le sait. Il hume l'air. Il sent une présence vénéneuse dans son dos.

– Meurs, Meunier !

La broche pointée vers le ventre de Petitpont, Hector-Maubert jaillit d'une encoignure. Petitpont se retire d'un pas. La main vive, il se saisit d'un tabouret dont il se sert comme bouclier. La pointe de la broche vient se ficher dans le bois. Hector-Maubert cherche à retirer son arme, mais il ne le peut. Alcyde tient fermement les pieds du tabouret. Il fait danser le bucellaire dans la pièce.

Hector-Maubert comprend qu'il ne peut lutter contre la force saine du meunier. Bave aux lèvres, il se résigne à lâcher son arme. Le meunier lève le tabouret pour lui asséner un bon coup de bois lourd sur le chef. Mais le bucellaire a l'instinct des félins traqués. Il bondit, brise la fenêtre et roule sur le sol.

Il fuit déjà à toute jambe.

– Je te retrouverai, Meunier.

Alcyde Petitpont le regarde faire, accoudé à la fenêtre brisée. Il hausse les épaules.

– Il me faudra mander vitrier. Mais avant cela, il convient de faire choses sérieuses.

Et il retourne touiller sa soupe.

Quarante-septième épisode

Enduit de baume de racines fermentées et de pommade à la gelée de coing, l'œil sec, Martingale pénètre dans le cachot en se pinçant narines.

– Noble incommode le nez pis que gueux lorsque ses chairs succombent à la peur.

De fait, le Baron Robert du Rang Dévaux n'est plus que loques, que charpie humaine, que lambeaux de chairs sanguinolents collés les uns aux autres par un souffle d'âme, un petit reste de vie. L'œil qui ne pend pas hors de l'orbite ne s'ouvre plus qu'à peine, son visage a l'aspect d'une gentille des basses rues qui s'est frottée à trop de peaux et dont la vérole se régale depuis

des années. Sa bouche n'est plus chair, plutôt liquide grumeleux, telle la bouillie que l'on donne au nourrisson. De temps à autre un souffle remonte sa gorge. Il crache morceaux de sang noirâtre, parfois ornés d'une dent.

Rassemblant ses forces, il lui sort parfois d'on ne sait où une plainte qu'il module à grand-peine.

– À boire, par pitié, à boire.

Mais les gardes conservent gourdes et bouteilles bien en pogne. Martingale n'est point prodigue en alcool. A quoi bon partager breuvage, même frelaté, avec un rat mourant. On lui donnerait bien quelque eau croupie, mais il n'a pas plu depuis des jours. Les pierres sont sèches. Un ogre les presserait sans en tirer la moindre goutte.

Martingale s'avance, seigneurial, tout droit et tout raide dans sa toge d'un autre temps.

– Je sais désormais qui vous êtes, Monseigneur.

Il agite le sceau sous l'œil valide de du Rang Dévaux. Le Baron se redresse. Sa bouche se tord. Sortent des sons qui ne veulent sans doute rien dire, même en langue infidèle.

– Répétez donc excellence, je n'entends pas.

La douleur siffle dans les poumons du Baron.

– Délivrez-moi... Céans... Je... Je... serai... clément...

– Vous êtes fort généreux, Baron. Mais, dites-moi, à quoi bon escompter votre clémence alors qu'il m'est aisé de vous faire disparaître ? Vos privilèges ont ceci de bon qu'il vous épargneront plus long supplice... Mes hommes se seraient fait devoir de vous écorcher lamelle par lamelle... Ils ne le pourront. Ils sont déçus, les pauvres... Votre titre et votre naissance les fâchent.

Et Martingale rit, heureux de sa plaisanterie et de sa cruauté. La joie du maître est communicative. Les gardes rient eux aussi et s'empressent de vider la gourdasse pendant que nul ne leur en tiendra grief.

– Votre tombe sera celle d'un vagabond, du Rang Dévaux, je l'ai fait creusée en forêt. Mais puisque je suis chrétien, je suis prêt à accueillir vos repentirs et votre confession.

Il tend au Baron un crucifix que celui-ci baise de ses lèvres blessées. Une larme presque apaisée lui glisse de l'œil.

– Mon... esprit... ne... reposera... au... tombeau... que... lorsque... tu... crèveras...

– Cette haine ne vous honore guère, Monseigneur, dit Martingale. Il se tourne vers ses hommes. Et maintenant, finissez-en !

Quarante-huitième épisode

Martingale retourne à sa chambre, se glisse enfin dans les tissus embaumés de sa couche. Il essaie de se détendre les nerfs, de se plonger en douces pensées. Le fiel qui lui court le sang l'empêche parfois de dormir des nuits entières. Foin de fiel. Sourire aux lèvres, Martingale s'imagine sceptre à la

main, danser sur le cadavre de ses ennemis. Il se voit au fin fond d'une caverne, sur un trône de marbre blanc, entre deux dragons domestiqués, chargés de rôti les incapables et les importuns. Il se voit de plus en plus grand, royal, impérial. Il s'endort.

Hector-Maubert s'est joué du mur d'enceinte, a traversé la grande cour et les couloirs du donjon sans se faire voir. Sa présence au château n'était connue que du seul Martingale. Hector-Maubert dut frapper à quatre fois à la porte de son maître avant que celui-ci ne lui ouvre, cernes violacés autour des yeux.

– Qu'arrive-t-il, de Guincy ? J'espère que vous avez bonne raison de m'interrompre dormance.

– Il se fait, Maître Martingale. Petitpont est un coriace, un rude à cuir. Par sa faute, la Duchesse m'a filé sous la dextre. Elle est en recherche de son époux pour empêcher la guerre.

– Fichtre !

– Je ne vous le fais dire, Maître.

– Résumons-nous, Hector-Maubert. Le Duc marche sur le fief du Baron, croyant que son épouse en est captive. S'il apprend que ce n'est là que fredaines, il doutera de la missive que je lui ai mise sous les yeux... Pouvez-vous encore la rattraper ?

– Je le crois, Maître. Mon destrier est vif et la carne sur laquelle monte la Duchesse doit s'arrêter chaque lieue pour s'abreuver de vieux vin, et malgré cela, n'avance qu'au petit trot.

– Bien. Dites-lui que son amant m'a remis une lettre dans laquelle il reconnaît péché de chair et trahison envers le suzerain

– Je puis lui transmettre, Maître, mais la Duchesse est fine guêpe. Elle ne se contentera point des fanfaronnades du bucellaire que je suis. Elle exigera une vraie missive, signée de son amant, avant de se plier à votre volonté... Et je ne crois pas qu'elle se laissera prendre à un faux.

– Bah ! Il suffit que je fasse signer le...

Le visage de Martingale blêmit. Sa lèvre lui tombe bien bas le menton sous le coup de l'émotion.

– Foutrecul de mouche à bouses ! Le Baron ! Dieu fasse qu'ils ne m'aient point encore occis le Baron !

Quarante-neuvième épisode

L'auberge du Godet-sans-fond devait son nom à une spécialité locale. L'aubergiste, un géant aux cheveux blonds filasses, aux joues roses de porc trop nourri et à la panse gigantesque, y brassait lui-même une bière à nulle autre pareille selon une recette qui avait voyagé avec lui des Flandres jusqu'au hameau de Briseglott où, désœuvré, il avait finalement élu domicile. Il la servait point trop fraîche dans une énorme chope, tenant plus de l'auge que du godet, et rare était ceux qui arrivaient à en voir le fond. L'aubergiste, Maître Hans Van der Klötten, offrait volontiers le verre à ceux qui lui commandaient

pitance. Ceci tant par amour du bien boire que pour occuper les mains qui tâtaient trop souvent les courbes imposantes, les fesses abondantes, d'une épouse qu'il ne parvenait point à cantonner en arrière-salle.

Hilda Van der Klötten était la reine des lieux. Elle virevoltait deux chopes à chaque main, deux chopes que même le bûcheron ne maintenait pas en pogne. Elle dandinait de la croupe devant les clients. Et les métayers, les puisatiers et autres vilains s'enivraient des mouvements de cette chair abondante. Leurs yeux d'envie suffisaient au bonheur d'Hilda. Et si l'on chuchotait que Hans ne partageait plus sa couche, nul des loucheurs chopinés aux yeux vagues qui fréquentaient les lieux n'y avaient déposés culotte.

Hilda et Hans Van der Klötten employaient de frêles filles de salle, filandreuses, rachitiques, mal nourries. Fanchon ne faisait point exception. La jeune bergère avait passé sa vie au-dessus du monde dans les montagnes, à courir pieds nus de rocher en rocher. Elle était à la fois effrayée et farouche. Ces gens qui beuglaient des histoires à boire lui donnaient envie de fuir très loin. Mais elle restait là, servait les chopes, le bras tremblant sous le poids. La plupart des clients ne lui inspiraient que dégoût, mais en son âme frémissaient des envies de contes et d'aventure, de héros arrivés sur une fière monture pour l'enlever à sa chambrette et aux Van der Klötten. Hilda ne la maltraitait pas, non, pas plus que Hans ne la touchait. Il était des filles plus malheureuses. Mais en chantonnant à l'heure de récuser les chopes, d'effacer les traînées de salives grises et noires, la bave de nuit du corps malades des paysans, la maigre Fanchon ne pouvait s'empêcher de rêver d'amour. Un mot auquel elle n'avait pas droit.

Cinquantième épisode

Même habillée en roturière, Camilla Clotilda, gardait un port altier, comme si le sang qui lui courait les veines dictait ses gestes. A l'auberge du Godet sans fond, il ne fallut plus d'une minute pour que les éructeurs de bonne facture ne refrènent les élans de leur clapet. Cette drôlesse n'était point pareille aux gentilles qui traînaient en lisière, contre lesquelles on se frottait le lard pour prix d'une journée de labeur. Tout en elle disait qu'il n'était point facile d'y poser la main, mais tout en elle donnait foutrement envie d'essayer.

Son escorte ne posait guère de problèmes. Seul le petiot gardait l'œil sur elle. Le grand gueulard et le gros soiffard, à la stupeur générale, venaient de finir leur deuxième godet sans même poser poignet. Nul doute qu'ils n'étaient plus bons à rien. Oui, mais voilà, même seule, la Duchesse en imposait.

Il fallut bonne demi-heure au premier galant pour se présenter. Et encore, ce fut cette teigne de Cyrille Montpensois, le préféré du baillis, celui qui ne maniait ni la bêche ni la charrue, mais rendait compte des travaux à Monseigneur Bambois, le préféré du Baron. Avec sa barbe taillée, son plastron de « sang-bleu », Montpensois était considéré comme un vendu. Mais il était

trop apprécié à la ville pour qu'on osât le lui dire en lui labourant la gueule à grand coup de bottes, comme chacun dans l'assistance rêvait de le faire.

– Madame, je ne sais ce qu'augure votre présence en de si tristes lieux, mais je bénis le Seigneur de vous y avoir menée.

Montpensois, tout fourchu de langue et triste compagnon qu'il fut, était de fort bonne tenue. Et la Duchesse ne savait résister à mâle compliment. Sitôt son ventre se tendait, ses lèvres s'humectaient et ses yeux se teintaient de trouble.

– Monsieur, depuis l'aurore, je n'entends que paillardises et jurons. Vos mots attisent mon âme et mes sens à un point que je ne saurais dire... Ou plutôt que je ne saurais dire devant l'assistance !

– Madame... Prenez donc ma main et quittons ces tristes gueulards !

– Gardez patience et réserve, Monsieur, mon escorte, bien qu'enivrée, garde l'oeil à mes pas.

Camilla ne croyait pas si bien dire. Sitôt qu'il avait senti présence boursue à portée de sa Duchesse, Braquemart avait chassé l'ivresse comme une nuée de mauvaises mouches.

– Ne sont-ce que mes sens qui se jouent de moi, Ventrapinte, ou est-ce que la Duchesse a maille à partir avec ce fat ingambe à la barbiche retorse ?

Ce disant, Braquemart s'est penché à l'oreille de Luret et lorgne le fond de la salle par dessous ses sourcils broussailleux. Gobert ne se donne pas la peine de se retourner et enfourne une truellée de ragoût qu'il fait descendre d'un long trait de bière tiède. Braquemart ne quitte pas la Duchesse des yeux et donne des coups de pied dans les jarrets de son compère.

– Mais regarde donc, Ventrapinte ! Ou bien je suis le dernier des porte-bouse ou bien ce faquin bellâtre fait les doux yeux à notre Dame. S'il l'importune, j'agis, foutredieu ! J'en ai trucidé de plus gros pour moins que ça !

– Pose le nez dans ton écuelle et mange alors que rôti est encore chaud. La Duchesse semble connaître ce gentilhomme et s'il lui fait la cour grand bien lui fasse. Crois-tu qu'elle ait besoin de chaperon à son âge ?

Braquemart empoigne son compagnon par le collet et le tire à lui. Sa voix n'est que murmure quand il lui glisse entre quatre z'yeux :

– Je vais de ce pas me présenter à ce fanfaron de basse cour. Surveillance bien nos arrières.

Il se lève droit et fier. Empoigne sa chope qu'il finit d'un trait, le coude bien haut, la tête rejetée en arrière, puis la repose bruyamment sur la table. Le bruit fait sursauter toute l'assemblée et le silence se fait au moment où il éructe tel un tonnerre de Dieu. Il plante son regard dans celui du jeune homme et s'avance résolument vers lui en louvoyant entre des écueils imaginaires.

Cinquante et unième épisode

Cyrille regarde venir le grand hirsute avec un sourire au coin des lèvres. Mais, petit de taille, il doit lever la tête de plus en plus haut pour ne pas quitter son homme du regard. Quand Braquemart est sur lui, Montpensois est sur la

pointe des pieds et ne voit plus que deux trous de nez aux poils sombres qui lui soufflent fort au visage. Sûr de son autorité en ce lieu, il ne se départit cependant pas de son calme et laisse tomber un froid : « Plaît-il ? » mais n'en ravale pas moins sa salive.

Braquemart abaisse ses yeux rougeoyants dans ceux de Cyrille et réprime un rot fortement aillé.

– Dites-moi, jeune foutriquet, est-il donc coutume des gentillâtres du cru d'importuner nobles dames ?

Toutes les têtes se tournent vers les deux hommes dressés face à face. Montpensois exécute une courbette moqueuse et répond d'un ton fat à souhait : « Seulement quand elles jugent bon d'être distraites d'affligeante compagnie. Vous êtes monsieur ? »

La main gauche de Braquemart se lève doucement et saisit le col du bellâtre. Un quart de tour et la pomme d'Adam d'icelui remonte entre ses dents et son visage se violace.

– Je suis le chevalier Alphagor Bourbier de Montcon, terreur des Maures aux Croisades. J'ai marché sur les hordes tatares de Cornouailles et vaincus les Sarrasins annamites. Cette dame est sous ma divine protection.

La Duchesse pose la main sur le bras du chevalier et l'apostrophe durement : « Monsieur de Montcon, sachez que ce gentilhomme ne m'importune aucunement et veillez à le laisser tranquille et à cesser de faire le bouffon. »

Douché, Braquemart relâche un peu son étreinte. Cyrille se tourne vers la Duchesse pour lui sourire et lui dire, badin : « Ne craignez point, belle dame, cet ivrogne ignore à qui il a affaire et retournera bientôt se rasseoir pour cuver son vin. »

Ceci dit, il prend son élan et éclate la trogne de Braquemart d'un puissant coup de tête qui résonne tel un gong dans l'auberge du Godet-sans-fond. Braquemart en voit mille lampions et part à la renverse, ramant large des bras pour retrouver équilibre, reculant jusqu'au centre de la salle, renversant tout sur son passage, tables, chaises, godets, assiettes, clients, pour finalement s'affaler cul par-dessus tête dans la bière et les tessons.

Un tonnerre de rire ponctue sa chute. Toute l'assistance se tape sur les cuisses en pointant du doigt le grand chevalier. Braquemart gît les bras en croix sur le sol, couvert de honte. La tête lui tourne trop encore pour tenter de se lever. Il souffle fort des naseaux pour chasser le flot épais de sang qui s'en écoule. Gobert, ne sachant que faire, pare au plus pressé en recommandant deux godets. Les rires se calment et les conversations reprennent dans l'auberge alors que les Van der Klötten renouvellent les consommations.

Cyrille Montpensois se secoue les mains, rajuste son pourpoint et se retourne triomphant vers la Duchesse. La dame, émue par l'escarmouche, papillonne des yeux, conquise. Elle rougit quand le jeune homme pose une main sur la sienne.

La maigre Fanchon, sans savoir ce qui lui prend, se porte au secours du chevalier déchu. Elle l'aide à se relever et l'époussette comme elle peut de son

tablier. Elle éponge le sang qui coule de son grand nez jusque dans sa barbe drue. Ses doigts tremblent d'une émotion qu'elle ne se connaissait pas encore, ses doigts qui se retrouvent soudain dans la main rude et sèche du chevalier qui les porte à sa bouche en un chaste baise-main.

– Grand merci, douce damoiselle, vous êtes bien bonne.

Mais le grand homme la repousse déjà d'une main ferme. Il s'essuie le museau d'un revers de manche et renifle profond, se ramonant les profondeurs. Il crache épais sur le sol, du sang, de la glaire et une dent, titubant toujours mais dégrisé et froid comme lame.

Cinquante-deuxième épisode

Si Cyrille Montpensois a l'arrogance, Alphagor Bourbier possède l'orgueil. Si Cyrille Montpensois ploie le genou devant les puissants, Alphagor Bourbier n'a jamais courbé l'échine devant personne. Si Cyrille Montpensois a bonne lame pour combattre, Alphagor Bourbier dispose de tout le mobilier de l'établissement. L'un ne connaît rien aux empoignades des estaminets à la tombée du soir, l'autre baigne dedans depuis prime enfance.

Une chaise vole et se brise fort près du visage de Montpensois. Avant que celui-ci ne puisse esquisser geste, une gifle portée d'une main lourde comme poutre de grange lui décolle la tête. Montpensois sent les os de sa nuque se déplacer comme pour rejoindre son épaule, puis se remettre en place en un sinistre craquement. La douleur envahit son échine et l'empêche de porter la main au fourreau. Ses tempes résonnent mille tocsins et c'est à peine s'il sent les doigts de Braquemart, tartinés de lard gras et de fromage vert, s'enfourner droit dans ses narines et le soulever de terre par ce seul moyen.

Cyrille Montpensois vole à travers la fenêtre de l'établissement à grand bruit de bris. Puis, comme le faucon frappé par la flèche de l'archer, il retombe sans nulle grâce sur le sol pierreux de la cour. Pour Cyrille Montpensois, la nuit sera longue. Et, au réveil, les douleurs seront vives.

A la taverne du Godet-sans-fond, les écluseurs posent chopine pour applaudir le nouveau héros. Si la chute de Braquemart avait provoqué leur hilarité, la défaite de Montpensois inspirait le respect et la reconnaissance.

L'un d'eux, un vieux laboureur au regard noble, se lève et prend la parole.

– Ton poing et ton gosier sont ceux d'un chevalier de grand renom. Qu'il nous soit permis de t'offrir, ainsi qu'à ton ami, pitance et boisson jusqu'à que vos chairs n'en puissent plus contenir.

– Voilà offre qui ne m'a jamais vu la refuser, brave homme. Cet intermède m'a creusé soif pis que désert de cendres d'Alexandrie.

Il saisit la première chope venue et, le coude à l'équerre, en descend le contenu sans respirer alors que tous retiennent souffle.

Fanchon avait les yeux tout embués de larmes. Elle se rappelait les trouvères et les ménestrels qui chantaient à la foire. Ils vantaient les vertus de doux princes aux yeux de braises qui berçaient les cœurs comme ils tannaient le

cuir de leurs ennemis. Lorsqu'elle rêvait de celui qui viendrait l'enlever à sa triste vie de soubrette, elle l'imaginait un peu plus vert, un peu plus svelte, un peu plus beau... Mais foin de détails ! Braquemart était son prince charmant. Elle en avait eu la certitude quand il s'était levé. Et puis, au hameau de Briseglotte, il n'en passerait sûrement jamais d'autres.

Chapitre XII

Cinquante-troisième épisode



Le Duc Freuguel-Meuzard-Childéric de Minnetoy-Corbières parvient à hisser sa carcasse au sommet des collines de Frontnu, un peu avant midi. Il observe longuement les terres qui s'étendent devant lui, point tant pour réfléchir mais pour que souffle lui revienne. Massés autour de lui, mercenaires et volontaires attendent ses ordres, se purléchant déjà du carnage à venir.

Le Duc n'est point de tempérament guerrier. Il ne lui déplait certes pas de défoncer le crâne de l'ennemi ou de faire saigner au fouet le vassal rebelle mais, en fait de combat en plein air contre un ennemi bien vivant et décidé à se défendre, il préfère de loin la chasse. La chasse est bonne pour l'homme ; elle lui permet de se détendre tout en gardant bien aiguisés ses appétits guerriers. L'après-chasse trouve toujours le Duc fort gaillard et gare à la fille d'auberge qui lui tombe entre les pattes ! Mais guerroyer... Voilà occupation foutrement fatigante et dangereuse. Or fatigue et danger sont engeances dont le Duc se méfie à bon droit.

Toutefois, deux îles en son cœur sont inviolables. Ses terres de chasses, avant tout, et son honneur. Quiconque souille du pied l'un ou l'autre de ces sanctuaires s'encourt le juste courroux du Duc. En lui soutirant épouse et future mère de sa descendance, le Baron Robert du Rang Dévaux, maudit soit son nom, a attenté à son honneur. Le Duc y réfléchit depuis deux nuits sans parvenir à ne point se sentir offensé. La guerre est la seule réparation possible. Guerre donc il y aura !

Ce premier assaut n'est que mise en bouche car la route est encore longue jusqu'au village du Rang Dévaux. Mais les hommes renâclent d'impatience ; il leur faut combats, tueries, et vite. De plus, certains commencent à maugréer pour la solde qui tarde à résonner au fond de leur gousset. Le pauvre hameau de Pommanoir-en-Rivière, possession de la Baronnie depuis trois générations, est donc cadeau de la providence. Ces quelques paysans armés de fourches ne sauront opposer mâle résistance. Ainsi tout sera terminé pour le repas du soir où il y aura cochons à griller et jouvencelles à forcer.

L'armée prend lentement positions autour des terres du village. Un enfant berger est le premier à apercevoir la bande armée. Il laisse là ses moutons et se sauve à toutes jambes vers le village pour donner l'alerte. Des archers décochent quelques flèches en pure perte ; l'enfant est déjà trop loin.

Le Duc défouraille et pointe une épée menaçante sur le hameau. Se haussant sur ses étriers, il harangue ses troupes :

– Pillez, mes braves, pilliez à votre guise ! Ce village et tout ce qu'il contient est à nous. Ruinez-moi les terres de ce Baron félon !

Cinquante-quatrième épisode

Les hommes n'attendent point d'autres paroles de leur Suzerain et partent en franche galopade. Le Duc se contente d'un petit trot sur son auguste monture blanche. Il n'est pas de ces chefs qui se portent au devant de leur armée tel un fer de lance. Il arrivera bien toujours assez tôt pour occire quelque paysan et jouir de quelques garces.

Les hommes du village qui labouraient aux champs n'ont pas le temps de se replier à l'intérieur des murs. L'armée du Duc les fauche alors qu'ils courent pour se mettre à l'abri. Si quelques-uns tentent de faire front, armés qu'ils sont d'une bêche, d'une faux, ils se retrouvent au sol avant même d'avoir pu porter coup. La guerre est un métier où l'on n'a guère loisir d'apprendre de ses erreurs. Déjà le mur d'enceinte est par terre, tiré bas par une demi-douzaine de chevaux, et les mercenaires pénètrent dans le village en hurlant à la mort, égorgeant tout ce qui bouge, débusquant les gens jusque dans les maisons, fouillant sous les lits, les armoires, les caves et les greniers.

C'est en chantant douce paillardise que le Duc traverse Pommanoir-en-Rivière en flammes. Il se frotte les mains à la vue des larmes des femmes et des enfants, à la vue de ce grand brasier qui n'est que le reflet de son courroux. Ses hommes s'en donnent à cœur joie, pillant, violant, bâfrant. Des chants guerriers sont entonnés ça et là au travers les cris et les gémissements. Un paysan qui a réussi à blesser un des guerriers vient d'être écartelé. L'odeur du sang et de la fumée flotte sur tout. Le Duc se rengorge. Il se veut et se sait triomphateur.

Il se trompe.

Cinquante-cinquième épisode

Dame Marthe Coulombier n'est point une traîne-misère. Son époux mène huit vaches aux champs dont deux lui appartiennent en propre. Elle a accouché de trois solides gaillards qui défrichent les terres du Baron avec force et entrain.

Du lait de ses vaches, elle tire fromage blanc, fromage bleu ou fromage vert, selon le temps qu'elle laisse moisissure rogner pâte tendre. Elle gratte ensuite la couenne qu'elle met à macérer avec les fruits du verger afin de donner un peu de goût à la gnôle. Marthe Coulombier aime les saveurs franches et le travail bien fait. Elle n'est pas femme que l'on toise ou que l'on méprise.

Les seigneurs peuvent guerroyer, c'est leur affaire. Ils peuvent réclamer moult impôts pour se payer armes et canonnades, c'est le malheur naturel du vilain que d'y pourvoir. Marthe Coulombier n'est pas femme à se plaindre de la mauvaise fortune... Mais que l'on incendie sa ferme alors même que ses hommes sont partis aux champs, cela son honneur d'honnête paysanne ne peut le tolérer.

Alors que la grange s'écroule, mue par sa colère, rouge de rage face au brasier, Marthe Coulombier s'est saisie de sa fourche. Dehors, les soldats, les mercenaires, les sauvages défilent. Ils passent au loin d'elle sans un regard. Elle est trop vieille et ils ne sont point assez affamés pour se contenter de vieilles

croûtes. Ils espèrent trouver bonne mie de chair fraîche à la maison suivante. Marthe Coulombier les égorgerait bien un à un, mais elle sait qu'on lui tranchera la gorge sitôt sa fourche plantée. Alors elle attend. Un de ces mécréants finira bien par passer seul à sa portée.

Cinquante-sixième épisode

Ainsi parlent les chroniques du Duché de Minnetoy-Corbières :

« Notre preux Duc Freuguel-Meuzard-Childéric et son armée s'avancèrent héroïquement en territoire ennemi afin de châtier son vil voisin, le Baron Robert du Rang Dévaux, qui lui avait enlevé épouse en domaine. L'assaut de la baronnie fut un élan divin, conduit par notre bon Duc au courage sans faille et à l'armure sans tache. Triste coup du destin, glas sonné par Lucifer, la glorieuse campagne qui s'annonçait fut brisé par le geste retors d'une femme sans âme, vilaine à qui le Duc magnanime avait décidé de laisser la vie sauve, qui le frappa en traître en noble endroit ! »

Ainsi répondent les annales de la Baronnie du Rang Dévaux :

« Cette attaque odieuse fut l'œuvre de canailles imbibées menées par un bouffon incapable au titre ronflant. Couard jusqu'à la moelle, le Duc Freuguel de Minnetoy-Corbières, s'abassa à violer les terres de notre saint Baron en son absence. La guerre infâme ne fut pas déclarée. Mais la fortune va à la bonté et aux peuples pieux. Ainsi la Marthe Coulombier, de sa seule fourche armée, se dressa face à la forfanterie. Et sa juste colère triompha du nombre et de l'impiété. Que Dieu bénisse sa famille en dix générations ! »

Marthe Coulombier laisse couler le flot finissant des soldats devant ses yeux de colère. Sa main est crispée sur son arme. Il faut qu'elle frappe ! Enfin, elle aperçoit ce gros cavalier qui trotte en retrait, une comptine aux lèvres. Il n'en finit pas de se repaître de sa puissance. Ces écussons aux flancs d'un cheval blanc, c'est sûrement un personnage important. Marthe Coulombier n'hésite pas une seconde. Elle s'avance. Elle est sur lui fourche pointée avant que le Duc l'aperçoive. Quand il l'a voit, il se lève sur sa selle en un sursaut. Mauvaise idée. Han ! Marthe Coulombier plante à toutes forces sa fourche dans l'entrejambe ainsi découvert. Les pics s'enfoncent de trois pouces dans les chairs.

Le visage du Duc violace et verdit l'espace d'une chute. Ses yeux grands ouverts demandent à Dieu s'il est possible que pareille douleur existât.

Chapitre XIII

Cinquante-septième épisode



ustèbe Martingale pose une main sur son cœur et de l'autre cherche le flacon d'essence de benjoin trônant sur sa table de chevet. Il s'en envoie une bouffade en pleine narines afin de calmer l'émoi qui menace de lui faire tourner de l'œil.

– De Guincy, si ces rustres m'ont déjà occis le Baron tout est perdu et nous risquons la hart. Attendez-moi ici, je cours au cachot.

Il enveloppe ses maigres oripeaux dans sa toge violette et file à toute allure dans les couloirs ténébreux du château.

Hector-Maubert de Guincy s'assied sans vergogne sur le lit en tirant soigneusement les plis de sa cape pour ne point la froisser.

– Sachez mon très cher maître que vous seul risquez la hart. Je vois toujours d'où vient le danger et n'est pas né qui saura me surprendre.

Il n'en caresse pas moins cette bosse à l'arrière de son crâne, souvenir de son expédition au moulin de Petitpont, ce qui lui arrache un sourire carnassier : « Et s'il est né il ne vivra plus longtemps ».

Les pensées de Martingale sont aussi sombres que les corridors qu'il suit : « Le Baron, il me faut la signature du Baron. La Duchesse n'aura de cesse tant qu'elle n'aura rejoint le Duc et alors, bien que sot pis qu'outre, il comprendrait tout. Seule une lettre du Baron la fera revenir. Fasse que le Baron respire encore ou c'en est fait de moi ».

Martingale ouvre la porte du cachot à la volée.

– Où est le prisonnier, misérables ?

Mais la geôle est vide et Eustèbe doit se tenir au mur pour ne point s'écrouler. Tout est fini ; ces faquins de gardes se seront lassés de jouer avec le prisonnier et l'auront exécuté séance tenante. Ils doivent déjà être en forêt pour enterrer la charogne dans quelque fosse discrète.

Une traînée de sang, dont émerge ça et là des lambeaux de chair, montre le chemin emprunté par les gardes et leur fardeau. Pris d'un accès de colère et bien décidé à la faire passer sur ces gardes farauds trop rapides en besogne, Martingale suit cette piste à longues enjambées. À cette heure, tout le monde dort au château. Les bourreaux, sûrs d'eux, n'ont pris aucune précaution et sont montés directement vers les cuisines. C'est là qu'Eustèbe surprend un des sbires de Roland Meurefisse, le tortionnaire en chef, à quatre pattes sur le carrelage. Il est fort occupé à récurer le sol de tout le sang répandu. Martingale le fait rouler par terre d'un coup de pied dans les reins.

– Où est le prisonnier, misérable ?

Le garde le regarde avec les yeux de qui a vu un spectre.

– Mais nous avons suivi vos ordres, maître Martingale.

– Où est le prisonnier, misérable ? Le Baron, où est-il ?

Le garde déglutit péniblement.

– Comme nous avons tous les jointures en sang à force de taper sus, Meurefisse a eu l'idée de l'emmener aux chiens. Les pauvres ne mangent jamais à leur faim et puis ça fait une distraction. Moi je suis de corvée car j'ai proposé d'achever le prisonnier avant.

Martingale n'écoute pas la fin des explications. Déjà il traverse les cuisines et sort dans la cour. Du chenil montent des aboiements sauvages et des rires mauvais.

Cinquante-huitième épisode

– Meurefisse, si vous ne sortez pas cet homme vivant, vous prendrez sa place. Exécution !

A la vue du visage congestionné de Martingale, Roland Meurefisse sent sa peau blanchir, sa gorge se nouer et sa salive geler à l'intérieur de sa bouche.

– C'est que les chiens ne sont guère dociles. Nous les avons dressés selon les méthodes tatares. Et...

– Gardes ! crie Martingale à la cantonade, votre chef a grande envie de se mesurer mains nues à nos fiers molosses. Poussez-le donc à l'intérieur de la fosse.

Les gardes ne bougent pas.

– A moins que vous n'ayez envie de le suivre tous autant que vous êtes !

Les gardes, comme piqués par frelon à cette idée, se saisissent de Meurefisse et à la une ! à la deux ! à la trois ! le balancent au milieu des chiens éberlués. Pour le chasseur, la proie qui bouge a plus de valeur que celle qui ne bouge plus. Les chiens grognent puis se jettent sur Meurefisse, qui les poings lourds comme des enclumes parvient à leur faire voler quelques dents mais n'en sent pas moins les crocs lui taillader la chair.

Les gardes regardent le spectacle, tétanisés. Martingale, les yeux comme vides, tape dans ses mains pour les sortir de leur stupeur. Dociles, ils se tournent vers lui.

– Pendant que votre chef s'amuse avec les chiens, que deux d'entre vous descendent en fosse et en sortent les restes de ce malheureux et que les autres aillent chercher lances et gourdins afin de disperser ce troupeau d'affamés.

Cinquante-neuvième épisode

Quelques minutes plus tard, dans la grande salle du château, Roland Meurefisse gémit de douleur, la cuisse gauche mangée jusqu'à l'œil et l'oreille droite, qu'on a retirée à même la gueule d'un chien, gisant inutile à côté de lui.

Martingale n'en a cure. Il s'agenouille près d'un tas de grumeaux sanglants. Il se relève. Il s'agenouille à nouveau deux pas plus loin.

– Monseigneur du Rang Dévaux, m'ouïssez-vous ? Seigneur, où donc est la tête ? Quelqu'un par ici pourrait-il me dire à quel bout se trouve le chef du Baron. Non ? Bien, Monseigneur, si vous m'ouïssez, bougez la tête afin que je m'y retrouve.

Aucune réponse.

– Je le craignais murmure Martingale. Il est mort. Et moi, je n'ai plus qu'à tendre cou à la corde.

Un jeune garde rouquin du nom de Guillaume Bouilluc, aux joues fraîches et au regard vif, celui-là même que Martingale avait fait bastonner trois fois l'an dernier parce qu'il le soupçonnait d'intelligence, s'avance de deux pas. Martingale le toise sans bonté. Guillaume Bouilluc avait été surpris en train de lire et, bien pis, en train de donner son avis à une servante sur la cuisine du château. Or Martingale savait très bien châtier les gardes à la première velléité d'indépendance. Mais ce jour-là, perdu devant des chairs informes et fort peu vivantes, il n'aurait refusé aucun conseil.

– As-tu quelque chose à dire céans, toi le lettré ?

– Certes maître. Observez comme ce bout rougeoyant se soulève, et laisse échapper ce qu'on pourrait prendre pour flatulence. C'est le souffle. Cet homme vit, maître, et c'est à ce bout-ci que vous pouvez parler, mais je crains que sans un habile médecin, cette heure sera sa dernière.

Soixantième épisode

Martingale se prend la tête entre les mains. Trouver sur l'heure un médecin à Minnetoy-Corbières, c'était là mission de messie point d'homme de chair. Le brave vieux docteur Courtin avait été retrouvé mort en tétant son alambic et certains avaient songé à lui distiller le corps avant de le mettre en terre. Le docteur Youssef El-Allameï, sarrasin de père et peu chrétien de faciès, c'était fait trancher le cou à la cognée par le Duc soi-même lorsqu'il avait demandé à la Duchesse d'ôter volants et cotillons pour la consultation. Le docteur Cervignan ne se souvenait plus même son nom après que le Duc lui eut asséné quelques coups d'enclume sur le crâne parce qu'il lui avait prescrit le jeûne et la saignée. Quant au docteur Brignac nul ne l'avait revu depuis qu'il avait suggéré au Duc de moins besogner pour garder vigueur à la chasse. Restait bien le père Aubagne, le vieux vétérinaire, mais celui-ci n'y voyait goutte à confondre vache en gésine et lapin de garenne. Non, il n'y avait rien à faire, à moins que...

– Alcyde Petitpont, dit Guillaume Bouilluc.

Décidément, ce jeune garde réfléchit trop vite. Martingale n'aime point qu'on le précède en pensée. Il se sent frissonner de haine. « Tu ne perds rien pour attendre, morveux, songe-t-il. »

– Oui, poursuit Guillaume Bouilluc sans se soucier du faciès menaçant de Martingale. Les potions de Petitpont sont connues de tout le village. On dit qu’il sait tirer des plantes mille et un sucs qui rendent santé au corps. Il a même vaincu la peste, c’est dire !

– Petitpont. Mes hommes le craignent pis que sa peste. Ils n’osent s’en approcher à moins de trois pas... Tu oserais toi ?

– Pour sûr, Messire Martingale. Je ne prête foi aux ragots de veillée.

– Alors va et ramène-moi le meunier au plus tôt. Bourse pour toi et bourse pour lui si vous me tirez ce tas de chair du royaume des morts.

Guillaume Bouilluc ne se fait pas prier et court déjà vers les écuries. Martingale tremble en se penchant sur la dépouille du Baron. Un mince filet de souffle s’en échappe encore.

Soixante et unième épisode

Alcyde Petitpont, un lourd jambon sur l’épaule, referme la porte de sa maison. Il s’assied sur sa charrette entre cageots et sacs de victuailles. Il y a moult lieues à parcourir d’ici à la Baronnie du Rang Dévaux et il ne serait pas bon de manquer de quoi s’emplir panse. Un petit tonnelet de vieille prune, miraculeusement sauvé du désastre, est blottit entre deux sacs de farine. Alphagor et Gobert doivent en être déjà à lécher le fond de leurs outres... et il faut bien les avertir que le sombre intrigant s’est enfui du moulin.

Il se saisit d’une gourde et se rince le palais à l’eau de source pour se fouetter les sens et se donner envie de légumes frais et de viande fumée. Il claque la langue et Victor, son vieux et robuste cheval, s’ébranle au pas, au petit pas. Jamais Petitpont ne le fouette pour aller plus vite et jamais ne songerait à le faire.

– C’en est à se demander si ta carne sait trotter, ricanait Braquemart aux heures de moqueries.

– Il sait sans doute, répondait Alcyde. Et, plus important, il sait tenir ligne droite, ce dont ton pauvre Lucien est bien incapable depuis qu’il boit à même bassine que toi.

Le meunier sourit à cette évocation en se coupant tranche de jambon tandis que la charrette s’éloigne lentement de sa colline. Il se retourne pour regarder son moulin qui se découpe sur le ciel de ce matin naissant. Il est loin le temps où, nouveau dans le pays, il parcourait des lieues par jour pour vendre ses bras aux paysans. Et, après avoir enterré la moitié de son âme, il avait vu trop de choses qui lui avaient laissé les yeux remplis jusqu’au bord pour qu’il ait encore envie de battre campagne. N’était de ces deux forts braillards, il n’aurait pas quitté demeure alors que compote encore chaude attendait d’être mise en pot. Mais leur amitié lui enduisait le cœur d’un baume et ses deux amis devaient commencer à éprouver rude soif en ce péril qui les menaçait.

Un cri au loin le tire de rêverie. Il semble bien qu'on le hèle de par la colline. Il se retourne pour apercevoir une tête rousse qui dévale la route sur un fort destrier. Un garde du château.

– Ohé ! Maître Petitpont !

Alcyde s'arrête et attend. Ce jeune homme galope comme poursuivi par horde de loups.

Guillaume Bouilluc arrive le visage en feu et immobilise avec peine son cheval tout contre la charrette. La monture fume de sa longue course et souffle fort des naseaux alors que Guillaume s'essuie le front d'un revers de manche.

Soixante-deuxième épisode

Le meunier tend sa gourde au jeune homme sans mot dire.

Le garde s'en saisit sans crainte et s'accorde longue rasade. Petitpont le considère d'un oeil étonné.

– Tu ne crains donc point peste ! Es-tu nouveau au château mon garçon ?

Bouilluc, dans sa jeune vigueur, a déjà retrouver haleine et regarde en face le gros homme.

– Que nenni, bon meunier, mais doté de jugement je ne porte guère foi aux dires de fols superstitieux. C'est pourquoi Messire Eustèbe Martingale m'a nommé pour vous courir mander.

Au nom du perfide conseiller, les sourcils d'Alcyde se froncent un instant. Que peut bien lui vouloir cette triste vipère racornie ? Le jeune homme devant lui ne ressemble guère aux fourbes flagorneurs qui sautillent habituellement autour du percepteur. Il plairait même plutôt au meunier, n'était sa livrée aux armes du Duc.

– Il souhaite que vous veniez en château afin de guérir un homme que la mort tient sous sa faux. Vous seul pouvez le sauver.

Petitpont jette un oeil sur le chemin qu'il s'apprêtait à suivre, vers ses compagnons et leurs rires. L'idée de se rendre au château ne lui plaît guère, surtout avec les événements qui se jouent depuis quelques jours. Cela n'a sûrement rien d'étranger à la disparition de la Duchesse et à la sombre visite de l'homme à la dague, pense-t-il. Il s'ourdit des choses peu habituelles dans le pays et Alcyde aimerait bien ne pas avoir à s'en mêler. Mais un homme gît dans les serres de la mort et on réclame son aide...

Il espère que ses amis n'ont que peu à redouter de leur côté. Ces deux fracassins pourront bien attendre leur goutte encore une journée. La contrée qu'ils parcourent n'est certes pas si sauvage pour qu'ils n'y trouvent auberge à leur démesure. Et ils sauront bien se défendre si danger se présentait. Gamin veille sur eux.

– Je te suis, jeune homme, mais il faudra bien que tu me dises ton nom si tu veux que nous discussions le bout de lard chemin faisant. Mon cheval est certes moins fougueux que le tien et nous aurons tout le temps de faire

connaissance. As-tu mangé ? Tu as la mine grise de qui a peu dormi. Prends morceau de ce jambon et dis-moi d'où tu es.

Et le meunier tire les rênes en direction du château sans un regard vers son moulin qu'il pourrait bien ne plus revoir en cette vie.

Chapitre XIV

Soixante-troisième épisode



a taverne du Godet-sans-fond avait connu de joyeuses agapes au cours de son histoire. Le sol avait vu choir plus d'une outre pleine, les murs avaient entendus bien des chants paillards et les Van der Klöten avaient souvent mouché les chandelles, étaient souvent montés se coucher, en marchant sur les bouteilles brisées et les fêtards ronflants. Mais jamais, non jamais, les aubergistes avaient tant vu pintes se vider, gorges chanter si fort et faux, qu'en ce jour où ce bellâtre de Cyrille Montpensois avait quitté les lieux tête la première.

Les deux étrangers parlaient plus haut que les autres, surtout le grand qui se pavanait un peu, qui se chargeait les épaules d'un passé bien glorieux. Mais les Van der Klöten, quoi qu'ils pensassent de ces dires, n'allaient point en contester la véracité. Le bon peuple se donnait soif à écouter le fier-à-bras, et la caisse se portait fort bien.

Fanchon portait les pintes à s'en faire ployer les bras, saigner les mains, mais elle ne pleurnichait pas, fière. Elle ne demandait pas à monter se coucher, comme elle le faisait parfois aux soirs qui s'éternisaient, pour essayer de déchiffrer à la bougie quelques lignes du livre que sa mère lui avait laissé à son trépas.

– A quoi bon te forcer l'esprit à faire ce que tu ne sais pas ? demandait Hilda.

Fanchon relevait le menton et montait à sa chambrette. Hilda ne lui en voulait pas. Elle faisait si bonne besogne dès l'aurore qu'on pouvait lui offrir ces quelques moments de paix. La forte et joviale tenancière n'en appréciait que mieux le dévouement de Fanchon en cette folle soirée où l'on n'en finissait plus de remonter les fûts de la cave et où l'on se demandait si la fête n'allait pas effacer la nuit.

La Duchesse se tient en bord de salle, sur une chaise, les mains bien posées sur les genoux, les lèvres sèches. Le teint pâle, elle observe les hommes crier, conter et entonner. Sur son visage, on peut lire une expression de dégoût. Enfin, elle se lève, calme, impassible, et s'approche de Hilda Van der Klöten.

– Dites-moi, ma brave. Pensez-vous que ce triste spectacle se prolongera longtemps encore ? La nuit tombe et il nous faut encore parcourir chemin.

– Vous n'irez nulle part aujourd'hui, ma pauvre dame. Ils ont tant éclusé qu'aucun d'entre eux ne montera à cheval avant demain complies. Et à l'ardeur de leur chants, je crains qu'ils n'en aient point fini de s'engorger ma bière.

La Duchesse sent son corps se contracter.

– Ces hommes sont mes vassaux, mes serviteurs. Et je jure bien que quoi qu'ils aient bu ils prendront chemin pour m'escorter, dussions-nous chevaucher toute la nuit pour atteindre Baronnie du Rang Dévaux.

Soixante-quatrième épisode

À la tablée nul ne se souvient plus de la présence de la Duchesse, et surtout pas Braquemart qui, alors que les plus drus ripailleurs des environs ploient l'échine et paupières et piquent du nez dans chopine, chante debout sur une table, le torse droit et l'œil humide, quelque vieille roucoulade, en ponctuant chaque quatrain d'une mélancolique gorgée :

*« Il ne reste pucelle
Aux villes que j'aie connues
Il ne reste pucelle
Ni femme de vertu
Lorsque j'ai pris chemin
Toutes prirent le couvent
Pour noyer leur chagrin
Élever leurs enfants
Je suis père d'une armée
D'un royaume, d'un empire
Que le trésor de France
Ne pourrait même nourrir
Et partout sur ma route
On me pleure souvenir
Plus d'eau qu'orage d'août
Peut de leurs yeux jaillir
Quand j'ôte mon armure
Il reste morceau de fer
Ayant fière cambrure... »*

– Il suffit, Monsieur de Montcon !

Braquemart s'arrête comme frappé par la foudre. Les taches violettes qui parsèment ses joues luisantes et la rougeur de ses lèvres grasses s'estompent comme par magie.

– Duchesse. J'avais oublié que vous m'ouissiez fredaines. Me voilà contrit et je suis à vos pieds.

Il choit de table de manière moins élégante sans doute qu'il ne l'avait prévu et, emportant quelques cruchons en sa chute, il se retrouve nez aux bottines dorées de la Duchesse.

– Vos rixes et beuveries ont assez duré. Je ne sais pourquoi j'ai toléré votre inqualifiable assaut sur ce brave Monsieur de Montpensois, et je ne sais pourquoi je n'ai pas mis terme plus tôt à l'immonde spectacle qui s'ensuivit. Jamais je n'ai de mes yeux vu images aussi indignes.

– J'en suis désolé, votre Espérance. Mon cœur saigne à l'idée d'avoir entaché votre confiance. Holà ! Qu'on me mène bouteille pour me noyer chagrin. Ma triste conduite a attristé la Duchesse, sa très grande Enluminure.

– Je ne veux plus entendre parler de boisson, Monsieur de Montcon. Votre compagnon et vous allez me suivre de ce pas !

– Enfin, votre Divinité, il n'est point raisonnable de partir la gorge sèche ! Une petite cruche de rien du tout et Gobert et moi seront fiers de vous suivre. Ventrapinte ! Mon brave !

Un grognement se fait entendre à l'autre bout de la salle. Une main paraît au bord de la table, puis une autre, enfin se hisse une tête rougeaude et hoqueteuse.

– Quoi ? Qu'est-ce ? J'ai ouï du plancher qu'ami m'appelait à rescousse !

Soixante-cinquième épisode

Braquemart a un geste théâtral en direction de son ami et l'apostrophe d'une voix vibrante qui résonne fort au-dessus des têtes :

– Drape-toi de dignité, outre pleine, notre indigne attitude a courroucé son Immensité. Remplis vite gourdaisses, et en selle ! En selle !

Ces paroles frappent Gobert comme coup de fouet en plein visage. D'un sursaut, le forgeron est debout, droit comme vergue, et entonne à en fêler chopine :

*« En selle, en selle, ma mie
Chevauche, chevauche
En selle, en selle ma mie
Chevauche mon grand vit »*

Ce refrain gaillard, prélude aux Stances à la Reine Cunégonde¹, chant épique en soixante-neuf couplets, est aussitôt repris en chœur par tout ce que l'auberge compte de gorges et ranime tous les esprits qui commençaient à sombrer en torpeur. Les Van der Klötten s'activent prestement car la tradition veut que chaque couplet soit suivi d'une tournée générale. Au refrain, on prend une longue rasade à chacun des « chevauche » et le reste du godet est terminé cul-sec après le dernier vers. On frappe ensuite trois grands coups sur la table avec la chope vide et on passe au couplet suivant pendant que les verres se remplissent.

Braquemart, gagné par la frénésie générale, bieurle en chœur à s'en péter la glotte tout en invitant d'un clin d'œil la Duchesse à mêler sa voix à la sienne. Et tous les convives hurlent à pleins poumons et apaisent en cadence leur gorge surchauffée à longues lampées de soudard. Les murs de l'auberge peinent à contenir la cacophonie de toutes ces clameurs forcenées. Les trois coups ponctuant chaque refrain éclatent comme coups de canon et s'entendent à des lieues à la ronde.

La Duchesse est prise dans un ouragan, bousculée de tous côtés, et ne trouve plus mots pour tancer son escorte. La tête lui tourne et des bouffées chaudes la font ruisseler d'une mauvaise sueur. Elle se veut retourner asseoir en bord de salle, sur cette chaise qu'elle n'aurait dû quitter, mais ses jambes ne la portent plus et elle doit s'appuyer sur une table pour ne point tomber. La frêle lumière des bougies l'éblouit et les hurlements des ivrognes semblent s'éloigner

¹ Voir appendice.

en tournoyant autour d'elle. Elle ferme les yeux un instant et se dit qu'il faudrait sortir respirer l'air de la nuit, avant de s'écrouler aux pieds de Braquemart.

Le chevalier regarde sans comprendre cette forme étendue sur ses bottes. Gobert, suspendu à une poutre du plafond, mime l'arrivée du Roi Godefroy surprenant son épouse aux genoux du palefrenier en beuglant de plus belle. Braquemart tente de relever la Duchesse mais, ne sachant y parvenir, mande l'aide de Hilda qui passait justement.

– Dame Hilda, la Duchesse se trouve mal. Avez-vous chambrette où l'on puisse la porter ?

Hilda doit crier pour être entendue tant la cohue est grande :

– Bien sûr, Monseigneur, soulevez-la, je vais vous aider à la porter.

Ployant sous leur fardeau, ils se frayent à grand peine un chemin entre les coudes haut levés et les chaises renversées. Ils parviennent enfin à l'escalier menant aux chambres. Gamin est étendu sur la dernière marche, dormant le nez dans le creux de son coude. Braquemart le hèle du bas de l'escalier :

– Oh ! Le Gamin ! Lève-toi et ouvre vite la trappe là-haut.

Le jeune garçon regarde autour de lui, l'air effaré, émergeant d'un trop court sommeil. Il jette un œil sur son père qui vient juste de choir de la poutre sur son postérieur en scandant un sempiternel : « En selle ! En selle ! »

– Gamin ! Foutredieu de Gradichon ! Ouvre cette trappe, t'ai-je dit !

Soixante-sixième épisode

Le premier étage est frais et l'air y est respirable. Loin des miasmes de la salle à manger, la Duchesse semble retrouver conscience. Ses yeux s'entrouvrent et elle regarde autour d'elle sans voir ce qui l'entoure. Alphagor Bourbier est à son chevet. Il s'est endormi aussitôt sur un tabouret et ronfle puissamment, un filet de bave lui coulant sur le menton. Hilda Van der Klötten passe un linge humide sur le front de Camilla alors que Gamin se dandine d'un pied l'autre dans l'embrasure de la porte.

– Voilà, ma Dame, ce n'était que pâmoison passagère. L'air de la taverne est lourd au souffle d'une femme dans votre état, aussi forte que vous puissiez être...

Au travers le plancher monte un boucan infernal à croire que les convives sont à broyer tout le mobilier. La voix de Hans Van der Klötten tonne pour calmer les esprits mais ce n'est que courte accalmie. Le chant n'en repart que de plus belle et les coups portés sur les tables ébranlent les murs, faisant pleuvoir une fine pluie de poussière du plafond de la chambre. Lorsque Gobert mime tourment du chambellan prit de la danse de saint Guy et donne du chef contre la poutre maîtresse de la maison, Braquemart grommelle un bout de refrain et choit de son siège pour se rendormir incontinent. Hilda hausse les épaules, lasse de ces faiblesses d'ivrogne, et sort Braquemart de la pièce en le traînant par les pieds.

– Sors-toi aussi, dit-elle à Gamin, ce qui se passe ici n'est point pour godelureau de ton âge.

Elle s'en retourne vers Camilla Clotilda qui la regarde fixement en fronçant ses fins sourcils.

– Qu'entendez-vous par « une femme dans mon état », ma bonne dame ?

Hilda pose une main protectrice sur le ventre de la Duchesse et lui sourit d'un air entendu.

– Mais cet enfant que vous portez. Oh ! Vous devez être la plus heureuse des femmes, belle Dame !

Soixante-septième épisode

Descendance. Descendance. Les yeux mi-clos le souffle court et le ventre tourmenté de nausées, la Duchesse répète doucement ce mot, le chérit plus que bracelets et diadèmes que sa mère lui a offerts en jour d'épousailles. Descendance lui pousse dans le ventre. Douce récompense de bien des sacrifices.

Camilla Clotilda n'est point sotte. A ses heures de printemps, en province vénitienne, lorsque les frissons qui lui couraient le corps n'étaient point ceux d'une mère mais ceux d'une femme, elle n'avait point laissé homme de peu de noblesse lui arpenter le corps sans prendre quelques conseils.

Il était en Vénitie une vieille sorcière qu'on appelait La Gardazzi. Bourgeois et braves gens la craignaient pis que succube et elle finit sans doute sur le bûcher tant elle proférait d'hérésies. Mais les filles de bonne famille, si elles tendaient l'oreille à ses dires, pouvaient s'entacher l'honneur en basse couche sans craindre que le crime se révèle en leur corps.

Entre potions et comptes de lunes, la Gardazzi avait beaucoup à dire sur la passion et le péché. Et, si précoce et délurée que fut Camilla, elle ne pouvait écouter la vieille plus de quelques minutes sans baisser les yeux, sans rougir jusqu'aux tréfonds de son être. Elle se signait cent fois et priait Jésus tard dans la nuit pour se laver la tête des terribles mots qui dansaient sous ses yeux et attisaient le feu au creux de son corps.

Mais la vie eut tôt fait de lui démontrer que les paroles de la Gardazzi n'étaient que bon sens. L'amour n'était point denrée qui méritait qu'on si attarde. Camilla sut bientôt que son époux n'était que moyen pour elle, petite princesse désargentée, de conquérir un fief.

Car, si ce goujat, ce rustre, ce porc de Freuguel-Meuzard-Childéric ne pense qu'à ses parties de chasse et à lui courir l'entrecuisse, Camilla a d'autres projets pour le Duché. Elle doublera les impôts, invitera des peintres renommés qui peindront fresques à sa gloire dans des églises aux dignes courbes que des architectes de Rome, de Venise ou d'Espagne s'en viendront bâtir à la place des tristes temples de pierres froides dans lesquels on priait un Dieu sans lumière.

Oui, la Duchesse parle à son ventre. Son ventre qu'elle sait habité d'un héritier, d'un petit Duc dont le pouvoir un jour, éblouira jusqu'au Roy de

France. En cette nuit de joie, malgré les spasmes qui lui parcourent le corps et la contraignent à remplir bassine de peu noble manière, la Duchesse n'en finit pas de compter les nuits. De loin en loin, de maux de femmes en mauvaises toux, le Duc ne lui a plus souillé le corps depuis deux lunes au moins. D'après La Gardazzi, il en découle douce certitude. L'enfant sera certes de moins noble lignage que son nom ne le laissera présager, mais de bien meilleur maintien. Un Minnetoy-Corbières engendré d'un du Rang Dévaux ; les mânes de son époux doivent ruer dans leur tombeau.

Lentement la Duchesse sent son corps se détendre. Toutes les idées qui volettent en son âme semblent faites pour l'apaiser. Le Baron a rempli son rôle. Il l'a ensemencée. Désormais sa vie ne compte plus, pas plus que ne compte celle du Duc. L'héritier de Minnetoy-Corbières est en son ventre. Le Duché sera à elle. La guerre qu'elle a tant crainte lui apparaît maintenant comme une bénédiction.

– Qu'ils guerroyent donc, ces imbéciles. Et Dieu fasse qu'ils s'entre-tuent !

Chapitre XV

Soixante-huitième épisode



orsque Freuguel-Meuzard-Childéric, Duc de Minnetoy-Corbières, ouvre les yeux, la douleur sourde qui lui monte de bas-ventre ne lui laisse pas seconde de répit. Ses mains s'accrochent au pourpoint du Chevalier de Vailles, l'un de ses plus fidèles aide de camp, qui se tient penché sur lui.

– Vailles, mon fier Vailles. Je souffre pire martyr de la création. Que me vaut tel prédicament ?

– Une affreuse mégère vous a abattu d'un coup de fourche, Monseigneur. Cette vilaine vous a pris en traître alors que vous guerroyiez.

Les souvenirs du Duc se remettent en place dans son entendement. Un spasme de douleur lui arrache grimace.

– J'ai l'impression que bas-ventre m'est devenu gouffre.

– L'image est hardie, Monseigneur, mais il y a malheureusement du vrai dans vos paroles.

– Je... Puis-je voir ma virile pique ?

– Il ne vaudrait mieux pas... Je le crains. Et il vaut mieux laisser en place le cataplasme de crottin de chevreau qui vous a été fait.

Le Duc relâche son étreinte et se laisse retomber sur sa couche. Le mauvais drap est entièrement rougi de son sang. Le mal l'empêche de bien penser mais souvenirs de mauvais augures défilent en son âme. Sa femme dans les pattes de du Rang Dévaux, son avancée victorieuse brisée par une furie...

– Dieu, je le crains, ne m'est pas d'heureux auspice en ce jour. Je vais me reposer un peu. Puis nous reprendrons l'assaut à la pique du jour. Qui donc parmi vous m'a soigné ?

Un homme aux grosses paluches ensanglantées s'avance et s'accroupit vers lui.

– Moi, Monseigneur. On m'a confié cet honneur et j'espère m'en être acquitté au mieux.

– Qui es-tu donc ? Je ne crois point te connaître.

– Ma mère me nomma Pierre Marois il y a juste trente ans. Je suis baptisé en sainte église de Minnetoy-Corbières.

– Marois ? Le boucher ?

– Boucher et volontaire en votre grande armée, Monseigneur !

– Le Duc se tourne vers le Chevalier de Vailles et sa voix qui se veut tonnerre lui reste en gorge, cassée d'angoisse.

– Le boucher !? Mais comment se fait-il qu'un boucher m'ait soigné ?

Soixante-neuvième épisode

Le Chevalier de Vailles toussote, mal à son aise.

– Il se trouve, Monseigneur, que lorsque nous retirâmes la fourche de votre anatomie, après vous avoir respectueusement assommé au gourdin pour que vous ne sentiez rien, quelques chairs se sont, comment dire, évadées de votre corps...

– Évadées, répète le Duc qui prie Dieu d'être en songe et de se réveiller sur l'heure...

– Oui, et comme le brave Pierre Marois est celui d'entre nous qui connaît le mieux l'emplacement des viandes...

– J'ai tout remis dedans, assure le boucher. Et puis j'ai bien cousu deux fois avec du boyau de mouton passé à la saumure. Tout tiendra, je vous l'assure.

La peur tenaille le ventre du Duc plus sûrement encore que ne le fait la souffrance.

– Mais mon beau sceptre de chair...

– Rassurez-vous, j'ai songé à le recoudre à l'extérieur. Il a certes curieux visage, mais je pense qu'il pourra toujours servir à évacuer le vin que vous porterez à votre bouche. Néanmoins...

– Néanmoins, répète le Duc hébété.

– Néanmoins, je crains que pour ce qui est de lignage et de jeux de couche, l'objet ne vous sera plus de bonne utilité.

– Non, non sornettes, bêtises, galivaudages ! Je ne veux en entendre plus. Demain dès l'aube je me relèverai, j'irai arracher mienne femelle à ce triste coquin de du Rang Dévaux et à prochaine lune vous entendrez gémissements de ma femme dans tout le Duché tant ma flamberge saura lui labourer et lui ensemer le ventre... J'aurai descendance. Et non point un seul fils. C'est portée de dix que je mettrai au ventre de ma femme !

Le Duc retombe épuisé, le front luisant de sueur. Ses lèvres s'agitent encore faiblement mais plus aucun son n'en franchit le seuil.

Un soldat s'avance alors mais le Chevalier de Vailles lui intime le silence. Il n'est point encore l'heure de révéler au Duc le triste assaut sur du Rang Dévaux.

Septantième épisode

L'avant-garde de l'armée du Duc, ivre de ses succès, avait, après quelques ripailles, continué son chemin de feu et de sang à travers la Baronnie, sûre de franchir les portes de la ville du Rang Dévaux avant même que les gardes n'eussent fait sonner le tocsin et retomber la herse.

Mais la Marthe Coulombier connaissait région de sa naissance mieux que personne. Elle avait chevauché par sentiers et forêts et donné l'alerte en capitale. Au passage des bosquet d'Antioche, archers et arquebusiers attendaient les assaillants qui galopaient en cris, avides d'autres gorges à trancher et d'autres croupes à pétrir. L'avancée de l'armée de Minnetoy-

Corbières fut brisée sec. Certains braves survécurent. Quelques téméraires et quelques sages : les téméraires qui s'en allèrent tâter du canon et du guet-apens à portée de du Rang Dévaux dont ils goûtent depuis la fraîcheur des geôles, les sages qui s'en retournèrent un à un pour quérir ordres de leur Suzerain et se trouvent maintenant en hameau de Pommanoir-en-Rivière. Ne restent autour d'eux que ruines brûlées et fort peu à se mettre en gosier. La triste figure du Duc leur brise courage. Ils attendent, sans gueule et sans chant, que le Duc daigne sonner la retraite.

Le Chevalier de Vailles, soutenu par quelques conseillers, tente vainement de convaincre Freuguel-Meuzard-Childéric que son état ne lui laisse guère loisir de guerroyer.

– Duc de France oncques ne renonce, répond inlassablement le Duc en se mordant les lèvres au sang tant il lui paraît que buisson de ronces et tisons rougis sont enfoncés en son être et lui mangent les chairs.

Au crépuscule, comme il fait fièvre, on lui passe chiffon humide sur le front et on lui fait boire bonnes lampées d'alcool de blé qui a remis tant d'honnêtes vilains sur pieds aux jours de labour.

Septante et unième épisode

À la nuit, le Duc gémit. Le Chevalier de Vailles qui s'est fait monter tente à ses côtés, se lève en bonnet et chaussons, la couverture autour du corps, sans arme ni bannière et s'accroupit auprès de son Suzerain.

– Vous souffrez, Monseigneur ?

– Ah, Vailles. Qu'il est bon à l'homme tourmenté d'entendre voix noble et amicale aux ténèbres ou son état l'a plongé... Foutredieu ! je souffre de bourse à griffer la terre plus profond que charrue ! Il se peut même que je ne puisse tenir l'entrejambe en selle à potron-minet comme il siérait pour reprendre campagne !

– Je crains que campagne ne reprenne pas, Monseigneur... Point incontinent, pour sûr !

– C'est outrage à mon honneur de renoncer ainsi...

– Il n'est certes guère glorieux de rebrousser chemin aux portes de du Rang Dévaux, mais nous nous briserons si nous nous obstinons. S'il ne vous reste vit, il vous reste vie, Monseigneur, et temps de fomenter saine vengeance. Quant à la Duchesse... J'ai cru ouïr que votre aide de camp, ce Martingale, que je tiens par ailleurs en piètre estime, dispose de quelques bucellaires capables de l'arracher saine et sauve des mains de ses ravisseurs...

– Dieu vous entende. Nous rentrerons demain.

Le silence se fait. Vailles songe que décision prise, le Duc peut affronter douleur et laisser son esprit glisser vers un mérité repos. Il va pour se retirer, mais...

– Vailles ?

– Oui, Monseigneur ?

- Vous n’êtes pas sans savoir qu’à ce jour je suis sans héritier.
- Je le sais, Monseigneur.
- Je ne doute point qu’un peu de repos me rendra aussi homme qu’il se doit, mais que pensez-vous qu’il advienne si, comme le boucher semble le croire, mon membre ne savait plus saillir ?
Vailles inspire longuement avant de répondre.
- Je crains que, sitôt qu’ils auront vent de votre disgrâce, vos vils cousins ne fassent valoir leur droit sur le Duché et ne vous renversent.
- Aussi faut-il que cette nouvelle point ne s’ébruite !
- Est-ce à dire ?
- Que cette nuit même votre dague doit réduire au silence toute langue qui pourrait colporter mon état. Le boucher, les hommes qui se massaient autour... Tous.
- Bien.
- Encore une chose, Vailles. Vous pouvez donner quartier aux hommes, les renvoyer chez eux avec bonne solde, mais gardez-moi fière escorte. Mon retour se fera, je le déplore, au pas et au brancard.
- Cela sera fait, Monseigneur. Et n’ayez crainte pour votre retour, je connais charmante auberge qui saura agrémenter quelque peu votre tourment.

Chapitre XVI

Septante-deuxième épisode



ector-Maubert arrête son cheval en bordure de clairière. On fait ripaille en l'auberge et les éclats de voix indiquent que plus personne ci-dedans n'a sens aux aguets. Mais le bucellaire n'est pas homme à prendre de risque. Il sort de musarde quatre chiffons qu'il noue aux sabots de sa monture. Il s'approche encore, attache son cheval à un châtaignier, juste en retrait de l'auberge, pour se ménager une fuite si besoin se fait. Jamais, même au plus lointain du sommeil, Hector-Maubert ne s'accorde réel repos. La vie est mortelle à chaque homme, mais plus encore aux mercenaires. Et Hector-Maubert se jure bien de ne jamais accorder à l'ennemi la moindre chance de le prendre hors de ses gardes.

Le bucellaire tente un œil à la fenêtre. A l'intérieur, on fait liesse, ripaille et beuverie impénitente. Hector-Maubert ne peut retenir un grognement de satisfaction. Son flair ne l'a pas trompé. Il reconnaît le gros soiffard, le forgeron cocu, qui mime, debout sur la table et chopine à chaque main, gestes indignes en mouvements de hanches qui font rire l'assistance à hoquets et à larmes.

Il a suivi juste chemin. La traversée par les forêts où sévissent Anzyme la dent noire et autres coquins de triste acabit n'est point route la plus aisée pour gagner du Rang Dévaux, mais assurément la plus courte. Et comme la Duchesse est de nature impatiente... Il ne fut pas difficile de lui retrouver trace.

Hector-Maubert avait quitté Minnetoy-Corbières alors que Martingale s'échinait encore au chenil. Quoi qu'il advint du Baron, il ne fallait pas laisser la Duchesse rejoindre son ducal époux. La femme décidée peut en une nuit de couche mettre à bas logique et résolution de l'homme. Retirer la Duchesse à sa nuit, lui montrer plus de pouvoir et de preuves qu'il n'en existe et cela avant qu'elle ne puisse papillonner des paupières et de la croupe devant son époux, là était le seul moyen de l'avoir à sa botte, de mettre à travers elle la patte sur le Duché. Hector-Maubert et Martingale ne le savent que trop.

Septante-troisième épisode

Cette auberge est construite sur deux étages : une grande salle au rez-de-chaussée, où l'on fait ripaille, et un premier plancher où doivent se situer les chambres. De Guincy glisse à nouveau un œil par le carreau crasseux et regarde attentivement à l'intérieur. La Duchesse n'est pas dans la salle, c'est donc à l'étage qu'elle se trouve. Le grand escogriffe, ce soi-disant croisé, est sans doute en sa compagnie. Cette truie ne sait vraiment que se vautrer dans la fange.

Hector-Maubert s'éloigne un peu du bâtiment, cherchant fenêtre ouverte pour lui permettre d'entrer. Ce faisant, il pose pied sur une forme molle qui émet un gémissement. Dragon des Flandre aurait déjà cracher ses flammes,

loup des Cévennes sorti ses crocs. Il n'y a donc point là raison de tirer dague pour prendre péril à la gorge. Hector-Maubert attend que ténèbres se dissipent à ses yeux. Point de doute, c'est un homme qui gît là sous sa botte. Serait-ce le chevalier de Montcon qui cuve dernière tournée ? De Guincy se penche ; il ne s'agit que d'un jeune barbu à l'air fat et au nez éclaté. Un grand coup de semelle derrière la nuque et le bellâtre retourne en profondeur du sommeil.

L'arrière de l'auberge semble propice à l'aventure. Le bucellaire se colle au mur. Ses doigts se collent aux aspérités du bois et de la pierre. Peu à peu, il se hisse. Son corps de reptile ondule vers son but, la grande fenêtre à meneaux. Dans la pénombre, Hector-Maubert devine la forme endormie sur le lit. D'où il se trouve, il ne peut reconnaître la Duchesse, mais il ne doute point que ce soit elle qui dorme, épuisée par trop longues bagatelles, repues par les paillardises des hommes.

Le bucellaire tâte en poche la fiole qui tiendra sa proie en sommeil le temps qu'il conviendra. Il pousse le battant. Le fenêtre n'est même point même fermée. Hector-Maubert sent un fin sourire se dessiner sur ses lèvres. Cette mission est affaire de novice. Un fantassin de basse œuvre pourrait l'accomplir.

Septante-quatrième épisode

Hector-Maubert glisse une jambe puis l'autre dans l'embrasure de la fenêtre. Il insinue son corps comme maladie en l'auberge du Godet-sans-fond. Il prend pied dans la chambre de la félonne et, à pas de loup, va fermer le loquet de la porte. Le potin infernal qui monte du rez-de-chaussée de l'auberge couvre chacun de ces gestes comme mante de fourrure. Personne en l'auberge ne saura ravir la Duchesse à ses serres.

De Guincy retourne jeter œil à la fenêtre afin d'assurer ses arrières. Alors survient un bruit, comme un craquement, comme un parchemin que l'on froisse. Hector-Maubert se fige, le corps pareil à un animal.

Il distingue un mouvement dans le feuillage du châtaignier, en face de la fenêtre. Quelque hibou, quelque écureuil sans doute. Il garde néanmoins l'œil ouvert.

Et alors qu'il cherche dans la nuit trace de la bête, une ombre oblongue surgie de nulle part grandit à lui cacher la lune. Il n'a point le temps de parer du bras ou d'esquiver du chef, le projectile lui éclate le nez et l'envoie basculer en arrière. Pour un peu, il s'écroulait sur la couche de la Duchesse. Heureusement, grâce au vacarme de la grande salle, celle-ci n'a rien entendu.

Il regarde l'objet gisant sur le plancher : une bûche.

Du sang lui coule sur le menton. Hector-Maubert de Guincy se sent la gorge prise comme en étau. La tête lui tourne comme moulin et il sent mauvaise peur l'étreindre.

L'ennemi est dans l'arbre. Le même ennemi sans doute qui l'avait mis hors d'état de nuire chez Petitpont. Est-il possible qu'il s'agisse du meunier soi-même ? Le bucellaire en doute. Petitpont n'est point homme à monter aux

arbres avec la grâce d'un oiseau. Il n'est point homme non plus à galoper à travers les plaines assez vite pour le devancer. Non, l'ennemi est autre, inconnu.

Cet homme par deux fois a osé s'attaquer à lui. Il a même réussi à le mettre hors sa conscience pour heures entières. L'idée d'avoir rencontré adversaire à sa mesure aurait dû réjouir Hector-Maubert, mais le bucellaire découvre avec surprise qu'il n'aime jouer forte partie que lorsque l'adversaire est étendu, l'arme plantée au ventre. En toute chose, il aime garder le contrôle des événements. Et là, en cette chambre, il se sent comme l'ours qu'on va montrer en foire ; à merci d'un ennemi de taille.

Le bucellaire se dit qu'il ne subira pas l'humiliation. Le danger fuit lorsqu'on lui fait face. Il enjambe la fenêtre pour tordre le coup à sa peur. Il ira au pied de l'arbre défier son adversaire en duel. Et alors Dieu pardonne à l'inconnu sa misérable existence !

Hector-Maubert se réceptionne, ferme sur jambe et l'œil sur l'arbre. Des dagues ont paru à ses mains, longues, effilées. Le bucellaire forme une tache sombre, à peine visible dans la nuit, et sa voix semble se marier aux ténèbres.

– Qui que tu sois, ose donc me faire face !

Il ne peut rien ajouter. Mieux ajustée, la seconde bûche l'atteint à la tempe. Le sang forme comme un nuage rose à son front, et c'est le corps mou comme pantin qu'il tombe au sol.

Alors seulement, Gamin descend de l'arbre pour aller prévenir son père.

Septante-cinquième épisode

Se profilent sur le chemin deux ombres projetées par les rayons de la lune qui vient de s'élever au-dessus du hameau de Briseglote, éclairant la contrée de sa lumière blafarde. Émile la besogne et Raoul le rugueux progressent à pas lents et devisent à voix basse.

– Regarde, à l'orée, n'est-ce point bon feu qui rougeoie ? Tu me dois tournée !

– Le déshonneur de mauvaise rapine ne t'a point ôté finesse de jugement, Raoul, l'auberge est ouverte et je m'acquitterai de ma dette trois fois s'il le faut tant ma soif et ma faim feraient passer festin de géant pour aimable collation.

– Ce pari n'avait raison que de te motiver à aller panser nos plaies en lieu propice à oublier la correction sournoise que l'on nous infligea ce jour.

À ces mots, Raoul le rugueux se rembrunit et masse la tempe où le sang séché forme une croûte épaisse.

– Si nous retrouvons ce grand couard qui jongle plus qu'il ne brette, je jure Dieu que je lui fais ravalier son épée, et sans moutarde !

Les deux brigands se taisent en ruminant de lourdes rancunes. Ils pressent le pas en direction de la taverne, attirés par les bruits de festolement qui leur viennent peu à peu chatouiller agréablement l'oreille.

– Il semble bien que forte bacchanale se perpète en l'auberge. Voilà qui nous redonnera joie au cœur !

– Et si point mon ouïe ne m’abuse, ces drôles sont à hurler chant fort paillard qui m’agrée et laisse présager buvade musclée. Courons-y vite tant qu’il reste fût à mettre en perce.

Arrivés dans la cour dallée de pierre, les deux hommes avisent un corps étendu de tout son long. Ils s’approchent du gisant et, incontinent, éclatent de rire, tout ébaudis.

– Perce-motte de pique-en-train ! Raoul, quelqu’un s’est offert le Montpensois. Depuis le temps que j’en rêvais mais point ne l’osais.

– Allons vite serrer la main au gaillard et lui offrir godet, Mimile. Voir cette canaille vautreée par terre me met baume au cœur. J’en oublierais presque que je n’étais en guère plus fière posture il y a peu.

– As-tu vu Raoul, il y a là phénomène peu chrétien ?

– Comment cela ?

– Observe bien ma botte. Il suffit que je l’approche de ce fier-à-bouche et boum ! le coup par tout seul !

Émile la besogne frappe avec application le visage de Montpensois d’un pied vigoureux. Raoul l’imite pour vérifier et constate la véracité de ses dires. Après quelques bonnes rafales de bottes, le cœur réchauffé et la soif plus présente encore, les deux brigands s’apprêtent à abandonner leur proie et à s’attabler dans un joyeux tumulte. Mais ils se ravisent.

– Nous ne pouvons quand même le laisser là, Raoul.

– D’autant qu’à notre joie nous n’avons même point songé à déboursier ce pourtant riche paltoquet.

Raoul dépouille Montpensois de sa fortune, fait sauter bourse dans sa paume avec un sifflement satisfait.

– Vois-tu, Mimile, cette journée ne nous laissera peut-être point souvenir aussi amer que nous le pensions. Je vois d’ailleurs là tas de fumier frais pondu qui saura garder le Montpensois au chaud jusqu’au matin.

– Tu es bon avec ton prochain, Raoul. Sans toi, il aurait pu se trouver enchifrené et être bien mal en point à son réveil.

Septante-sixième épisode

Gobert Luret est roi en la taverne. Il trône haut perché sur un tabouret posé au mitan de la plus grande table. Il distingue dans un brouillard nombre de corps vautreés épars, tête au creux du coude, comme un océan à perte de vue. Il est à la fois capitaine à la barre et vigie en haut du mât, et son esquif tangue dangereusement. Nul cordage où assurer la main, il s’agrippe à sa chope et en transvase le contenu dans son gaster pour chasser vertige et s’assurer meilleur équilibre. Il aperçoit le comptoir au loin dans les brumes, tel une île hospitalière, où les indigènes fourbissent des verres en le regardant d’un oeil compatissant. Il leur fait un signe de la main et commande une autre chope.

Quelque chose le tire par la manche, manquant le faire choir. Il se retourne et reconnaît son fils.

– Que fais-tu là, Gamin ? Tu risques de te noyer, la mer est mauvaise.

Le jeune garçon invite son père à le suivre, un grand désarroi peint sur ses traits.

– Mais qu’as-tu donc, mon drôle ? Ne vois-tu donc pas que je commande aux flots ? Laisse-moi boire chopine et va jouer avec Bourrue !

Mais Gamin ne l’entend pas ainsi et tire de plus belle sur la manche de son père qui finit par s’écrouler en bas de table en hurlant comme un perdu :

– Un homme à la mer ! Un homme à la mer !

Il se débat au sol, luttant contre des éléments plus fort que lui. Gamin le regarde, ne sachant que faire. Il se rappelle soudain qu’en taverne du Sanglier Noir, quand vient l’heure de fermer boutique, Morrachou a pour us de réveiller les soiffards endormis ou délirants à grand renfort de seaux d’eau jetés en pleine trogne. Gamin saisit donc une chope à moitié pleine et en lance le contenu au visage de son père. Le forgeron se redresse incontinent, soufflant du nez et ouvrant la bouche comme un poisson hors de l’eau.

– Fils ingrat... ainsi tu cherches à noyer ton père ! Tu vas souffrir fessée fort méritée, galopin ! Viens ici que je t’attrape.

Gamin esquive sans difficulté la grosse paluche de Gobert qui tente de le saisir et court en direction de la porte. Son père est décidément hors sa tête. Gamin devra donc s’occuper lui-même du sombre monsieur estourbi sous le châtaignier.

Mais voici que la porte de l’auberge s’ouvre sur deux hommes. Gamin, qui le réalise trop tard, vient rebondir sur la panse de Raoul le Rugueux et tombe sur son séant, tout étourdi.

– Holà ! le drôle, as-tu donc coliques pour ainsi te précipiter ?

– Regarde où tu cours car il pourrait t’en cuire !

Gamin reconnaît incontinent ces deux brutes : ce sont les brigands avec lesquels ils avaient eu maille à partir sur le chemin.

Il faut prévenir Alphagor.

Septante-septième épisode

Émile et Raoul embrassent la salle d’un œil connaisseur et lancent en chœur un sifflement admiratif.

L’auberge ressemble à un champ de bataille après la dernière charge. Des corps sont entassés ça et là et les ronflements se mêlent aux hoquets. Une forte odeur de bière rance flotte comme un brouillard sur l’assemblée. Fanchon profite de l’accalmie et patauge dans le sol boueux, tâchant de débarrasser le plus possible de tables avant le prochain sursaut, la prochaine tempête.

– Je ne sais pas ce qu’on a fêté ici mais, sacré nom d’une pique ! on n’y est pas allé avec le dos de la brouette !

– Oho ! y a-t-il encore gorge valide en ce lieu ?

– Hans van der Klötten, vieux bandit, sors de derrière ton comptoir et dresse nous table pour pitance. Sers nous soupe, venaisons et fromages. Nous souffrons grande faim.

Hans Van der Klötten a l'œil de l'agonisant, la mâchoire basse, les bras pendants.

– Je viens de connaître beuverie comme je ne pensais plus qu'il en existât. Je crains que mon poignet ne sache plus porter chopine avant longtemps.

– Qu'à cela ne tienne, alberguier. Ceux du pays savent depuis longtemps qu'en ta demeure c'est ta femme qui porte chopine.

Fanchon n'a point attendu les ordres pour remplir deux chopes mousseuses à souhait qu'elle pose au bar devant le museau des brigands. Ils n'ont guère le temps de s'en emparer. Une masse titubante les bouscule sans vergogne et s'enfile le contenu des chopines, l'une après l'autre, se les versant dans la gueule sans respirer.

– Merci matelots ! La cale est colmatée.

Et Gobert, main sur le cœur, entame chant guilleret :

*« On m'avait dit jadis
Qu'on boit ce que l'on pisse
Et pisse ce que l'on boit
Qu'il est science à cela »*

Émile la besogne et Raoul le rugueux se regarde interdits, hésitant encore sur la conduite à tenir.

– Dis-moi Mimile, ce drôle ne vient-il pas de me soustraire bière de la bouche de fâcheuse manière ?

– C'est là, je crois, fait avéré.

– Et qu'est-il advenu au dernier téméraire ayant commis pareille effronterie ?

– Je crois me souvenir que tu lui brisa la tête en deux, en la cognant à l'angle d'une poutre maîtresse.

– Dois-je sévir, Mimile ? Ce gros lard m'écorche oreille et mon poing me démange...

Septante-huitième épisode

Fanchon se dépêche de servir deux nouvelles chopes aux arrivants dans l'espoir de calmer leur colère.

– Voilà Messeigneurs. Vous avez attendu par ma faute, je l'avoue. J'avais malencontreusement oublié d'abreuver ce soiffard.

Elle ne voudrait pas qu'ils s'en prennent au gros bouffon, l'homme qui servait sans doute d'écuyer, de confident et d'homme de confiance à son fier héros. S'ils ne faisaient que l'effleurer, elle était sûre que le fier Chevalier de Montcon allait intervenir, épée au clair et sentence héroïque en bouche. Le combat serait rude. Fanchon ne doutait point que le chevalier avait moyen de s'en sortir vainqueur, qu'il avait dû connaître au fil de sa vie bien des duels et

bien des empoignades. Mais ces brigands étaient prêts à toutes les roublardises, à user de la hache ou du tesson pour défigurer leur adversaire. Non ceux-ci n'avaient rien de gentilshommes. Et Fanchon poursuit :

– Cet homme est fait ainsi. Il boit comme nul autre et ne sait attendre. Ce n'est point chez lui marque d'irrespect.

– Téméraire et charmante soubrette, nous n'adressons paroles aux jeunes femmes qu'à l'heure de leur trousser jupon. Or Mimile et moi ne troussons qu'en forêt. Et jamais lorsque bonne empoignade s'annonce. Ôte-toi de mon passage !

Et d'une main ferme, Raoul le rugueux envoie voler Fanchon comme fétu de paille. Elle se recroqueville au sol et se met à pleurer, non point de douleur mais parce qu'elle n'a su éviter le combat.

Raoul le rugueux boit puissante gorgée, s'essuie le mufle et remonte ses manches. Il remarque alors que son compère ne l'imité point, qu'il reste là, figé comme le séminariste au soir de la tonsure que son curé conduit au bordel. Émile la besogne ne bouge point.

– Que t'arrive-t-il ?

– Mauvais présage, Raoul. Observe bien cet homme. Je ne sais où je l'ai vu, mais il pue la mauvaise souvenance.

– Bah, tous les hommes emplis de breuvage qu'on croise en nuits d'agapes se ressemblent un peu. Sans doute, confonds-tu...

– Je ne sais, poursuit Émile en se frottant menton.

Sur ce Gobert perd l'équilibre, et va donner du chef au bout de la grande table, pintes à demi-pleines se renversent incontinent sur les buveurs qui avaient demandé grâce et qui ronflaient tête dans les mains. Observer le réveil de six solides du palais alors même qu'ils basculent cul par-dessus tête de leur banc, arrosés de huit gorgées de houblons pour le moins, tandis qu'un forgeron de bonne facture, benoîtement assis sur son cul et inconscient du désastre qu'il vient de provoquer, entonne la Complainte du forgeron des îles de la Fosse-Régente avec une voix qui fait plus penser à vache en gésine qu'à ménestrel du Duc, est spectacle digne de provoquer bonne hilarité de compagnie.

Émile et Raoul ont beau courir les routes pour trancher les gorges grasses, ils ne font exception.

– Ah ! bon Dieu, nous aurions eu tort de l'occire celui-là. Est-il drôle ! Aussi plaisant que le Montpensois planté en fumier jusqu'au cou !

– Fort bonne réflexion, confirme Raoul en s'essuyant les yeux. Cette franche rigolade ne doit point voiler à nos yeux autre sujet de liesse.

Et Émile le Rugueux s'avance au milieu des tessons et des ivrognes renversés qui peinent à reprendre pied.

– Mon compère et moi avons fort apprécié la peu glorieuse posture d'un sombre fat chattemite nommé Cyrille Montpensois.

– Un sinistre personnage qui décida en son temps que garçons de caractères devaient être chassés de forêt, engeôlés, et pourquoi pas écartelés, tout cela parce qu'ils avaient un peu tendance à porter bourse de marchands à leur ceinture.

– Oui, cette canaille bien peignée nous causa moult troubles. Aussi, puisque Raoul et moi sommes prospères d’argent fort bien volé, nous serions heureux d’offrir chopine et bouillon gras à l’artisan de cette bonne besogne. Qui donc parmi vous, est le digne cogneur de Montpensois ?

Septante-neuvième épisode

À l’étage, Gamin essaie tant qu’il peut de réveiller un Alphagor que l’alcool rend insensible aux gifles et aux pincements d’un enfant. Quand il ouït que les brigands veulent s’en prendre à son père, Gamin fait fi de sa timidité, se recule de deux pas, et frappe de toutes ses forces dans les côtes de Braquemart.

– Foutremarie de cul de saint ! Qui donc prend mon ventre pour le fessard d’un laquais ? Ah ! c’est toi gamin. Ne t’as donc jamais dit qu’il est impoli d’interrompre un adulte en son repos ? Ton père ne t’as certes pas assez donné taloches. Si je t’avais éduqué, chenapan, tu ne t’agiterais point devant moi comme un idiot mais tu me réciterais des fables en m’offrant cruchon de vin...

Braquemart finit par cesser de discourir, la gorge sèche d’une part, et intrigué d’autre part par l’agitation peu coutumière de Gamin.

– Essayerais-tu donc de me dire quelque chose avec tes mouvements de pantin ?

– Oui, M’sieur Alphagor, parvient à articuler Gamin...

– Et bien poursuis, brame de fouine !

Gamin rougit. Une larme se forme au coin de son œil et il reste là à s’agiter tandis que des sons indistincts quittent sa bouche par saccades.

– Quand je songe que le meunier me jurait grands dieux à l’heure de la soupe qu’il t’arrivait de discourir avec lui... Enfin, Gamin ce n’est quand même point la peur qui te rudoie la langue ? Si tu savais tannées que mon père me mettait quand je ne lui répondais point en seconde, je te jure que tu te cacherais sous les lattes du plancher... Tu ne me trouves point méchant, tout de même ?

Gamin fait non de la tête mais ses lèvres demeurent obstinément scellées.

– Bien... Devinons... Ton père serait-il malheureux de boire hors ma compagnie ?

Encore une fois, Gamin dénie du chef.

– Allons, ne me conte pas fadaïses. Je le connais, mon Gobert. Sa bière lui semble moins bonne quand je n’y postillonne. N’aie crainte, Gamin, je vais de ce pas lui hisser le moral et lui payer le houblon !

Il fait un pas en arrière. Le visage de Gamin se contracte.

– La... la trappe, murmure-t-il en désespoir de cause.

Et de fait, le chevalier Alphagor Bourbier de Montcon se rend compte, mais trop tard, qu’il marche sur du vide.

Quatre-vingtième épisode

Et le chevalier Alphagor Bourbier de Montcon déboule l'escalier cul par dessus tête et s'écrase au sol de l'auberge comme bouse molle.

Le fracas est tel que l'assistance, tout imbibée et hébétée qu'elle soit, tourne la tête pour savoir quelle tempête se lève encore sur cette soirée déjà bien mouvementée. Braquemart remue sur le sol tel une fourmi demandant à être achevée.

– Mimile, as-tu vu ?

– Bran de bouc ! C'est le chevalier aux quatre mains !

Braquemart tente de se relever mais retombe face contre terre en gémissant.

– Il me semblait bien que le gros braillard assoiffé de tout à l'heure me disait quelque chose.

– Bourse en berne ! qu'il est bon de voir ce bravache en si mauvaise posture !

– Et si Dieu tout puissant ne nous foudroie sur place, je crains que ses affaires ne vont guère s'arranger !

Et les compères s'avancent en dégainant leur rapière.

C'est alors que Fanchon intervient. Elle sait que parole n'a guère de poids à l'heure des comptes de bout de nuit, que les soubrettes qui ne veulent pas se faire rosser ont intérêt à tenir leur langue mais, manifestement, son héros dont le nez saigne méchamment au sol et qui roule des yeux vides à plat ventre sur le plancher n'est point en mesure de se défendre. Et l'écuyer qui chantonne encore en bout de salle a les yeux qui ne sont plus en face des trous. Il ne reste qu'elle.

Elle se plante devant les deux brutes, sans trop savoir ce qu'elle va dire, priant le Seigneur de lui offrir la bonne inspiration. En certaines nuits, le Seigneur sait se montrer clément.

– C'est lui, c'est lui, dit Fanchon en désignant Braquemart, c'est lui qui de deux doigts seulement a congédié le Montpensois. Tout le monde ici l'a vu !

Émile la besogne qui avait déjà relevé le bras à hauteur de visage pour souffleter l'importune retient son geste.

– Insinues-tu que c'est ce bretteur de peu de style qui s'est empoigné le Montpensois ?

– Oui, Messire. De deux doigts, comme je vous l'ai dit.

Hans Van der Klöten acquiesce en rigolant, les mains sur la panse.

– Ce fut là fort belle rixe. Je suis sûr que vous auriez apprécié en connaisseurs.

– Bien, résume Raoul le rugueux, s'il est clair que nous devons nous venger de cet homme en le savatant jusqu'au sang, il est clair aussi que nous avons donné parole d'offrir chopine au cogneur de Montpensois.

– Juste. Reste à savoir comment procéder. Rossons-le nous ou abreuvons-le nous ?

– Si nous le rossons, sûr qu'il commandera chopine aux enfers ! De ce fait, nous économiserions piécette.

– Mais l'assistance ici présente nous entendit promettre tournée. Elle pourrait se dire et colporter à loisir que nous sommes sans parole, et pire, atteints d'avarice.

– Une bonne tournée générale leur prouverait le contraire...

– Mais serait beaucoup plus onéreuse...

– On pourrait ne le rosser qu'à moitié. Pour boire, point n'est besoin de dents !

– Cela ne sera pas, conclut Raoul. Relevons cet homme et buvons avec lui ce qu'il peut boire. Il sera toujours temps de le rouer plus tard !

Chapitre XVII

Quatre-vingt-unième épisode



orsque le Baron Robert du Rang Dévaux ouvre un œil, il ne voit du monde que la douleur trouble. Tout en son corps lui semble brûlé ou engourdi. Il ne peut avaler salive. Il veut porter ongle à l'oreille comme il le fait à chaque éveil que Dieu puissant lui accorde, mais son bras lui est mort comme branche coupée du tronc, desséchée par l'hiver et les vents.

– Ne bougez pas, Monseigneur, votre corps se soigne. Ne le dérangez point en son œuvre.

Robert du Rang Dévaux fouille dans les brumes qui l'entourent. Il n'y voit qu'une ronde et solide silhouette qui lui paraît trop grande pour être celle d'un mortel. N'importe, cette voix comme cette ombre sont rassurantes, qu'elles proviennent d'un monde ou d'un autre. Aussi le Baron se laisse-t-il aller sur sa couche.

– Entrouvrez les lèvres si vous le pouvez. Je vous ai préparé tisane qui vous apaisera souffrance.

Plusieurs fois le Baron se sent replonger en ténèbres, plusieurs fois il rouvre les yeux sur un monde un peu plus clair, un peu moins douloureux.

– Je ne sais qui tu es, brave homme, mais je te remercie. Tu seras toujours bienvenu en mon domaine.

L'homme pose un doigt sur sa bouche pour le dissuader d'en dire plus. Mais c'est inutile. Après simple phrase, Robert du Rang Dévaux se sent déjà vide de force et sa voix résonne curieusement à ses oreilles.

– Je me nomme Alcyde Petitpont. Je suis meunier en ce Duché.

Et le Baron s'enfonce encore un sommeil. Un sommeil plus long, plus réparateur que les précédents. Quand il se réveille, les douleurs ne se sont point évaporées, certes non, elles lui mangent les chairs à la limite du supportable, mais le jour qui l'entoure ressemble à chaque jour de sa vie. Le meunier est penché sur lui, souriant.

– Vous pouvez remercier bonne fortune d'y voir clair, Monseigneur. Les chiens ont fait de votre visage un champ en labour. Leurs crocs furent à votre chair le soc du métayer. Je ne sais par quel miracle ils ne vous ont percé les yeux.

Alors du Rang Dévaux se souvient. Il se rappelle les ricanements du petit homme parfumé jusqu'aux os, les coups incessants de ses tortionnaires puis, tout au bout du calvaire, pire martyr que la corde, les chiens.

– Mon... Mon visage...

– Je n'oserais dire qu'un jour mère vous reconnaîtra ! Mais Monseigneur, aux hommes de rang et de fortune, les traits du visage sont arme superflue. Votre nom seul pourra vous assurer bon mariage...

– Est-ce à dire que plus jamais femme ne se pâmera à mes traits ?

Quatre-vingt-deuxième épisode

Après avoir arpenté les abords du moulin, aussi longtemps lui sembla-t-il que de semailles à moissons, Guillaume Bouilluc décide de se présenter à l'huis du meunier. Petitpont lui ouvre, les yeux fatigués mais le sourire encore bienveillant.

– Qui y a-t-il, mon brave ?

– Je viens aux nouvelles, Messire. Il y a des heures que vous officiez et je pense que maître Martingale ne tardera pas à se faire quérir renseignements. La vie du ci-gisant est précieuse, comme il a su vous le faire comprendre.

– Toute vie est précieuse, mon ami. Mais je crains que le destin de cet homme mène à un prompt tombeau.

– Est-ce à dire que vous ne pouvez le sauver ?

– Je vais le sauver. Mais je crains que son retour au château lui soit fatal.

– Qu'est-ce à dire ?

Petitpont ne répond pas et l'expression de son visage devient presque douloureuse. Guillaume Bouilluc comprend alors que le meunier ne traite plus de médecine, mais de motifs plus obscurs, de crapouilleries et de traquenards. Il tressaille même quand lui revient en esprit la moue de Martingale alors que Petitpont, à peine arrivé au château, s'était agenouillé auprès du mourant et qu'il se refusait à répondre à ses questions.

– Vas-tu me le soigner, meunier ? Vas-tu me le soigner ? répétait Martingale d'une voix aigre, une voix à faire frissonner l'âme.

– Mes potions sont en moulin, avait enfin répondu Petitpont. C'est en moulin que je puis essayer de le soigner.

Martingale s'était alors avancé pour confier à mi-voix, point assez doucement toutefois pour que Bouilluc ne puisse entendre :

– Je ne devrais te le révéler, meunier. Je ne devrais surtout tant m'approcher d'un pestiféré pour ce faire, mais ce cas est de trop haute importance pour que j'en invoque à prudence. Apprends donc que cet homme n'est point un ordinaire vagabond que je fais mettre à la question pour amuser mes hommes. Du devenir de ce pauvre diable dépend peut-être celui du Duché. Aussi suis-je décidé à ne point le quitter des yeux.

Petitpont s'était dressé de toute sa stature et avait déclaré, plus solennel qu'à l'ordinaire :

– Si cet homme reste sous vos yeux, il y mourra. Ma science est de ces choses que l'on ne dévoile pas en toute compagnie.

– Nous sommes en guerre, meunier. Vous vous devez au Duché.

– Raison de médecine prévaut raison de guerre. Et je ne me dois à personne.

– Soit. Mais une escorte de huit hommes me rendra compte de vos gestes et me ramènera cet homme sitôt que vous l'aurez sauvé.

– Mes gestes m'appartiennent. Je partirai seul.

– Je te ferais mourir à petit feu meunier, si tu t'obstines.

Durant de longues minutes, Martingale avait alors distillé ses foudres, il avait promis à Petitpont moult supplices dont Bouilluc ignorait qu'ils existassent. Le meunier n'en semblait avoir cure. Un long gémissement à ses pieds le fit agenouiller. Il tâta la poitrine du supplicié.

– Si vous continuez à palabrer, cet homme que vous regrettez tant d'avoir mis à mal périra à nos pieds. Et nul n'y pourra plus rien.

Quatre-vingt-troisième épisode

Martingale s'était alors penché sur l'homme qu'il avait fait supplicier et avait compris incontinent que Petitpont ne galéjait pas. Blafard, il avait consenti, ou presque. Car, dans un sursaut retors, la voix altérée par une rage froide, il avait ordonné à Guillaume Bouilluc d'accompagner le meunier.

– Les chemins ne sont vraiment point sûrs, je ne vous laisserai partir seul. Et je crois savoir que ce jeune garde vous est compagnon de bon aloi.

Petitpont, qui craignait fort pour la vie de l'homme que l'on confiait à ses bons soins, n'avait point songé à argumenter, mais alors qu'il se saisissait à plein bras de l'amas sanglant pour le porter à sa charrette, il avait ouï la menace dans la voix de Martingale alors qu'il attirait Bouilluc à part.

– Ce meunier est passé maître à jouer tours pendables. Ne t'y laisse point prendre, Bouilluc. Si tu ne me ramènes point le prisonnier vivant, c'est toi que je donnerai en pâture aux chiens. Et je te jure que nul ne te tirera de leurs crocs.

Sitôt quitté le château, Petitpont avait oublié Martingale pour ne se consacrer qu'au peu de vie qu'il convoyait jusqu'à moulin. La médecine est un art qui demande âme entière et ne laisse que peu de temps aux intrigues de couloirs. Petitpont voulait que le corps auquel il administrait onguents et potions ne s'abandonnât point aux seuls soins de Dieu et cette tâche l'avait pris tout entier. Un seul détail l'avait un instant détourné, un appendice curieusement intact. Petitpont s'était saisi de ce qui avait été une main noble pour contempler un petit doigt à l'ongle fort long. Petitpont avait senti un frisson lui parcourir le dos. Cette coquetterie était une signature. Il avait entre les mains le Baron du Rang Dévaux. C'était la paix de la Province qu'il lui incombait de préserver. Un bref soupir et le meunier avait oublié le rang de son patient pour mieux lui remettre viscères en place.

Et maintenant, face à Guillaume Bouilluc, Petitpont jauge la situation et ne la trouve guère à son goût. Ramener le Baron au château pour le laisser à merci des plans obscurs de Martingale violerait sa conscience, mais endormir ou assommer Bouilluc, condamnerait le jeune homme à un sort guère enviable...

– Dites-moi, Messire Petitpont. Dites-moi pourquoi, on tuerait cet homme au château alors qu'on prend tant de soin à le faire survivre.

Je ne sais. Sans doute, Maître Martingale souhaite-t-il apprendre quelque chose qu'il ne sait point encore. Apprends, Bouilluc, que l'homme qui gît en mes murs est puissant et que celui qui l'a mis en pareil état ne peut espérer nulle clémence de sa part.

Quatre-vingt-quatrième épisode

Alcyde Petitpont et Guillaume Bouilluc se font face, attablés devant un broc de vin coupé et une grosse miche de pain. Les deux hommes ont les traits tirés des nuits sans sommeil, allongés encore par la lumière dansante d'une chandelle de suif qui lance ses derniers feux. La lune s'abaisse au-dessus de la colline et les oiseaux entament déjà leur ode au soleil.

– Notre homme est hors danger. Son cœur tient bon et aucune viscère n'a été vraiment touchée. Seuls restent quelques os cassés et de profondes cicatrices qui trouveront bien à se refermer avec le temps.

Le meunier, las, s'accorde rasade de vin et rompt le pain avant de le tendre à Bouilluc. Il lève les yeux vers le jeune garde et le considère un instant.

– Pourquoi t'es-tu mis au service de si vil personnage ? Un homme de ta valeur au pied de ce fielleux courtisan me semble une insulte à la création.

– Ma mère œuvra en cuisine durant mon enfance, elle y servit jusqu'à que le Duc se lasse de ses sauces. Je fus recruté sans que conscience m'en soit donnée, parce que chacun avait prit l'habitude de me voir gambader sur les remparts et sauter dans les douves. Messire Martingale me paraissait alors sévère, mais juste. C'est lorsque je suis entré à son service que ses manœuvres peu chrétiennes se sont faites jour en moi. Je l'estime peu et je crois qu'il ne m'apprécie guère...

Petitpont sombre un instant en ses pensées. Il semble ne pas avoir écouté la réponse du garde.

– Tu dois maintenant apprendre, Bouilluc, que l'homme que Martingale a torturé et que je soigne ici est le Baron du Rang Dévaux.

À ces mots, les yeux de Guillaume s'ouvrent de surprise.

– Mais que fait le Baron ici alors que le Duc est parti guerroyer sur ses terres ?

– Je ne sais. Mais tout cela sent foutrement le coup d'État, la sombre machination. Et il serait douce litote de prétendre que ne suis pas certain que Martingale œuvre dans l'intérêt du Duché.

À ces mots, Bouilluc se lève et frappe du poing sur la table, la voix vibrante et l'air décidé

– Mon allégeance va au Duché et non à Eustèbe Martingale. Que nous faut-il faire, Alcyde ?

Le meunier remplit les verres avant de répondre.

– Il nous reste encore une heure avant l'aube. Sagesse nous conseille de prendre quelque sommeil. Ensuite, j'aviserais le Baron du dol qui frappe en ce moment ses terres. Le plus sage sera ensuite de partir vers du Rang Dévaux et réparer le malentendu, confondre les conspirateurs et retrouver mes amis.

Quatre-vingt-cinquième épisode

Allait charrette grinçante aux chemins du Duché, escortée au pas par le garde Bouilluc qui ne dit rien. Alcyde Petitpont tient mollement les rênes aux

prises à d'étranges pensées, où se mêlent la fraîcheur du matin et la vanité des hommes, et qui peignent le ciel en mauve mélancolique. Couché sur un tapis de paille, le Baron du Rang Dévaux garde l'œil ouvert et l'âme en conscience. La mélodie qui lui serre le cœur n'est point tant celle de son trône menacé, que celle de ses chairs ravagées.

– Me voilà Baron à la triste figure, me voilà sujet à sobriquets. Je n'ouïrai plus les soupirs des vierges énamourées lorsque je chevaucherai de par mes terres...

– Songez plutôt que vous allez entrer vivant en votre fief et mettre fin à une querelle qui n'a de sens.

– J'aurais tant aimé que mon port altier, le noble arrangement de mes traits inspire quelque artiste, pour qu'on me sculpte dans la pierre pour orner des palais. On dit qu'il se faisait ainsi en Grèce, qu'il se fait ainsi en Italie...

– La mort vous a manqué de peu. Et le jeune homme qui chevauche devant nous risque sienne peau pour partager votre fuite. Cessez donc de vous tourmenter pour quelques fleurettes que vous ne conterez plus.

– Que suis-je sans beauté ?

– Je ne comprends pas, Monseigneur. Vous os sont broyés comme l'oignon que l'on coupe en dés. Il y a en votre corps douleurs à arracher cris de nourrisson à Bayard en personne et vous n'en dites mot, préférant geindre à votre beauté évanouie.

Le Baron tente de se hisser en charrette, mais nul membre ne lui répond. Il reste étendu sur la paille, le corps comme plonger dans un brasier ou comme martelé de partout par une douzaine de marteau de forge. Pourtant plainte ne sort de sa bouche.

– Tu ne comprends pas meunier. Tu n'as pas connu la beauté.

– Je l'ai connue dit Petitpont. La peste autrefois me l'a prise. Mais ce n'était point la beauté que j'aimais en elle.

Chapitre XVIII

Quatre-vingt-sixième épisode



es trouvères et les conteurs que le hasard des routes eut menés à l'aube naissante au hameau de Briseglotte eurent trouvé source d'inspiration définitive. Hans van der Klöten, qui avait pourtant plus du sanglier que de la marmotte ronflait sur son comptoir. Emile la besogne et Raoul le rugueux, avaient eut grand tort de vouloir lever le coude plus promptement et plus souvent que le chevalier qui les humiliât en forêt. Ils glissèrent l'un et l'autre de leur banc, alors que minute auparavant ils chantaient encore fort gaillardement « Le banquet du galérien ». Mais il arrive parfois que chopine soit de trop, ce dont Gobert ne convenait pas.

– Bougremissel ! Comment pourrait-on être dégoûté de chopine ? Me suis-je déjà écroulé ainsi ?

– Oui.

– D'accord, mais pas avant la troisième nuit. Et point parce que le sol me tournait trop, mais juste parce qu'honnête forgeron a besoin de se reposer le bras.

– Oui.

– Tu ne m'ouïs guère Alphagor... Mépriserais-tu ma forge ? Ton arme n'est-elle point né de ma dextre pour prolonger la tienne ?

Cette fois, Braquemart ne prend pas même soin de répondre. Gobert le considère un instant, s'enfile une longue gorgée pour s'éclaircir les idées, s'éponge le mufle que sa manche gorgée de bière ne peut plus guère sécher, et suit le regard de son ami. Et Gobert Luret se surprend à voir Fanchon, toute frêle sous le chambranle de la porte, plantée là depuis des heures peut-être. La première pensée de Gobert lui réjouit l'âme ; il se dit qu'il pourra frapper le poing sur la table et commander nouvelle chopine, que le triste gouille qui se morfond au fond de son verre n'est peut-être point le dernier plaisir de sa soirée. La seconde pensée ne lui dit rien qui vaille.

– Je ne crois pas qu'il soit là bonne idée, Alphagor.

Mais Braquemart n'écoute pas. Debout déjà, il repose chopine vide en éructant dans son poing plus discrètement que Gobert ne l'avait jamais vu faire. Puis il s'avance vers la mince fille, le nez comme en pomme d'automne, couverte de sang séché, les joues brunie, un filet de bière aux commissures des lèvres, le hoquet fréquent et le sourire dégarni, fier de son charme.

Quatre-vingt-septième épisode

Fanchon se tient adossée contre la porte, elle détourne et baisse légèrement la tête comme il se doit à jeune fille qui ne veut paraître vaincue, qui se sait de vertu.

– J’ai cru que jamais vous ne daigneriez vous approcher de moi, noble chevalier.

Braquemart s’appuie d’une main sur le chambranle au-dessus de la jeune fille, et se penche sur elle.

– L’homme qui a soif est impatient. Et l’impatience n’est guère chère au cœur des jouvencelles. J’ai bu céans ce qu’il me fallait pour être tout à vous dans la sérénité et le calme de ce matin qui ne naît que pour enchanter vos prunelles douces comme ambrosie d’Abyssinie.

Fanchon redresse la tête. Ses yeux sont emplis de questions. Elle parle d’une voix si menue que Braquemart doit s’avancer pour mieux l’ouïr, ce qui lui permet d’inspecter tétins de plus près.

– Je veux être celle que chevalier emmène. J’ai foi et témérité pour connaître vie de route et d’angoisse. Mais je ne serai pas celle que chevalier abandonne sur la paille au matin, déshonorée...

Les yeux perdus sur la poitrine de Fanchon, Braquemart répond en un murmure :

– N’ai-je point moult fois prouvé au cours de ma vie que j’étais digne de confiance ?

La voix qui lui répond n’est pas celle qu’il attendait :

– Toutes les femmes que tu as laissées en couche ou à la fureur de leur père en sont convaincues et ne t’oublient pas dans leurs prières...

Gobert tangué, le doigt pointé vers l’avant, l’œil noir, et psalmodie plus qu’il ne parle.

– Depuis quand te plais-tu à te prendre pour curé, outre à vin ?

– Cette jeune fille t’offre son cœur et son honneur, et toi, tu ne songes qu’à la trousser pour lui tâter le dessous !

– Les jeunes filles que j’honore en gardent inoubliables images qui leur laisse l’œil humide lustres plus tard. Et jamais comme ta femme elles n’iraient ouvrir leurs voiles sur d’autres mats !

– Les jeunes filles que tu déshonores finissent leurs jours au couvent et, entre jeûne et prière, elles n’ont que tes vaines promesses à ressasser, poids du démon sur leur conscience !

Le ton commençant à monter par trop, Fanchon s’interpose entre les deux compères, levant des yeux éplorés sur Alphagor.

– Qui êtes-vous chevalier ? L’âme fière qui saura aimer ou le triste trousser des tavernes ?

Braquemart jette un regard furieux de côté de Gobert qui demeure aux aguets, puis c’est aux yeux de Fanchon qu’il offre les siens. Il dit d’une voix blanche :

– Il est, je crois, hommes qui font moins couler de larmes sur les joues de leur épouse au cours d’une vie que je ne le fais en une seule nuit. Je crains que partager ma couche ne serait votre malheur.

Fanchon cache son visage, et glisse en un sanglot.

– Votre franchise est lourde à mon cœur autant qu’elle est douce à mon honneur, à mon avenir de digne femme.

Et elle remonte vers sa chambre à pas rapide alors que Braquemart se tourne lentement vers Gobert, le nez fumant comme dragon.

Quatre-vingt-huitième épisode

Luret soutient le regard de Bourbier sans broncher.

– Ne me regarde pas ainsi, je l’ai fait pour toi.

Comme si elle n’attendait que cette pointe, la colère du chevalier éclate à pierre fendre.

– Mais foutredieu de venescaille de broutenfoin ! De quoi te mêles-tu, bourse flasque ? Une bonne trousse n’aurait fait que clore en apothéose cette nuit si bien célébrée. Que t’a-t-il pris d’ainsi jouer les protecteurs de vertu ?

De rage, le chevalier marche à grandes enjambées dans la salle, trébuchant sur les corps inertes et prenant quelques buveurs endormis à témoin en les secouant par le collet.

– Elle aurait été mienne, m’entends-tu, et c’eût été pour elle souvenir impérissable. Mais môssieur le défenseur des pucelages menacés osât s’interposer entre le dard et la fleur, entre la flèche et la cible.

Il revient se planter en face de Gobert qui se cure un ongle du bout de sa dague. Braquemart cherche saillie fatale, insulte à faire réagir son ami.

– Mais comment parler de mâle plaisir à celui pour qui exploite de couche est terre inconnue ! Vit et gorge te sont de même usage : ils ne te servent qu’à faire passer la bière. Il est pourtant de plus viriles aspirations pour si noble instrument !

Braquemart s’arrête enfin, éreinté par trop de verve. Mais à sa grande surprise, il ne lit nulle expression dans les prunelles du forgeron. Il reste ainsi un bon quart de minute à fulminer de plus en plus mollement, reprenant souffle et raison. Gobert lui glisse alors :

– Il commence à faire faim rude, tu ne trouves pas ? Je crois qu’au dehors commencent à s’égayer lièvres et perdrix.

Quatre-vingt-neuvième épisode

Braquemart repousse son ami d’une colossale bourrade et éclate de rire.

– Tu as raison, Foutredieu ! Foin de pucelle et partons en chasse. Mais d’abord réveillons les deux brigands.

Il s’approche d’Émile la besogne et de Raoul le rugueux qui gisent sans vie et les réanime à grands coups de botte dans les côtes.

– Debout les damoiselles, il n’est plus l’heure de compter fleurette aux nuages. Ça se veut des durs et ça tombe après huit litres ! Debout, chiffes molles, ai-je dit !

Les deux malfrats ouvrent des yeux gonflés et rougis sur un monde peu accueillant. Ils se relèvent péniblement en se tenant les reins et en s’appuyant au comptoir.

– Ça, Mimile, ce fut furieuse cuite !

– J'en conviens... mais où donc sommes-nous, Raoul ?

Braquemart est déjà passé derrière le bar. Après avoir chercher dans quelques armoires discrètes, il déniché forte bonbonne de tord-boyasse non identifiée qu'il vide équitablement dans quatre godets. Le liquide fume dans les verres et un léger grésillement se fait entendre.

– Buvez ça, mes compères !

Joignant le geste à la parole, Braquemart, une main sur la hanche, arque le dos, rejette la tête en arrière et, le coude à l'équerre, s'enfile le contenu du godet sans respirer.

La réaction ne se fait pas entendre. Ses traits se contractent, faisant apparaître réseaux de rides dont l'existence était insoupçonnée. Son visage passe d'un blanc verdâtre inquiétant au violet, puis au cramoisi profond. Sa bouche bée et ses yeux exorbités manquent alors lui choir sur les joues. Il pousse un formidable hurlement qui doit s'entendre de Constantinople même. Braquemart prend appui des deux mains sur le comptoir pour ne point s'écrouler.

Il halète comme qui a couru 30 lieues sans respirer, en maugréant ça et là quelques jurons admiratifs. Puis, la voix éteinte comme venue d'outre tombe, il réussit à articuler d'un ton de profond respect :

– Sacré nom d'un soc en fonte ! Même la gnôle de Petitpont est pipi de nourrisson comparée à ça. J'ai cru un instant téter un volcan.

Sans dire mot, il sort de l'auberge d'une démarche de somnambule, alors que les trois autres encouragés par telle métamorphose s'envoient godet avec forte détermination, avant de happer l'air comme des damnés pour éventer quelque peu l'enfer qui leur bout en gorge.

Nonantième épisode

L'escorte ducale arrive peu après potron-minet en hameau de Briseglotte. Un soldat est envoyé en éclaireur. Il frappe vivement au chambranle mais nul ne répond. Il recommence à s'en blesser le poing, puis il crie à la cantonade.

– Holà, alberguiers ! Le Duc de Minnetoy-Corbières, blessé en combat héroïque, a besoin du gîte et du couvert !

Il entend un bruit furtif à l'intérieur. Une jeune femme en habit de nuit, aux chevilles nues et aux yeux humides de larmes, lui ouvre la porte sans bruit.

– Il n'est point ici d'âmes éveillées, dit-elle en se séchant bravement les joues, en montrant digne figure à l'arrivant. On a tant banqueté en cette pièce que je crains que l'assistance passe journée en sommeil.

– Je vois ça, dit le soldat en regardant avec envie le mobilier renversé, les bouteilles et les outres brisées, et les buveurs affalés le doigt levé, plongé dans la nuit à l'heure de dire phrase épique, vérité qu'ils ne retrouveraient plus jamais. Mais qu'à cela ne tienne, soubrette, as-tu couche à offrir à mon seigneur ?

– Un bon lit attend votre Duc blessé. À l'étage. Mais, soldat, demande à tes compagnons de ne point trop battre des bottes dans l'escalier. Il dort en chambre autre noble personne qui ne souffre pas de blessures de guerre mais des tourments d'un ventre fécondé. Je vais de ce pas cuire solide omelette pour toi et tes compagnons. Et si fatigue vous prend, poussez un peu plus loin sur le sentier. La porte de la grange des Mastivert est ouverte et le foin y est doux au sommeil. On ne vous en chassera pas, le père et le fils ronflent ci sous une table. À leur voir face violette et yeux jaunis, je crois que vous pourrez dormir votre saoul sans qu'une fourche ne vienne vous tirer du sommeil.

Le soldat remercie et toute l'escorte s'engouffre dans l'auberge du Godet-sans-fond. Le Duc ne dit mot, et pour cause : à chaque fois que conscience lui revenait, il hurlait pire que meute de loup sa douleur, sa disgrâce et sa virilité évanouie. Le Chevalier de Vailles avait alors décidé que le sommeil ducal était nécessité médicale. Sitôt que le Duc commençait à geindre, il sortait un lourd pain de plomb qu'il utilisait pour alourdir les chevaux de ses adversaires lors des tournois ou des courses entre soldats, et qu'il se félicitait de toujours avoir sur lui. Il posait une serviette humide sur les yeux et le front du Duc puis il soulevait la lourde pièce de métal et la laissait tomber sur le crâne ducal. Le boucher, dont les conseils médicaux étaient fort écoutés, approuvait la méthode mais trouvait que le front du Duc gonflait au-delà de la normale.

– Il conviendrait de ne point l'endormir plus de deux ou trois fois par jour, avait-il dit d'un ton docte.

Les soldats hissent le Duc et l'installent en chambre. Vailles pose le pain de plomb sur la table de chevet en cas de nécessité. Il demande à deux soldats de rester postés devant la porte, de ne laisser personne entrer et de l'appeler en cas d'urgence.

– Et n'ayez crainte, sentinelles, je vous ferai monter belle part d'omelette !

Nonante et unième épisode

Fanchon contourne l'auberge à pas rapides. Elle espère que les poules auront assez pondu ce matin. La troupe est nombreuse et affamée, et elle craint de n'avoir assez d'œufs.

Elle manque trébucher sur une forme endormie. Elle la considère en souriant. C'est le petit page du chevalier, celui qui s'agitait la veille au soir et qui essayait d'attirer l'attention mais n'arrivait à dire mot.

Elle va pour le secouer, lui dire qu'il est meilleur endroit pour dormir, lui proposer sa couche vacante peut-être. Mais à peine pose-t-elle sa main sur son épaule, qu'il sursaute, blêmit, se relève et se précipite vers une large barrique. Il jette un œil à l'intérieur, gémit, puis se laisse retomber la tête entre les mains.

Plus tôt, comme son père et Braquemart en pleine ivrognerie ne voulaient voir son tourment, Gamin s'était dit qu'il devait se débrouiller par lui-même avec le grand brigand noir qu'il venait d'assommer. Il était retourné vers le

corps inanimé d'Hector-Maubert et lui avait asséné quelques coups de bûche en sus pour ne point risquer son réveil.

Contre le mur de l'auberge était une grosse barrique où ne restait qu'un fond de saumure. S'il parvenait à tirer le long corps jusque-là, à le faire basculer à l'intérieur, il pourrait attendre en paix que les festoyeurs retrouvent esprit et raison.

Si Gamin eut la force de traîner Hector-Maubert jusqu'à la barrique, il ne parvint pas à le hisser. L'idée de la corde lui vint alors. Dans la pénombre de l'écurie, Bourrue rotait en dormant. Gamin lui emprunta sa longe, se doutant bien qu'elle ne chercherait nullement à profiter d'une quelconque liberté.

Passant la corde sous les bras d'Hector-Maubert, Gamin lui noua la corde autour du torse puis lança l'autre extrémité par-dessus une poutre qui surplombait le tonneau. Après deux essais infructueux, la corde lui retomba sur le nez et il put tirer de tout son poids pour hisser le bucellaire. Le corps inanimé se souleva un peu du sol, pas assez. Gamin dépité constata que son stratagème n'était guère efficace.

Nonante-deuxième épisode

Gamin s'en retourna à l'écurie. Se doutant bien que Bourrue ne se laisserait pas prendre au picotin d'avoine, il s'était muni d'une bouteille vide sentant encore fortement la gnôle qui avait volé hors de l'auberge en cours de soirée. Mais Lucien, les yeux brillants comme lanternes, fut le plus prompt à se coller la gueule au goulot. Gamin le guida ainsi jusqu'au bucellaire et attacha bout de la corde à son mors. Tracté par le cheval, Hector-Maubert fut soulevé à bonne hauteur. Quand Gamin fut certain que l'ombre sinistre balançait juste au-dessus de la barrique, il coupa la corde et Hector-Maubert, fessier en tête, alla se coincer dans la réserve de saumure. Gamin le tassa ensuite à coups de bûche, consciencieusement, afin que plus rien ne dépasse et qu'il puisse refermer le couvercle. Il aurait encore fallu un maillet et des clous mais il n'en avait point.

Gamin savait l'ennemi fourbe et dangereux, aussi décida-t-il de veiller jusqu'à l'aube, pour éviter qu'il puisse s'échapper. Mais il est des âges où les nuits sont trop longues pour qu'on puisse les défier. Après avoir rattaché Bourrue et Lucien, fort vexé de n'avoir point bu, Gamin s'était assis les paupières un peu lourde, et l'instant d'après, il faisait jour, Fanchon le secouait, et Hector-Maubert ne se baignait plus le siège dans la saumure.

– Pourquoi fais-tu cette tête, mon garçon ? Explique-moi. Je ne demande qu'à t'aider.

Gamin ouvre la bouche du mieux qu'il peut, mais seule une bouillie informe quitte ses lèvres. Rien qui ressemble à des mots, rien que l'on puisse comprendre. Il a trop honte, trop peur pour parler.

Fanchon comprend le trouble de l'enfant, elle s'accroupit en face de lui, rassurante.

– Si les mots ne te viennent, ce n'est pas grave. Laisse-moi juste le temps de nourrir et d'abreuver les soudards en armes qui s'impatientent en salle. Ensuite, nous monterons en ma chambrette. J'ai pupitre et plume prêt de mon lit, pour m'entraîner à faire des lettres. Ce que tu ne peux me dire, tu pourras me le dessiner. D'accord ?

Gamin fait oui de la tête mais il ne peut sourire. Il s'en veut trop de s'être endormi comme un nourrisson. À cause de lui, le danger rode à nouveau autour de l'auberge du Godet-sans-fond, insaisissable, mortel peut-être.

Chapitre XIX

Nonante-troisième épisode



ul autre ne pourrait ainsi se tourner en couche ! »

Depuis des heures, Camilla Clotilda, somnole les yeux mi-clos, en proie à la mauvaise paresse et aux malaises de l'aube. Elle songe à l'enfant qui naîtra de son ventre, ce fils du Rang Dévaux qui régnera sur Minnetoy-Corbières, cet enfant qui ne sera que le sien.

« Qu'ils s'entre-tuent, ces imbéciles ! », murmure-t-elle encore, à demi consciente, alors que le jour se glisse entre les volets. Puis elle entend encore ce bruit lourd, ce corps grossier qui se vautre sur le sommier en chambre d'à-côté. Elle est soudain tout à fait réveillée. Un mur n'y change rien. Camilla Clotilda sentirait la malsaine présence de son époux à une lieue.

« Nul autre ne pourrait ainsi se tourner en couche ! » Voilà que cette phrase qui lui tournoyait entre les oreilles perd son aura de songe pour prendre enfin tout son sens. Il est là. Elle n'y comprend rien mais c'est en elle une certitude. Que fait-il dans ce bouge de campagne alors qu'il devrait guerroyer bannière au vent ? Il préfère sans doute traquer la vertu des filles d'auberge et laisser à Vailles et aux autres le maniement des armes... Camilla Clotilda se sent emplie de mépris envers ce tas de couenne baveux. Mais quel sombre hasard cependant, alors même qu'elle découvre que vie couve en son sein...

La curiosité la prend. Elle entrebâille la porte pour jeter un œil dans le couloir. Fatale erreur, un garde du Duché regardait justement dans sa direction. Il sursaute et elle se sait reconnue, sans trop savoir comment elle pourra expliquer sa présence.

– Duchesse !? Vous fûtes promptement prévenue du malheur qui nous frappe !

Camilla Clotilda avale noblement sa salive, dodeline un peu de la tête et rajuste sa coiffe pour se donner le temps de réfléchir.

– Plaît-il ?

– Notre pauvre Duc blessé au combat, alors qu'il nous menait en sainte conquête. Quelle terrible tragédie !

– Et... Et comment se porte mon héroïque époux ?

– Vous savez, votre Seigneurie, je ne suis point officier. On ne me tient guère au courant des faits du Duché. Pour le Duc, je ne puis que prier. Mais votre douce et lumineuse présence ne pourra lui faire que du bien.

– Tu as raison soldat. J'hésitais d'ailleurs à troubler son repos. C'est dit, je retourne en chambre me faire une beauté avant de lui joindre chevet.

Camilla Clotilda referme la porte et s'adosse au chambranle. La tête lui tourne. Quelle est encore cette fourberie ? Il lui faut éclaircir ses idées. Elle est née en cette Italie cultivée où la raison est reine. La raison doit lui permettre de comprendre les sursauts chaotiques de cette terre d'arriérés.

Nonante-quatrième épisode

Le Duc n'a pu partir en guerre que pour unique raison : l'honneur qui lui pendouille à l'entrejambe. Mis à part la chasse, c'est là son unique préoccupation. Camilla Clotilda se souvient non sans effroi de leur présentation, alors qu'il avait chevauché depuis Minnetoy-Corbières pour demander sa main, bourses pleines d'écus tintants aux flancs d'un cheval épuisé. Son précepteur l'avait prévenu des tristes arriérations qui frappaient encore bien des bourgades reculées du Royaume de France, aussi s'attendait-elle à ce qu'il fut discourtois, peu cultivé. Mais son mépris de l'art, sa façon de poser manteau sur le bras d'un Apollon de marbre, son art de se moucher verdâtre en serviette brodée, dépassait tout ce à quoi elle s'attendait. À la table, le Duc parlait de chevreuils et de marcassins à la cantonade, riait de la tenue de femelle du ménestrel qu'on avait fait mandé à Florence et qui jouait, pour le plus grand ravissement des assemblées, de vieux chants courtois revisités à la lueur de la raison. La guerre et la politique n'inspiraient guère plus Freuguel-Meuzard-Childéric de Minnetoy-Corbières, qui n'aimait rien tant que sentir la soupe grasse lui dégouliner sur la barbe au coin de lâtre en collant sa main aux fessiers charnus des soubrettes égrillardes. Non, le Duc n'avait pas l'âme d'un conquérant. Il détestait campements et vents froids et maniait l'épée comme un ivrogne manchot.

Elle pourrait réfléchir mille ans encore, il n'existe point d'autres préoccupations en cœur de son époux que son vit et ses chasses. S'il a prit le chemin de la guerre, c'est avec le courroux du cocu ! Comment sait-il et que sait-il ? Camilla Clotilda tremble à l'idée de paraître devant lui. Elle est maîtresse à l'art de la comédie. Elle l'a souvent prouvé à la couche, lorsqu'elle parvenait à calmer les ardeurs d'un époux qui semblait prêt à se frotter aux poutres en se moquant des esquilles tant le bas ventre le grattait jusqu'à l'âme. Que faire et comment paraître devant lui ? Si seulement sa blessure avait été fatale... Camilla Clotilda tourne en chambre, tourmentée, indécise quant à conduite à tenir, lorsque son regard se pose sur la décoction que Hilda Van der Klötten lui avait administrée hier pour que cesse ses souffrances, pour qu'elle dorme au plus vite. Qu'avait donc dit la tenancière ? Camilla Clotilda fronce les sourcils, parfaitement éveillée à présent.

– Pas plus d'une cuiller, avait dit l'aubergiste, cette plante est particulièrement efficace, mais à petite dose. Mon cousin en avait avalé trois gorgées... Il dort encore... au cimetière

Nonante-cinquième épisode

Les ronflements saccadés du Duc traversent la cloison et glacent la Duchesse de dégoût. Les paroles de Hilda Van der Klötten dansent dans son esprit : « trois gorgées... au cimetière ». Et le flacon est là, sur la petite commode.

Camilla Clotilda a rêvé chaque nuit depuis son mariage de se débarrasser du Duc. Elle sait que ses manigances, un jour, lui permettront de prendre le

pouvoir et d'offrir à un fils de digne prestance un Duché débarrassé d'une trop rustre lignée. Mais combien de temps lui faudra-t-il encore de compromission, combien de nuits infâmes à se défendre des élans conjugaux de ce verrat ? Et voilà que la providence lui offre une solution toute faite. Camilla ne trouvera jamais plus pareille occasion. Nul ne l'empêchera de retrouver son époux en chambre. Et ce soir, elle saura faire couler ses larmes de deuil. Tous penseront que le Duc aura succombé à ses blessures de guerre. Camilla Clotilda sort de la chambre, le flacon mortel glissé sous son habit de nuit.

Le soldat de faction lui sourit, ne se méfiant de rien. Camilla pousse la porte de la chambre et la referme silencieusement derrière elle. Un faible jour pénètre au travers des volets fermés. Camilla retient son souffle. Elle avance sur la pointe des pieds vers le gros tas de chair qui inspire et expire en se raclant boyaux et qui crache mollement dans son sommeil. Elle remarque pansements et tache de sang sur les draps, ne s'y attarde pas. Il dort la bouche ouverte. C'est presque trop facile. Il suffit de renverser le flacon dans sa gueule, et le nom de Freuguel-Meuzard-Childéric ne sera plus qu'une épitaphe de plus dans la crypte du château des Minnetoy-Corbières. Camilla Clotilda, glisse la fiole hors de son habit.

– Duchesse, quelle surprise !

La porte s'est ouverte à la volée, la fiole gît brisée aux pieds de Camilla Clotilda qui regarde autour d'elle avec les yeux de la chouette prise au piège d'un jour soudain.

Nonante-sixième épisode

Le Chevalier de Vailles entre dans la chambre, le visage en joie, et se fend d'une génuflexion, balayant le sol de son chapeau poussiéreux. Il ne semble voir ni les joues empourprées de Camilla ni les morceaux de verres et la tache de liquide qui souillent le tapis, preuves de sa félonie.

– Votre Altesse, quel bonheur ! On vient à l'instant de m'avertir de votre présence. Comment vous êtes-vous tirée de ce sinistre piège ? Comment avez-vous pu vous sortir des griffes de cette blatte méprisante de du Rang Dévaux ?

Camilla Clotilda se masse l'entendement, se demandant si tous en ce bas monde perdent raison où si c'est elle qui n'est plus bonne qu'à parler aux fleurs qu'on l'enverra planter au couvent.

– Mais venez, reprend Vailles, intarissable de bonheur imbécile et qui ne cesse de dévoiler une denture moins dégarnie et noirâtre certes que celles de ses troupes mais qui suinte tout de même florilège des repas de l'année écoulée et belles taches de moisissures, laissons donc ce pauvre Duc à son sommeil réparateur. Il est tombé en héros, savez-vous ? Alors qu'il menait l'assaut au front des troupes, au bas des murailles qui vous retenaient captive.

Et il entraîne Camilla dans le couloir. Elle se laisse faire, hébétée. Ainsi, on la croyait aux mains du Baron, mais contre sa volonté, protestant de tout son honneur et de sa fidélité à son époux le Duc.

– Alors, dites-moi tout Duchesse. Conte-moi les péripéties qui vous menèrent ici !

Camilla Clotilda prend une brusque inspiration et les mots coulent de sa bouche presque trop aisément :

– Je fus sauvée, mon bon Vailles, je fus sauvée du sinistre Baron, de son donjon, et pire, de sa couche, par le prompt renfort du preux chevalier Alphagor Bourbier de Montcon, que l'on surnomme à juste titre Braquemart d'airain.

– Bourbier ? Prétendez-vous que ce fanfaron de Bourbier aurait traversé les lignes ennemies pour l'honneur du Duché ?

– Certes, il l'a fait. Et de quelle manière ! Il a ferrailé. Il a usé d'astuce et de force. Ma présence ici, en est la preuve vivante.

– Bourbier ! répète Vailles, je n'en reviens pas ! Comme on peut se tromper sur la valeur des hommes !

Nonante-septième épisode

Le Chevalier de Vailles donne le bras à la Duchesse pour l'aider à descendre dans la grande salle de l'auberge. Il semble encore abasourdi par la révélation de Camilla.

– Que vous fûtes sauvée par Alphagor Bourbier de Montcon, voilà nouvelle qui avive mon étonnement. Je devrai regarder d'un tout autre œil ce chevalier que je tenais pour bien plus bas que sa valeur.

– Je lui laisserai l'honneur de vous conter ses prouesses ! Il le mérite. Mais pour l'heure, parlez-moi du prédicament de mon époux. Je suis, vous le voyez, morte d'inquiétude !

Vailles baisse un peu les yeux avant de répondre.

– Ma foi, vie il gardera. Celui qui l'a soigné et recousu en paraissait convaincu. Toutefois, il est arrivé un grand malheur. Mais asseyons-nous, votre Altesse. C'est sombre nouvelle que j'ai à vous transmettre.

Vailles saisit le bout d'un banc à deux mains et le soulève brusquement, envoyant rouler au sol son occupant endormi. Il aide la Duchesse à s'asseoir et prend place de l'autre côté de la table. Il observe une pause de circonstance avant de continuer :

– Votre époux fut atteint non seulement dans son honneur mais dans sa virilité. Le coup porta contre son sceptre de lignage, et je crains que jamais plus il ne puisse le dresser. Minnetoy-Corbières n'aura plus d'enfants. Et lorsque les cousins de notre Duc, seigneurs aigris de Hourtevignes-les-Garonnes-en-Cresses et de Champoyes-les-Boyeux, qui rêvent du trône depuis tant d'année, apprendront la triste nouvelle, je crains fort qu'ils prétendent usurper la place de notre Seigneur.

Camilla Clotilda accueille la nouvelle sans tressaillir. Ses pensées se mettent en place à toute vitesse et l'avenir lui paraît moins sombre. Une bouffée

de joie fébrile lui fait monter le rouge aux joues. Vailles, se méprenant, détourne les yeux pour respecter la douleur de la Duchesse.

– Remerciez le Seigneur, Vailles. Cela point n'arrivera. Les cousins n'auront matière à ourdir. L'héritier est en mon ventre. Je porte l'enfant qui confondra ces fourbes envieux et qui leur fera ravalier leurs prétentions !

Le visage du Chevalier de Vailles s'ouvre soudain, comme qui respire après noyade.

– Voulez-vous me dire que la liqueur de lignage du Duc fermente en vous ?

Camilla Clotilda remarque alors qu'elle n'a plus besoin d'inspirer avant de mentir.

– Oui, dit-elle sans ciller.

Chapitre XX

Nonante-huitième épisode



n assaut victorieux se construit parfois en retraites stratégiques. Lorsqu'il parvint à se tirer de la barrique, surpris que personne ne l'ait plus solidement entravé, plus surpris encore que l'inconnu ne se dresse dans la nuit, l'épée au point, pour le défier une dernière fois, Hector-Maubert avait récupéré son cheval pour s'enfuir en forêt.

Sortir de ce tonneau n'avait pas été une maigre affaire. Son corps couvert de contusions le torturait à chaque mouvement. Ses vêtements mouillés de saumure sale lui brûlaient la peau et lui pesaient plus que chape de plomb.

Près du tonneau, un jeune garçon dormait, pelotonné dans l'herbe qui sentait déjà la rosée. Que faisait donc ce jeune godelureau hors son lit ? Sans doute les hurlements des soiffards en goguette l'avaient-ils chassé de sa couche pour trouver sommeil en lieu plus serein. Hector-Maubert l'avait enjambé pour contourner l'auberge.

Il se trouva nez à nez avec un homme couvert de fumier qui se massait la tête en regardant autour de lui de l'air de ne pas être tout à fait céans. De Guincy reconnut le jeune fat à la barbe bien taillée qu'il avait dû endormir cette nuit même d'un coup bien ajusté. Le bougre dansait encore avec les vouivres des limbes. Il n'était point en état de se battre. Voilà sur qui rogne passer à peu de frais.

Montpensois n'avait rien vu venir. Une manchette sèche comme un coup de fouet le frappa en pleine gorge et un coup de talon dans le gaster l'envoya rouler à nouveau dans le tas de fumier.

Replié en forêt, recroquevillé au pied d'un arbre, les genoux emprisonnés entre ses bras, de Guincy rumine sa vengeance en tentant de chasser le froid qui le pénètre jusqu'aux os. Loin d'Eustèbe Martingale et de ses ordres, il considère avoir carte blanche pour régler cette affaire. La Duchesse ne pourra lui échapper.

Nonante-neuvième épisode

Hector-Maubert flatte distraitement sa monture. Tant qu'il gardera son destrier auprès de lui, et surtout les armes qu'il dissimule sous sa selle et dans les petites sacoches qui pendent à ses flancs, il restera maître du jeu.

Le bucellaire tend l'oreille. Il sent une présence dans la forêt, pas celle furtive du gibier, mais bien l'ombre pesante des hommes. Des jurons étouffés, des bris de branches, lui permettent de préciser l'image. Il s'agit de chasseurs dotés de la grâce de boudets obèses, plus prompts à ficher leurs flèches dans le

dos du comparse qu'à stopper la course d'un marcassin blessé, voire d'un cerf boiteux.

Hector-Maubert se saisit tout de même d'une longue corde de chanvre et d'un large coutelas. Même si les brailards en ballade ne semblent apporter péril, il n'aime guère que l'on rôde ainsi dans son dos.

Tandis qu'il noue la corde avec adresse, une voix dominant les autres se fait par instants plus nette. Cette voix, de Guincy n'a aucune peine à la reconnaître ; c'est celle de ce chevalier de fond de cuve, de cet idiot de grand chemin, plus bouffon que chevalier, qui se fait appeler Braquemart d'airain et qui se dresse depuis trop longtemps en travers de son chemin.

Hector-Maubert n'avait point vraiment l'intention de le travailler à la dague, pas plus que le gros forgeron tuteur de goulot ; il n'usait guère son arme à trancher le lard de l'insignifiance. Sa fierté lui intime de ne tuer que l'adversaire de taille. Mais voilà, le bucellaire a connu trop de revers ces derniers temps. La colère lui monte aux tempes. Il est temps de laisser de côté les commandements du mercenaire. Désormais, Hector-Maubert fera place nette. Il videra la forêt de ses occupants avant de s'attaquer à l'auberge. Et cette fois, il le jure, nul assommeur ne se mettra en travers de son chemin.

Alors que les chants s'estompent puis refluent, entrecoupés de rudes brailages et d'impétueuses enjoignades au silence, Hector-Maubert s'agite, accroupis sur le sol. Il prépare le terrain.

– Venez, venez à moi, pauvres fous, murmure-t-il entre ses dents.

Centième épisode

Dans la petite chambrette cachée sous les combles de l'auberge, Gamin fixe Fanchon de ses grands yeux éplorés. Fanchon reste sans voix.

– Un tueur, un coupe-jarrets, est aux trousses de la Duchesse ?

Gamin fait oui de la tête, honteux d'avoir laissé l'homme en noir s'échapper.

– Il faut absolument prévenir le Chevalier de Montcon et son fier écuyer !

Cette nuit, Fanchon avait gagné sommier, avec en son ventre un lourd sentiment d'abandon. L'homme fier et courageux qu'elle avait caressé de ses espoirs pendant toute cette soirée où il s'était abreuvé et restauré dignement ne l'emmènerait pas en croupe. Elle ne partagerait ni son foyer, ni ses exploits. Ses rêves à peine nés refusaient de se dissiper.

– Que mes idées retournent au diable murmurait-elle, les lèvres blanches, le corps en nausée, dans une couche trop honnête pour être douce.

Elle s'était jurée de tout effacer au matin, même si les larmes restaient, lui assiégeaient les yeux, prêtes à jaillir à la moindre faiblesse. Elle ne voulait plus penser au chevalier Braquemart d'airain mais seulement le voir partir au plus vite. Elle savait que les sabots de sa monture, le fier Lucien, sonneraient sur le pavé de Briseglotte comme un glas. Elle savait qu'elle pleurerait, le visage enfoui dans la paille jusqu'à que le souffle lui manque. Et le garçon qui

viendrait un jour la consoler ne saurait jamais lui sécher tout à fait les yeux. À la fin d'une danse, elle abandonnerait peut-être sa tête sur son épaule, mais son regard errerait dans les troubles limbes que connaissent les femmes qui se sont laissé aller à rêver là où il ne faudrait pas. Mais on ne change pas son destin. Et celui d'un chevalier qui joue sa vie au fil de l'épée n'est pas celui d'une bergère devenue soubrette, d'une pauvre fille de salle cantonnée dans une auberge de trotte-menu de parle-fort et de gorges-en-feu. Oui, se jurait-elle en avalant sa salive, plus vite elle chasserait l'image de Braquemart de son âme, plus vite elle retrouverait la sérénité des filles sans pêché.

Mais voilà qu'un danger rôde autour de l'auberge. La vie de la Duchesse est menacée et, pire encore, celle du Chevalier qui sera peut-être le premier frappé afin que le tueur tapi dans l'ombre puisse avoir champ libre pour mener à bien son noir dessein. Braquemart doit être prévenu au plus tôt. Sous les traits de Gamin elle imagine le Chevalier blessé, torturé, tombant dans un traquenard, victime d'un sortilège, d'une lame dégainée en traître. Elle doit agir. Elle lui doit rescousse. Peut-être le prévient-elle à temps et peut-être...

Fanchon s'empare du vieux manteau de lin grossier, dans lequel elle s'endormait autrefois, au vent des collines. Elle court vers la forêt. La peur est en elle. Mais l'espoir aussi. L'espoir même s'il ne faudrait pas. L'espoir de changer l'histoire, l'espoir que cette fois-ci peut-être, il daignera l'aimer.

Cent unième épisode

Fanchon court à travers la forêt. Elle ne sait guère où se dirigent les chasseurs, où courent le cerf et le sanglier, mais elle croit dur comme fer que l'amour la mènera à lui. Il ne pourrait en être autrement. Et Fanchon court si vite qu'elle s'envole soudain. Elle est appelée par les cieux, elle voit les hautes branches d'un arbre se rapprocher d'elle et puis tout s'arrête. Fanchon ballote mollement dans l'air, les membres coincés entre les mailles d'un filet.

Assis contre le tronc de l'arbre, nettoyant le coutelas qui lui a servi à actionner le piège, Hector-Maubert sifflote et accorde à peine un regard à sa prise.

– Quelle affluence en Briseglotte... Jamais ce hameau tant d'action ne vit.

– Qui êtes vous Monsieur ? Sortez-moi de là ! Je ne suis point un animal !

– Non. À peine un oisillon étourdi qui ne mérite pas la vie. Un pauvre oisillon qui se balance sous une branche et qui de son plus beau chant appellera mes ennemis !

– Libérez-moi ou j'appelle au secours !

– Allez y, dit Hector-Maubert, c'est tout ce que j'attends de vous.

Il sort une toile de jute de son paquetage et la déplie lentement. Il époussette une petite arbalète et quelques traits de fer.

– Mais qu'allez-vous faire ?

– Crie, crie, te dis-je. Crie ou je te mets fer en gorge !

Et Fanchon réalise à qui elle a affaire. Elle est tombée dans un sinistre piège. Et l'homme au sourire de glace qui semble se désintéresser d'elle est celui qui avait échappé à la vigilance de Gamin. Elle sent que cet homme n'est pas de ceux qui plaisantent et que sa détresse a peu de chance de l'émouvoir. Elle crie donc. Elle est trop loin de l'auberge pour qu'on l'entende. Mais chasseur, maraudeur, ou assommeur qui roderait en forêt, l'oreille tendue, répondrait sans doute à l'appel de cette jouvencelle.

Hector Maubert considère son coutelas, satisfait. Paladins, vagabonds, hommes du Duc et coureur de guilledou peuvent venir. Il est prêt.

– Faire place nette, se répète le bucellaire.

Une fois que retraite sera assurée, il pourra retourner à l'auberge. Et là...

Cent deuxième épisode

La démarche molle et le litron bien en pogne, Braquemart débusque racines avec le pied et champignons avec le nez. Mais les juronnades épicées qui ponctuent trébuches, font fuir les sangliers d'une demi-lieue pour le moins.

Ils se sont séparés pour augmenter leur chance de trouver gibier. L'écho renvoie les hurlements de Raoul le rugueux et d'Émile la besogne qui imitent le cri du goret qu'on égorge afin d'attirer à eux marcassins et lièvres. Gobert, de son côté, se contente d'appeler les sangliers en criant leur nom d'une voix de crécelle rouillée.

– Bredouilles nous serons, murmure Braquemart en s'offrant une petite lampée pour se remettre les idées en places. Mais la bouteille est presque vide et cette seule vue suffit à l'attrister plus qu'il n'est possible. Quel est donc ce monde où pitance s'enfuit au moindre bruit et où liquide n'existe point en suffisance pour rassurer le cœur de l'homme ?

C'est alors qu'il entend un appel au loin. Il s'immobilise, la main bien serrée sur la bouteille. Il connaît cette voix. C'est la petite Fanchon, la soubrette que ce fâcheux de Gobert l'avait empêché de dignement trousser. La pauvre petite crie à l'amour comme la chatte abandonnée des nuits d'été. Et Braquemart se sent à la ceinture l'émotion des matins de forte cuvée. Autant laisser Gobert et les deux brigands à leurs sangliers et aller donner à cette petite la paix du corps. Braquemart marche bon pas en direction des cris.

*« Il est l'heure, oh mon cœur fou
de courir le guilledoux
De chérir la jouvencelle
De trousser gentille fumelle
Il est l'heure, oh mon cœur fier
De se mettre le sabre au clair
De bousculer la pucelle
Et de vider l'escarcelle »*

Il s'interrompt en complainte tant il lui paraît maintenant que Fanchon n'exprime point le mal d'amour, mais bien l'angoisse, la peur.

– Foutremisère ! Se peut-il que la pauvrete se soit blessée ? J'arrive, ma douce ! Je sais réconforter femelle en douleur.

Il écarte quelques branches et trouve petit sentier sur lequel il peut presser le pas. La petite appelle à l'aide Braquemart met la main sur son épée et court en suant à grosses gouttes.

Soudain il voit Fanchon suspendue, sous un arbre dans son filet, comme un jambon séchant chez le charcutier. Cette évocation fait poindre sourire au chevalier et aiguise son appétit.

Il avance d'un pas encore quand une corde s'enroule à son pied, et que comme par miracle sa tête s'oriente vers le bas alors qu'il est enlevé vers les nues.

Cent troisième épisode

Hector-Maubert de Guincy s'approche lentement de Braquemart et esquisse une révérence. Le visage du chevalier se balance au niveau du sien. Le sang qui lui descend en tête lui gonfle les traits et donne à sa couperose le teint éclatant de l'aubergine.

– Alors, Monsieur de Montcon, sentez-vous naître à la honte qui vous empourpre les joues un nouveau sobriquet qui vous suivra désormais comme un ombre fidèle ? Monsieur le chevalier à la triste posture !

Braquemart tente de saisir son épée qui lui glisse des mains et choit sur le sol. Il se débat d'autant plus que le taraudent les moqueries du bucellaire. Une remontée de bile lui dévale l'œsophage. Il la remet en place à grands coups de glotte rageurs.

– Que me veux-tu sorcier ? Sache que je te reconnais. Une nuit, tu m'empoisonnas près de rivière pour me délier langue et ce jour tu m'attrapes comme un vulgaire lièvre. A quoi te sont profitables telles fourberies et embuscades ?

– J'aime voir l'homme preux s'emmêler dans ses liens comme moucheron dans la toile. Agite-toi encore un peu et le sang te montera au crâne à le faire éclater. Ainsi le bruit qui dit que le preux Alphagor Bourbier de Montcon s'enfle tant la tête de ses exploits qu'il ne passe plus portail trouvera son écho dans la vérité.

Sur cette saillie qui lui arrache une brève expression de contentement, Hector-Maubert décide que palabres ont assez duré. Il se rassied au tronc de l'arbre et ferme les yeux comme s'il escomptait s'assoupir. Fanchon pleure doucement en sa cage de cordes. Elle ballotte mollement à sa branche alors que Braquemart tente encore de s'arracher à la sienne.

– Ne geignez point ainsi, jeune fille !

– Mais chevalier, tout est ma faute ! Je vous ai attiré par mes cris dans une méchante embuscade. Et nous voici à la merci d'un malandrin dont la seule vue me donne des frissons.

– Naïve jouvencelle. Je ne suis point si facile à prendre. Croyez-m'en, je ne suis pas à bout de ressources. Ce n'est point une corde mal nouée qui mettra à mal un vétéran de la croisade.

Et il ajoute entre ses dents.

– J'espère que cette outre pleine de Gobert ne tardera pas à me courir rescousse.

Cent quatrième épisode

Gobert, les mains en porte-voix, hurle à plein poumons :

– Saaaaaanglieeeeeer ! Saaaaaanglieeeeeer !

Il s'appuie contre un arbre pour souffler un peu. Il a la gorge en feu de soif et d'avoir trop crié. La tête lui tourne et le sommeil cherche à le gagner. Mais il se secoue incontinent. « Bredouille point il ne faut rentrer si bon rôl l'on veut manger », se dit-il pour se fouetter courage.

Où donc sont ses compagnons ? S'il ne peut se perdre en forêt de Minnetoy-Corbières, il doit s'avouer que les bois de Briseglotte ne lui sont faits que d'inconnu. Il faut admettre qu'il y est Dieu perdu.

Un bruissement dans un fourré voisin chasse sombres pensées pour le ramener à ses sangliers. Il y en a un gros qui s'agite là, tout près, et il s'agit de ne pas le laisser filer. Ventrapinte empoigne fermement son coutelas et s'avance à pas de loup sous les branches basses d'un pin.

Un sanglier aurait déjà fui ou attaqué, pense-t-il. Comme pour corroborer ses dires, des voix se font entendre et lui mettent baume au foie.

– Où donc sont le gros soiffard et le grand gueulard, Mimile ? Il n'y aura bientôt plus à boire et toujours rien à se mettre sous la dent...

– J'ai cru entendre le sieur Luret crier dans les parages. Il ne saurait être loin. Passe-moi ce qui reste de cette bouteille.

Raoul portait le flacon à ses lèvres quand on le lui arrache des mains. Sa bouche avide s'agite à vide, continuant sur son erre. Un glou glou forcené et un rot puissant retentissent dans son dos.

– Bougremissel ! Il faisait rudesoif ! Merci mes gueux ! Je vous paierai chopine en auberge.

Les deux brigands s'entregardent.

– Dis-moi, Raoul, ce drôle ne vient-il pas de nous soustraire boisson de la bouche de fâcheuse manière, et ce pour la seconde fois depuis que nous le connaissons il me semble ?

– Ce me semble fait avéré, Émile.

– Devons-nous donc lui apprendre les belles manières par celle que l'on dit forte ?

– Peut-être serait-ce service à lui rendre...

– Et que quand il reprendrait conscience il saurait nous en être reconnaissant...

– Bien qu'édenté...

– Les yeux pareils à des châtaignes...

– Et le nez éclaté comme fraise...

Gobert s’assied sans façon entre les deux lurons et pose ses lourds battoirs sur leurs épaules.

– Je crois qu’il est temps de retrouver Braquemart et de rentrer en auberge. Il n’est nul gibier en ces bois et la cave des Van der Klötten doit déborder de venaisons de toutes sortes. Rentrons, mes gaillards, nous n’avons que trop jeûné et j’ai une soif à incendier Babylone.

– Bien parlé Gobert. J’ai cru entendre crier il y a peu vers la colline aux pendus. Menons-y nos pas, nous le trouverons sûrement endormi sous un arbre.

Chapitre XXI

Cent cinquième épisode



uand la Duchesse entre dans la chambre de souffrance de son époux, elle n'éprouve plus de haine. Si le Chevalier de Vailles a dit vrai sur l'état du Duc, la disgrâce qui le frappe la dispensera désormais du pire de lui-même, de ses râles dont même une truie réprouverait le peu d'élégance, de l'emprise de ses mains qui pétrissent comme on ferraille ou empoigne cruchon. Si les mains du Duc la touchaient ce n'était que parce que sceptre de lignage le commandait, que son immense cul noirâtre ne se tenait plus. Maintenant que l'étendard de tant de mâle orgueil était en berne, elle était soulagée au-delà de ce qu'elle pouvait rêver, soulagée à en être incroyablement.

Besoin n'est plus de risquer la corde à tuer ce rustre encombrant, non plus que de courir l'amant de pacotille dans la pénombres des fins de banquet ou dans les tristes sous-bois de Minnetoy-Corbières. Camilla Clotilda se sent de taille à subir la bêtise et la crasse de son époux, maintenant qu'elle n'aura plus de mal à le tenir à distance. La maîtresse du château, ce sera elle. L'héritier en son ventre, elle n'aura plus à se cacher. Et ce pleutre d'antichambre d'Eustèbe Martingale saura sentir le vent et se rangera sans tarder à ses vues.

Ces pensées agréables rendent l'âme de la Duchesse primesautière et guillerette. Elle se sent prise d'une tendresse teintée de mansuétude pour son gros ours de mari. Mais elle doit s'assurer que les dires de Vailles sont vérité. Aussi se surprend-elle à jouer comédie qui pourrait passer pour basse vengeance si elle ne l'amusait autant sur le chaud du moment. Elle admettra bien plus tard à confesse que peut-être était-ce un rien cruel, mais elle se dira aussi que la vie offre ma foi fort peu de joie et que, si certains jeux sont peu chrétiens, ils satisfont l'âme mieux que dizaines de viles ripailles. Et puis, elle se devait avant tout de savoir.

– Oh, mon valeureux époux, blessé vous fûtes alors que vous me secouriez, héroïque à la tête de votre grande armée !

Elle se penche par trop en avant, jusqu'à que le Duc allongé hoquette à la vue qui s'offre à lui.

– Je... Ce n'est que légère estafilade, lueur de mes jours...

– Qu'il me tarde, Freuguel mon aimé, de me glisser en votre couche pour vous donner juste récompense de votre courage ! Le doux repos du guerrier.

Cent sixième épisode

Le Duc se sent vaciller de l'intérieur. Cette voix aimante, il en rêve depuis fiançailles. Mais jamais il n'avait entendu couler des lèvres de Camilla cascade de fleurs à vous faire frissonner les chairs et durcir le sceptre jusqu'au petit matin. Et maintenant qu'enfin cette voix lui berce le coeur, il n'a pour lui tenir

lieu de mâle honneur qu'une immense et vide douleur. Pas le moindre frémissement. Son bas-ventre est froid comme tombe. Mort.

Jamais il ne pourra en faire l'aveu à l'épouse qui joue des lèvres et roule des hanches pour attiser ce feu qui couve en tout mari digne de ce nom...

– Ma chérie, mille fois je donnerai ma vie pour...

– Alors prenez-moi, je n'y tiens Dieu plus ! Donnez-moi vite ivresse des sens !

Le Duc bat des mains dans le vide. « Oh, Jésus, se dit-il, m'aurait-on cloué les mains que je ne souffrirais pas plus ! »

– Il se trouve que...

– Comment ?... La Duchesse sent son expression se glacer. Elle jouit un instant de l'impression piteuse de son époux avant de reprendre. Quelques vulgaires estafilades vous empêcheraient-elles d'accomplir votre devoir le plus sacré, d'honorer celle que vous avez juré de satisfaire devant Dieu, le prêtre et sa noble famille.

– Camilla, je...

– Tiens donc, Freuguel-Meuzard-Childéric, je vous croyais plus gaillard. Le vrai homme ne descend de cheval que pour monter en croupe des jouvencelles. Mais vous mangez et paressez trop pour mériter encore titre d'homme ! Une guerre de peu d'envergure suffit pour vous mettre à bas, soit, je me passerai de votre compagnie.

Et elle s'éloigne à petit pas, referme la porte et, à peine le Duc a-t-il le temps de soupirer, qu'elle réapparaît.

– Au fait, Monsieur de Mortescouilles - puisque je crois que ce sobriquet vous convient -, vos tristes œuvres ont tout de même fini par m'engrosser. Et j'espère que l'héritier qui se meut en mon ventre aura le vit plus vigoureux que son père. Je vous salue !

Le Duc gémit quelques instants sur son lit. À force de ne point comprendre, le crâne lui fait bientôt aussi mal que la chandelle. Que faire ? Demander conseil à Vailles et vider quelques pintes pour retrouver un peu de paix. Oui, ce lui semble être la décision la meilleure qu'il ait jamais prise. C'est surtout la seule idée qui lui coure les pensées.

– Holà soldats ! Que l'on transporte ma couche à portée de bouteilles !

Cent septième épisode

Gobert, Raoul et Émile sont encore à cent pas de la colline aux pendus lorsqu'ils entendent les protestations de Braquemart.

– Tiens, dit Raoul le rugueux, le grand soiffard s'égosille...

– Appelle-t-il barrique ou demande-t-il à notre Seigneur bonne averse de gnôle ? Je ne distingue point ses paroles.

Gobert ne se joint pas à moquerie. La voix de son ami le trouble. Alphagor ne crie pas à la soif, il en jurerait. Aussi, freine-t-il le pas et laisse-t-il les deux brigands portés par leur verve gravir la colline à grandes enjambées. Entre les

branches, ils commencent à distinguer deux formes qui se balancent au gré du vent.

– Dis donc, Raoul, n'est-ce pas le fier-en-gueule qui pend par un pied ainsi que cochon en boucherie ?

– Il se fait, Mimile. Et la soubrette qui lui faisait l'œil humide pend aussi. Il est malsaine embrouille là-dessous.

Les lames quittent fourreaux. Raoul le Rugueux et Émile la Besogne avancent sur la pointe des pieds en évitant branches mortes. Quand ils arrivent à la clairière, un long personnage vêtu de noir tente de se sauver et trébuche. Il se retourne au sol et leur fait face, l'œil apeuré.

– Dieu des enfers, dit Hector-Maubert d'une voix monocorde, me voilà fait comme un rat !

– Tu l'as dit, malhonnête ! Nul autre que nous peut se permettre de détrousser céans !

– Viens donc par ici, corbeau de mauvais augure, que l'on voie ton frais minois.

Ceci dit, Raoul attrape de Guincy par le col et le remet debout d'une seule main. Puis, ne sachant que faire de ce mou gringalet qui ne porte aucune arme et qui paraît bien inoffensif, il le rejette dans un buisson et s'en désintéresse incontinent.

Émile s'approche de Braquemart qui pend toujours, la tête en bas. Il le considère gravement.

– Je n'aurais jamais cru que ton visage puisse encore violacer.

– Cesse d'ainsi parler et fais-moi descendre. J'ai la cheville en sang et une soif à trancher au sabre.

Raoul clame soudain triomphant : « Regarde, Mimile, le godelureau que voici est bien pourvu de bouteilles. Il y a là de quoi étancher notre soif... »

En effet, gourdes et flacons traînent épars sur le sol. Mimile et Raoul se sentent tout ragaillardis par cette vision.

– Nous larderons le malandrin et nous délivrerons le grand prétentieux lorsque nous aurons étanché, pas vrai Raoul ?

– Étancher sans attendre est le premier commandement de tout homme de bon sens !

– Boire sans surseoir est noblesse du soiffard, renchérit Émile la besogne.

Tout à leur joie de dépuceler flacons, il ne remarque pas la lueur dans les yeux d'Hector-Maubert. Ce n'est plus un prisonnier aux abois qui leur fait face, mais bien le fielleux mercenaires qui joint les mains non en prière, mais pour se les frotter de contentement.

– Détachez-moi, hurle Braquemart !

– Ce grand dadais qui s'est fait prendre dans un traquenard de fillette estimerait-il être de plus d'importance que lampée ?

– Ne buvez pas ! C'est un piège !

Mais déjà, les deux brigands se sont renversés les flacons dans la gorge. Ils déglutissent en cadence, la gorgée fière et le bras solide, mais peu à peu leurs jambes ploient et ils glissent au sol comme poupées de chiffon.

– Ce n'est pas là boisson chrétienne, dit Émile la besogne avant de sombrer.

Cent huitième épisode

Gobert, qui a assisté de loin à la scène, se camoufle derrière un fort tronc.

– Je me doutais bien qu'il y avait là triste combine, se dit-il. A-t-on idée de se jeter ainsi tête baissée pour offrir gorge à l'ennemi ? Et il me semble que ce noir intrigant et ses boissons du diable ne me sont point inconnus.

Le forgeron scrute la petite clairière et le grand chêne dont les branchages dominant la clairière et portent deux drôles de fruits qui mûrissent à vue d'œil. Il regarde Émile et Raoul au sol, le cruchon toujours aux lèvres, et se dit que le salut de ses camarades repose uniquement sur ses fortes épaules. Cette seule pensée suffit à lui donner grand soif qu'il tente de réprimer en avalant à contre-glotte une salive épaisse comme de l'étaupe.

– Tranchez la corde du chevalier, par pitié, Messire, supplie Fanchon, vous voyez bien que le sang va lui faire éclater la tête.

Hector-Maubert se contente de hocher les épaules tout en continuant de ranger ses flacons épars.

– N'implorez point ce serpent, ma damoiselle, souffle Braquemart faiblement, je fus meurtri bien pis chez les Berbères cannibales d'Anatolie.

– Tranchez la corde, le prie à nouveau Fanchon, n'avez-vous donc aucune âme ?

Hector-Maubert la considère, l'œil froid. Le pli de ses lèvres dessine comme une mauvaise estafilade au coutelas.

– Si je m'avisais de trancher quelque chose, ce serait autre chose que cette corde, gente damoiselle. Et je ne crois pas que ce serait là spectacle agréable à vos yeux.

Le bucellaire entreprend de ficeler soigneusement les deux brigands qui ronflent et qui hoquent comme verrats après l'auge. Il leur entrave les poignets aux chevilles derrière le dos et serre les nœuds de toutes ses forces.

– Si votre prétendu chevalier et ses compagnons étaient moins soiffards, vous ne pendriez pas ainsi comme coing blet. Si par fortune vous vivez outre ce jour, apprenez cette leçon, jeune tourterelle.

Hector-Maubert remet en sacs son attirail et sangle le tout à la selle de son cheval. Il travaille prestement, sans geste inutile, tout en continuant de pérorer :

– Constatez qu'il ne m'a guère été difficile de vider la forêt de ses hôtes indésirables. Un peu de ruse et de vulgaires cruchons ont suffi. Maintenant, veuillez me pardonner ma chère ; j'ai rendez-vous avec une Duchesse.

Et il monte en selle.

Cent neuvième épisode

Ce n'est point que le sort de la Duchesse importe à Gobert Luret mais il lui vaudrait longue bouderie de la part de Braquemart s'il ne tentait quelque chose pour arrêter le forban. Avec un profond soupir, le forgeron sort sa dague qui a tranché moult saucissons mais jamais gras d'homme et se campe sur le chemin que l'homme en noir doit emprunter pour retourner à l'auberge. Courage et raison lui font mauvaise boule dans la gorge, mais quelque sentiment plus noble l'empêche de se dérober.

Entre les branches basses, il distingue le retors personnage qui s'ébranle sur son cheval en ricanant. Comment arrête-t-on un cheval quand on a que ses deux jambes ? Si au moins il avait eu Bourrue avec lui, il aurait pu la coucher en travers du chemin. Et pour la faire bouger, celle-là, il aurait fallu plus que les sortilèges d'un sorcier des mauvaises nuits.

Le bucellaire s'approche, le regard vague. Tout à sa récente victoire, il n'a pas encore aperçu Gobert qui aura pour lui l'instant de surprise. Il pourra planter, mais il faudra planter juste. Et le tremblement qui s'empare de son bras et le flou qui lui coule derrière les yeux ne lui disent rien de bon. Mais vaille que vailles, comme disent les soldats de Minnetoy-Corbières !

Gobert attend de pied ferme, prêt à hurler le guttural courroux de l'homme à la gorge vaillante, prêt à fondre sur l'ennemi, quand une pive tombe juste devant lui. Un bruissement au-dessus de sa tête lui fait lever les yeux.

Dans l'arbre, il discerne une ombre fugitive qui se colle au tronc. Quel est donc ce lutin perché dans les feuillages ? Un raton-laveur, une belette de forte taille ? Ou bien est-ce plutôt la mort qui, ayant senti sa fin proche, rôde dans les parages, prête à le cueillir ?

Le forgeron sent son bras exploser. Un carreau vient de se ficher dans le gras de son épaule, le clouant contre l'arbre. La douleur et la surprise lui font perdre sa dague. Il porte une main à son épaule pour la ramener poissée de sang. Il relève la tête et voit Hector-Maubert de Guincy souriant diaboliquement tout en rechargeant lentement son arbalète.

– Avec toutes ces rencontres divertissantes, j'avais oublié le gros baudet. C'est gentil de vous rappeler ainsi à mon bon souvenir. Me feriez-vous le plaisir de ne point bouger que je vous ajuste un peu mieux cette fois-ci ?

Hector-Maubert guide sa monture tout près du forgeron. Gobert tente de se délivrer mais le moindre mouvement lui allume brasier par tout le corps. Le bucellaire se dresse maintenant très haut au-dessus de lui et pointe lentement son arme vers sa poitrine.

– As-tu fait ta prière, forgeron ?

Cent dixième épisode

Non, Gobert Luret n'a pas fait sa prière. Il n'avait jamais été homme à fréquenter l'église de Minnetoy-Corbières, préférant de loin vider les fûts de Morrachou ou refaire le monde avec Braquemart et Petitpont. Maintenant, yeux

dans les yeux avec cette pointe qui va lui transpercer le cœur, il se prend à douter.

Il fait une nouvelle tentative pour se libérer. Le noir forban sur son cheval semble savourer cet instant et prend son temps. Gobert croise son regard. Il lit dans ces yeux un amusement curieux. Il sent plus qu'il ne voit le doigt assassin se crispier sur la gâchette de l'arbalète et il se dit que tout est fini. Le forgeron ferme les yeux.

Ses dernières pensées vont à sa femme, Isabelle. Pour la ravoir rien qu'à lui, oh oui, il la ferait bien cette prière !

Il entend distinctement le claquement de l'arme. Il se contracte.

– Plonk !

Jamais, oh grand jamais, une arbalète n'a fait « plonk ! ». Gobert ouvre les yeux. Le bucellaire vacille, comme dans une valse avinée, la main à la tempe. Une grosse souche gît sur le sol.

Mais trop vite, le flou se dissipe. Hector-Maubert fouille le feuillage, les yeux mauvais. L'ennemi de cette nuit a frappé. Mais cette fois-ci, il n'a atteint que le côté du crâne.

– Tu n'as plus d'arme, maudit gredin, maugrée le bucellaire en levant son arme. J'abattrais cet arbre ! s'il le faut, mais je te forcerai bien à te découvrir...

Gobert comprend qu'il est oublié. De sa main valide, il s'en vient chercher le carreau qui le cloue au tronc. Il tire, il tire à s'arracher les chairs, mais Dieu, la pointe doit être fichée à trois pouces pour le moins. Il n'y arrivera jamais.

– Je t'ai vu !

Le carreau d'Hector-Maubert se fiche dans une branche haute. Dans l'arbre, les feuilles volent. Une ombre progresse le long d'une branche.

– Agile comme un singe, mais point aussi agile que ma flèche, dit-il en rechargeant son arme.

Cette fois encore, une branche pare le trait. Mais l'ombre là-haut en est désarçonnée et choit dans le vide. Elle se rattrape des deux mains, les pieds pendouillant dans le vide.

– Vouivre de Dieu ! C'est un morveux !

– Bougremissel ! C'est Gamin !

Cent onzième épisode

C'est à peine si Gobert sent son épaule se déchirer. C'est à peine si du coin de l'œil, il discerne son fils qui se hisse sur la branche. Il ne voit que l'arbalète et le rictus horrifié du bucellaire qui se tourne vers lui et le découvre libre de ses mouvements, lancé à pleine course.

Hector-Maubert n'a pas le temps de réarmer. Le forgeron le saisit par la cheville et le vire de ses étrières pour l'aplatir par terre. Le forban s'écrase au sol et son visage percute la bûche de Gamin.

Le bras de Gobert a martelé l'enclume depuis sa plus tendre enfance, il a fait plier le métal sous son marteau, mais jamais il n'a pilonné avec une telle

rage. Les genoux enfoncés dans le ventre du bucellaire, Gobert cogne à toute force de son bras valide.

– Tu égorgerais ta mère, vil démon ! Foutremitaine ! Je t'apprendrai à arbalèter l'honnête artisan et sa descendance !

Hector-Maubert sent son souffle quitter poitrine. Les os des pommettes craquent, sa mâchoire se disloque et ses dents se détachent une à une comme noisettes mûres et viennent s'amasser au fond de sa gorge.

Les limbes sont pour un bucellaire domaine de connaissance. Hector-Maubert courtise seuil de la mort depuis qu'il a pris les travers du chemin. Et même là, le souffle coupé, la gorge emplie de sang, le bucellaire ne se résigne pas au tombeau. Il sait que la colère du buffle lui ôte clairvoyance et il garde toujours quelque arme traîtresse en son habit.

Les doigts d'Hector-Maubert progressent sous sa chemise de lin alors qu'il lutte contre les ténèbres. Il lui faut rester en conscience malgré les coups qui lui pleuvent.

Gobert Luret soufflette maintenant à plein battoir, avec la régularité de la lavandière au bord de rivière. Son bras décrit des arcs de cercle de grande envergure et sa main calleuse défonce et détruit ce qu'elle rencontre sans jamais ralentir sa course. Le visage du mercenaire se déforme sous les coups et Gobert songe au métal chauffé à blanc se modelant entre marteau et enclume...

Le forgeron arrête net les mandales magistrales qui semblaient ne jamais devoir cesser. Une lame enfoncée jusqu'à la garde dans sa cuisse le fait hurler de douleur. En un éclair, il distingue la dague du bucellaire se lever à nouveau. Il se roule sur le côté avant que l'arme ne lui tranche la gorge.

À bout, de souffle, geignant et soupirant, le bucellaire se relève pourtant prestement. Une lame fine où perle du sang prolonge son bras, prête à sceller à jamais le sort du solide soiffard.

Gobert Luret chancelle sur ses jambes. La sueur de colère s'est gelée dans son dos. Il est debout, entier, mais il ne sent plus sa jambe. Le sang chaud qui coule de sa blessure à la joue lui poisse le col. Hector-Maubert montre visage bien plus misérable ; sa mère même aurait peine à le reconnaître tant le forgeron a eu la main lourde. Il tient son arme comme le crucifix que l'on brandit à la figure du démon. Il crache rouge et épais et sa voix n'est qu'un souffle quand il lance.

– Recule, toi forgeron. Laisse-moi champ libre vers ma monture !

Cent douzième épisode

Hector-Maubert contourne Gobert sans le quitter des yeux. Il va saisir la bride de son cheval quand une voix rauque le cloue sur place :

– Halte là, maraud ! Tu veux jouer les tranche-gosier... tu vas jouer avec adversaire à ta taille !

La corde tranchée nouée à la cheville, suivi de Fanchon blême et de Gamin qui trotte en roulant des yeux, Braquemart s'avance à grands pas, drapé dans son orgueil, le visage fermé, l'œil haut, l'épée pointée vers l'ennemi.

Hector-Maubert dont la main tremble sur le stylet trop court sent sueur et sang se mêler en ses chairs tuméfiées. Ses doigts s'écartent et il laisse son arme tomber à terre. Le voilà pris à revers par des manants plus habiles au goulot qu'à l'escrime. En temps normal, il ne ferait qu'une bouchée du grand barbu vociférant. Mais blessé, tuméfié, les bras lourds et les jambes molles, Hector-Maubert se sent peu faraud. La soumission semble la seule voie de salut. Et puis, de si piètres adversaires ne méritent pas d'être attaqués de front ! Il pose donc genou à terre.

Braquemart s'avance, terrible, impitoyable. Il applique la pointe de sa lame sur le front du bucellaire.

– Sais-tu, forban aux idées torses, comment les cosaques d'Abyssinie achèvent leurs ennemis ?

Fanchon, réalisant soudain ce qui se passe sous ses yeux, s'accroche au bras d'Alphagor, le visage tordu par la peur.

– Pitié pour lui, chevalier ! Je ne saurais vous voir achever adversaire agenouillé.

Bourbier hésite un instant. Hector-Maubert ne bouge plus.

– Ne le tuez pas, je suis sûre qu'il se repent déjà.

Le bucellaire bredouille entre ses dents :

– Oui, pitié, Chevalier. Je fais appel à votre légendaire mansuétude.

Alors, grand seigneur, Braquemart écarte Fanchon, plante son épée dans le sol et proclame comme qui s'adresse à vaste foule.

– Il est vrai que lame de chevalier ne transperce pas ennemi désarmé.

Puis, baissant la tête vers l'ennemi agenouillé, et sur le ton de la confiance : « Par contre, nul pleur de femme ne m'empêchera de châtier félon à la semelle. »

Il prend son élan et son pied vient fracasser le faciès du bucellaire comme charge de taureau piétine pâquerette. Les quelques restes d'os qui donnaient au visage d'Hector-Maubert un semblant de réalité se fissurent sous l'impact et le bucellaire est catapulté au sol, conscience aux étoiles et figure liquéfiée.

Braquemart s'immobilise, digne, le torse plus avant que le ventre.

– Eh bien, Gobert, te voilà esquiné de fort belle façon ! J'espère que cela ne t'ôtera pas l'envie de m'offrir à boire.

Et il ajoute à la cantonade : « Mes amis, je crois que vous me devez fière chandelle ! »

Chapitre XXII

Cent treizième épisode



lcyde Petitpont arrête la charrette et pose la paume sur le front du Baron du Rang Dévaux. Voilà quelques lieues déjà qu'il le voit se débattre en mauvais sommeil. Son visage s'assombrit.

– Fièvre a-t-elle baissé ? s'enquit Guillaume Bouilluc en revenant à contrecœur sur ses pas.

La lenteur de leur convoi lui pèse de plus en plus. Il piaffe sur sa monture mais ne veut point laisser son impatience troubler le paisible meunier. Malgré sa bravoure, il sent le souffle malsain d'Eustèbe Martingale coller à ses pas. Sitôt qu'il ferme paupières, des ombres se massent dans les fourrés et s'apprêtent à lui sauter dessus pour l'amener, nu-pieds et tête basse, à la potence réservée aux traîtres. Aussi progresse-t-il en éclaireur, se retenant d'éperonner sa monture pour s'enfuir au galop. Il voit bien que le malade souffre mille tourments. Et les terres ravinées et les chemins pierreux qu'ils suivent à faible allure attisent ses douleurs.

– Que nenni, répond le meunier, s'il ne transpirait autant il y a longtemps qu'il aurait mis feu à la charrette. Il lui faudrait quiétude d'une chambre et âtre ronflant. Ou repos pour le moins.

– Je crains que le repos soit en cette heure denrée que nous ne pouvons nous offrir.

Petitpont demeure silencieux. Il considère le Baron aux prises avec la souffrance, puis son compagnon qui cache mal la peur qui le tenaille. Le chemin jusqu'aux terres du Baron est encore long. Il convient de ne pas traîner en route. Les armées du Duc ont sans doute déjà mis à sac les hameaux bordant la Baronnie du Rang Dévaux. Mais le temps que les soldats fassent ripaille pour fêter victoire et se remettent en selle pour foncer sus la capitale leur laisse quelque répit. Du moins Alcyde veut-il le croire.

– Je crois me rappeler, Bouilluc, qu'à moins d'une demi-lieue vers l'est se trouve hameau de Briseglote...

– Vos souvenirs sont fidèles, Messire.

– Or, ce village se situe à la frontière du Duché de Minnetoy-Corbières et de la Baronnie du Rang Dévaux.

– Vous pensez qu'il a dû être épargné par l'avancée du Duc ?

Alcyde Petitpont opine sans entendre, plus loin déjà en pensée.

– Il est, à Briseglote, auberge tenue par une forte dame du Nord et son époux. Hilda se prénomme-t-elle. Cette brave femme accouchait en son temps toutes les gentilles qui n'avaient ni mari ni familles. Ses potions sont autres que les miennes, mais je crois qu'elle pourrait prêter concours à la guérison de notre Baron.

– Voulez-vous que j'aille la quérir ?

– Non. Mieux vaut nous y rendre. Notre Baron a besoin d'une couche chaude et sèche pour se soigner.

– Je passe devant pour m'assurer que route est libre. Il traîne à Briseglotte quelques mauvais garçons qui profitent sans vergogne de la faiblesse du passant. Ils n'auraient guère plus de pitié pour le Baron que les chiens de Martingale.

Cent quatorzième épisode

Petitpont se penche sur le Baron et lui passe serviette fraîche sur le front. Du Rang Dévaux gémit doucement, comme le daim touché par la flèche. Sous les paupières boursouflées qui ne ferment que de guingois, le meunier distingue deux yeux rougeâtres révoltés.

– Gardez courage, fier Baron, vos souffrances auront leur fin. Et si la voie de l'auberge ne nous est point interdite par quelques brigands ou filous, vous dormirez cette nuit en draps propres.

Alcyde regarde au loin mais ne distingue pas Guillaume Bouilluc. Il souhaite de tout cœur que le jeune garde ne soit pas tombé dans quelque guet-apens. Peut-être simplement a-t-il pris soin de préparer chambre pour l'arrivée du Baron.

Délicatement, le meunier en profite pour changer ses pansements. On ne peut dire que du Rang Dévaux reprenne figure humaine ; mais en se penchant sur lui, on a un peu moins l'impression de se trouver face à l'étal du boucher.

Quand Bouilluc revient enfin, Petitpont croque quelques radis, bien calé sur le siège de sa charrette. Le Baron semble paisiblement endormi.

– Te voilà, Bouilluc ! J'allais m'inquiéter. Qu'as-tu fait tout ce temps ?

– Ah, Maître Petitpont, il ne fut point facile de progresser jusqu'à l'auberge, bien que je n'aie rencontré nul malandrin, nul détrousseur. Je n'ai croisé que quelques ivrognes endormis ça et là dans les fourrés, comme s'ils avaient passé nuits et nuits à boire. Par contre, des soldats du Duc de Minnetoy-Corbières occupent l'auberge !

– Des soldats du Duc ! En es-tu bien sûr ?

– Cela m'a étonné. Nous sommes loin pourtant du champ de bataille, mais je ne puis me tromper : selles et couvertures sont aux armes du Duché. Des soldats s'activent aux écuries. Ils n'ont point figure à rire, et les montures dont ils s'occupent sont celles de personnages de haut rang. Il me semble même, je n'ai fait que l'apercevoir, que le Duc en personne siège en auberge devant forte chopine. Je voulais jeter l'œil à la fenêtre pour en avoir le cœur net mais une petite soubrette est sortie comme j'approchais, convoyant brocs de vin vers la forêt.

Alcyde Petitpont enfourne un radis bien rouge dans sa bouche avec un bon sourire. Brocs de vins et restes d'orgie lui donnent à penser qu'il ne tardera pas à revoir deux joyeux lurons de sa connaissance.

– Alors, que faisons-nous, Alcyde ?

– Attendons ici la nuit. J’ai donné au Baron de quoi calmer sa fièvre. Petite sieste nous portera conseil.

Cent quinzième épisode

D’un geste lourd, Freuguel-Meuzard-Childéric, Duc de Minnetoy-Corbières soulève chopine. Son bras tremble mais sa tête point. Pour la sixième fois, il se renverse la bière moussue dans la bouche et l’engorge à grand mouvement de pomme d’Adam et beau gargouillis de glotte.

– Encore !

Le contour des choses lui est encore trop net, il lui faut boire davantage. Le Duc regarde avec une moue de dégoût son aide de camp qui trempe à peine ses lèvres dans le liquide et essuie de sa serviette le rebord du récipient. Il pousse un long soupir. Que lui faudra-t-il encore ingurgiter pour voir ce fat, pour voir terre entière, colorés par les bienfaits de l’alcool ?

– Dieu ! combien me faudra-t-il boire pour ne plus songer à ma disgrâce et sourire sans regrets à l’arrivée prochaine de l’héritier ? Je ne sais, Seigneur, si les chopines bues céans doivent me faire rire ou pleurer...

Il met fin subitement à son discours pour songer à voix haute, les yeux dans le vague...

– Peut-être ne m’enivre-je pas à bonne source. Il me faut du vin, le sang du Fils, qui seul pourra redonner force à mon âme. Aubergiste, traîne ta graisse céans !

– Monseigneur...

Hans van der Klötten s’approche de la table avec les poses et la voix d’un garçonnet timide.

– Alberguier, je viens de converser avec le Très Haut. Apporte-moi un muid de ton meilleur sang de vigne.

– C’est que Monseigneur... Il n’y a plus rien à boire. Je viens de tirer pour vous les dernières gouttes de bière. Il n’a plus ni bière ni vin, ni eau-de-vie... Il ne me reste rien en auberge.

Le Duc tourne lentement le chef en direction de l’aubergiste et laisse glisser, menaçant :

– Que dis-tu ?

Cent seizième épisode

À s’entendre dire qu’il n’y a plus rien à boire, le Duc sent veine grossir sur ses tempes et le courroux lui monter au cœur. Ah, s’il n’y avait ces lancées et cette sourde douleur au milieu, qui ne cicatrisera point et l’empêchera à jamais d’être homme, il se serait levé, aurait empoigné cet indigne assoiffeur de van der Klötten, d’une seule main au besoin, l’aurait traîné en cuisine et l’aurait empalé sur l’une des grosses broches à cochons.

Le Chevalier de Vailles, voyant son maître manquer de souffle, entraîne l'aubergiste en coin de salle.

– Il ne se peut, van der Klötten. Tu es réputé posséder l'une des caves les mieux fournies du Duché.

– Ah, je ne le nie pas, Messire. Mais vous n'avez point vécu veille d'hier. Et pourtant, en mon métier, on en voit passer de drôles. J'ai vu veuve de guerre, un broc de vin dans chaque main, et qui les descendait sans déglutir alors même que nourrisson lui tétait le sein. J'ai vu le gros général Bergamote, qui se rendait de Gironde jusques en Flandre, entrer en auberge avec son cheval et boire avec lui jusqu'à ce que l'animal en tombe. Mais jamais, vous dis-je, je ne vis buveurs comparables à ceux qui s'inondèrent nuitamment céans. Et à cela nulle cave du Duché n'aurait pu résister.

– Je ne doute pas de ta bonne foi. Mais le Duc est atteint dans sa chair. Si ne serait-ce que lichette d'eau-de-vie n'apparaît à sa table pour apaiser son trouble et sa pépie, je ne donne pas cher de toi.

– Je vous le jure, Messire, il n'y a plus rien à boire. Même les huit beaux brocs de vin que j'avais dissimulés pour les heures de pénurie ou les hôtes augustes ont disparu alors qu'ils étaient encore là ce matin. Ça tient du sortilège, Messire. Mais que votre Seigneurie se rassure, j'ai fait envoyer deux vigoureux garçons d'étable à Cafloures pour emplir charrettes de fût de bières, tonnelets de vin, gnôles nobles, quartiers de lards et jambonneaux.

– Et quand ces braves garçons arriveront-ils ?

– Je les attends, Messire, je les espère au plus pressé.

Le Chevalier pousse un long soupir.

– Je vais entreprendre tâche fort malaisée. La patience jamais ne fut vertu ducale.

Cent dix-septième épisode

Le Chevalier de Vailles retourne à la table où le Duc immobile et bras levé attend, tête renversée et bouche grande ouverte, que quelque goutte lui tombe de chopine. Constatant que Vailles est de nouveau près de lui, il lui jette un œil luisant d'espoir.

– Vous ne devriez point vous enivrer ainsi, Monseigneur.

Ce n'est pas du tout ce que le Duc souhaitait entendre. Freuguel-Meuzard-Childéric repose godet si lourdement qu'il se brise sur le large plateau de mélèze.

– Te permettrais-tu de me dicter conduite, petit chevaillon presque imberbe ?!

– Dieu m'en préservera tant que vous me serez Suzerain.

– Alors trouve-moi à boire incontinent sinon je te fais subir ce que je subis et tu auras soif toi aussi.

Le Chevalier s'assied face au Duc et lui glisse sur le ton de la confidence.

– Je voulais seulement par ces quelques mots vous rendre attentif à votre épouse. Vous n'ignorez pas qu'elle...

Le Duc se recule sur son tabouret, les mains bien à plat sur la table, et hausse le ton afin que ses paroles soient perçues de tous.

– Que me chantes-tu ? Son état ne m'est point inconnu. Ma semence a germé au ventre de ma femme, tout le monde sait cela, mon bon Vailles.

Le Duc jette un coup d'œil circulaire sur les quelques gardes de sa suite, puis se penche vers son aide de camp qui chuchote en se donnant des airs de conspirateur.

– Je parle de sa captivité... Si vous souffrîtes dans votre chair, Madame la Duchesse revient de fort loin elle aussi. Le concours de l'époux qui saura écouter ses tourments et lui assurer vengeance le moment venu lui serait de grand secours. Et je ne crois pas qu'abus de chopine soit propice à l'écoute conjugale.

– Que sais-tu de l'écoute conjugale, toi qui sous tes airs guindés n'aspirez qu'à te frotter la couenne à la soubrette ?

– Je prétends juste qu'il ne serait bon pour l'héritier qu'elle porte que vous lui fassiez contrariété. Et d'héritier, je crains bien que...

– Oui, je sais. Je n'ose point même regarder sous mon gaster à force de trop le savoir. J'imagine déjà douleurs d'enfantement que me causera pissage de chopine... C'est bon, Vailles, je n'ai cœur à argumenter. Va, va chercher mon épouse, que je forge ma vengeance au récit de sa captivité !

Et Vailles s'éclipse à pas empressés. Le Duc le suit des yeux puis se tourne vers Hans van der Klötten, la langue râpeuse sur les lèvres

– Tu ne perds rien pour attendre, alberguier. Et gare à toi si je n'ai à boire après avoir ouï la Duchesse... Je t'éventrerai de mes mains pour te distiller le foie

Cent dix-huitième épisode

Camilla Clotilda di Capodistria ne se fait pas attendre. Elle paraît dans la salle, la démarche affectée, suivie d'un Vailles plus courbé que d'ordinaire qui l'enrobe de belles paroles. Le Duc est là, attablé, les poing serrés, les pognes comme perdues sur le lourd plateau de mélèze.

– Vous m'avez fait convier, mon digne époux ?

Le Duc soupire et contemple son godet vide d'un œil triste.

– Digne, je ne suis guère, ma mie. J'ai certes vécu disgrâce, mais la guerre est mon ouvrage. Vous avez connu pour votre part péril que Duchesse ne devrait subir. Aussi me faut-il entendre de votre bouche le récit de votre aventure et l'explication du miracle qui nous permet de nous retrouver dans cette sèche mais providentielle auberge.

Camilla Clotilda sent mauvaise boule lui monter à la gorge. Il est plus aisé de défier le Duc à la couche où il n'est plus rien, qu'en salle d'auberge, entouré de ses troupes, là, où malgré douleur et mauvaise fièvre, il demeure le maître.

– Je ne saurais vous conter pareille épopée sans que l’émotion ne me renverse...

– Essayez, ma Dulcinée, j’ai besoin de lire à vos lèvres à quelle sauce je mangerai l’ignoble du Rang Dévaux...

– Mon époux, vous savez pourtant que je suis indisposée et...

Le poing Ducal tonne sur la table et arrache au Duc un juron de douleur.

– Mortemarâtre de tison fourré ! Narrez, Camilla Clotilda, narrez puisque je vous l’ordonne !

Le Chevalier de Vailles s’avance et aide galamment la Duchesse à s’asseoir. Il en profite pour prendre parole.

– La Duchesse m’a confié, mon Seigneur, qu’elle fut secourue par preux Chevalier du Duché. Mais je laisse à sa bouche le soin de vous narrer épopée.

Cent dix-neuvième épisode

Une sourde nausée parcourt le corps de Camilla Clotilda. Elle se demande bien ce que sait son mari, ce qu’il ne sait pas. Elle le croit incapable de se jouer d’elle. Ce gros porc moins vaillant que verrat doit considérer comme aubaine l’avoir retrouvée ainsi, sans combattre et comme par magie, et il se satisfera de la moindre explication afin de retourner au plus vite à beuveries.

Le Duc dit d’une voix trop douce qui trahit son impatience :

– Commencez donc par m’expliquer comment vous fûtes enlevée en notre château au retour de latrines...

Camilla décide de prendre le taureau par les cornes.

– Mon époux, c’est là pour moi grande déception et pour vous grande honte. Je fus emmenée de force à trois pas de votre couche sans que mes cris ne vous réveillent, ni vous ni Achille, ni vos ivrognes de sentinelles. Quelques fieffés vauriens sont venus me voler à vous, sous votre nez ronflant et vous ne fîtes rien. Je suis Duchesse, fille de sang bleu, et l’on peut s’emparer de moi comme d’une vulgaire chambrière !

Dans sa colère la Duchesse s’est levée. Le Duc avale mauvaise salive.

– Et comment avez vous échappé à la vigilance de vos ravisseurs ?

– Grâce au seul chevalier digne de notre Duché. Celui qui fut des Croisades et qui se cantonne maintenant en notre bourg puisque aucune tâche noble ne s’offre à son courage.

– Ne me dites pas que vous voulez parler du...

– Chevalier Alphagor Bourbier de Montcon, dit Braquemart d’Airain.

À ces mots, Vailles se prend le front et murmure : « Voilà qui explique pourquoi il n’est plus bouteilles céans ! »

– Voilà qui explique pourquoi il n’est plus bouteille céans ! répète le Duc qui, oubliant un instant sa douleur et la colère de sa femme, éclate d’un gras rire de panse qu’il regrette incontinent. Ce fieffé soiffard a dû laper jusqu’aux murs de l’auberge ! Mais où est-il donc que je l’embrasse ?

Cent vingtième épisode

La porte de l'auberge s'ouvre à la volée. Haletant comme chien de berger, la langue pendouillant plus bas que menton, Braquemart s'écroule sur le sol, Gobert sur le dos, en poussant une volée de jurons

– Je ne sais si c'est d'être cocu qui t'alourdit les entrailles, Ventrapintes, mais, par ma foi, tu pèses plus que ta forge !

Braquemart rampe sous son ami et s'en dégage en ruant fort du fessier. Il se relève enfin, peinant à reprendre souffle et rajuste en maugréant son pourpoint malmené. Il lève les yeux et alors seulement remarque l'assemblée qui le contemple, ébaubie. Il y a là la Duchesse, un chevalier et huit soldats en armes ainsi qu'un gros homme qui ressemblerait à s'y méprendre au Duc de Minnetoy-Corbières s'il n'était si livide. Tous garde silence, bouche bée.

Braquemart accorde une brève gémissement en direction de la Duchesse.

– Votre Seigneurie... Je vous prie d'excuser cette peu digne entrée, mais mon compère s'est fait arbalèter la couenne et dague le lard et comme les deux brigands dorment sur le cheval du bandit et que le Gamin se traîne le sorcier par les pieds j'ai dû me le charger sur le dos depuis la colline aux pendus et ce gros tas qui boit sans conteste plus souvent qu'il ne pisse pèse plus lourd que bœuf mais qu'on ne nous donne ne serait-ce qu'une goutte de...

– Bourbier de Montcon, vous êtes l'honneur du Duché !

– Plaît-il ?

Braquemart se tourne vers le gros homme qui lui tend les bras. Cette voix... foutredieu ! Ce ne peut être que le Duc ! Prestement, il pose genou à terre et baisse le front, le poing sur le cœur.

– Mon ami, mon héros, relevez-vous et venez à ma table pour me conter vos exploits !

– Ce n'est pas là grand exploit, votre lumignon. Certes Luret fait bien ses 200 livres et se le transporter sur les reins n'est point fait de mauviette... mais le bandit en avait coupé quelques petits bouts et puis...

– Cessez vos modesties et racontez-nous tout du début. Je veux entendre de votre bouche de chevalier, de croisé, comment vous sauvâtes mon épousée, comment vous trompâtes la vigilance du Rang Dévaux et quel sort vous lui réservâtes.

Braquemart cherche le regard de la Duchesse qui détourne les yeux. Il sent une sueur froide lui courir le dos. Puis un sourire lui point aux lèvres.

– Mon Seigneur et Maître, je puis combattre le Huns et bouter l'infidèle, je peux prendre lieu saint ou citadelle ennemie, mais il est une chose que je ne puis, votre suzeraineté, c'est narrer gorge sèche !

Cent vingt et unième épisode

– Ah, Bourbier ! Vous me chauffez le cœur à défaut de me rafraîchir la glotte. Par malheur, cette auberge que je croyais bien tenue ne contient plus

goutte à boire depuis votre passage qui lui fut comme tornade et où tout ce qui était à boire fut bu.

– Si j’avais su que vous reviendriez de campagne par Briseglottte, j’aurai fait mettre tonnelet de côté pour votre Mansuétude.

– Vailles aura beau le contester, tout épris qu’il soit de science, de calculs et de précision d’escrimeurs dont la saine ivresse n’a que faire, je prétends moi que vaillance se devine à la tenue du cruchon. Celui qui relâche son verre avant d’en avoir vu le fond ne saura point défendre son Duché de bonne façon. Qu’en dites-vous, Chevalier ?

– Que tant de vérités ainsi proférées m’ont fort altéré, votre Clarté !

La porte s’ouvre alors en un joyeux grincement. Tous les yeux se tournent et se froncent dans la clarté trop vive du jour. Paraît un jeune garçon aux mains terreuses et aux dents gâtée qui roule barrique plus grosse que lui. Il manque d’écraser Gobert qui gémit sur le ventre en bavant doucement.

– Où dois-je poser le vin, Messire Hans, directement à la cave ?

Le Duc et Braquemart sont déjà debout.

– Que nenni, tonne le Duc en désignant la table. Ce tonnelet prendra place entre le Chevalier de Montcon et moi. Il nous aidera à tromper la soif en attendant réserve digne de ce nom.

Sitôt la barrique ouverte d’un coup de coude vigoureux, Braquemart et le Duc plongent chope en cadence dans le liquide violacé au dépôt douteux. Ils boivent à longues gorgées silencieuses.

– Je crois Dieu qu’il n’existe meilleure manière d’oublier mâle prédicament.

– Et trop longue sécheresse de gorge rend vin encore meilleur !

– Car c’est là la seule vertu de la privation. Sachez, Bourbier, que votre sagesse est grande.

– Cher Duc, comme disaient les Grecs anciens quand ils devisaient sous l’ombre fraîche des sapins : connaissance et félicité se trouvent au fond de tonneau et se révèlent aux hommes qui n’ont point peur d’aller voir la lie d’un peu plus près...

Vailles profite d’une plus longue gorgée pour s’approcher de la table.

– Dites-nous, chevalier, puisque vous voilà adoubé philosophe et puisque vous vous êtes refait la voix à compte ducal, il serait peut-être temps de narrer à Messire le Duc vos prouesses par le menu.

Et Braquemart se lève, sous le regard inquiet de la Duchesse.

– Mon innée modestie aura sans doute à en souffrir, mais puisque mon Suzerain le désire, je vais la mettre à l’épreuve de ma hardiesse et de ma science des armes...

Un masse le bouscule alors qu’à peine il s’envolait.

– Bougremissel ! se puit-il que tu buvasses sans moi ?

Gobert grimaçant de douleur s’est traîné jusqu’à la table et emplit à son tour grosse chopine de vin.

– De quel droit te sers-tu au tonneau ducal, affreux bourricot ? Retourne à ta douleur, et en silence, indigne compagnon, et laisse-moi narrer à ma guise !

Chapitre XXIII

Cent vingt-deuxième épisode



ans doute Guillaume Bouilluc ne se serait-il pas assoupi auprès de Petitpont s'il avait eu vent de la présence de Louis Bellefeuille à Briseglottte. Sans doute ne se serait-il pas non plus aventuré jusqu'à l'auberge tant le flasque Bellefeuille portait à méfiance.

Louis Bellefeuille semblait trop petit pour sa vie, trop petit pour sa peau, perdu au fin fond de lui-même. Lorsque Vailles l'avait reçu, paysan à la terre confisquée par un aîné à la main leste quémendant une place en armée ducale, son premier mouvement avait été pour renvoyer aussi sec ce mollasson et de le faire bastonner en sus pour son outrecuidance. Croyait-il donc, le bougre, qu'un frêle vilain aux épaules basses pourrait porter fier le blason de Minnetoy-Corbières ? Mais Vailles suspendit son mouvement lorsqu'il croisa le regard de Bellefeuille. Il y avait dans ces yeux humiliés une colère, une patience, une obstination qui donnaient le vertige.

Bellefeuille n'était qu'une pauvre enveloppe de chair sans force. Mais rien n'échappait à ses yeux ni à ses oreilles qu'il avait don de laisser traîner là où complot se fomentait ou détail croustillant se colportait. Il savait tout des coulisses de la troupe et renseignait Vailles sans se faire prier.

Les yeux de Louis Bellefeuille valaient une lame et ses oreilles un mousquet. Rien ne lui passait inaperçu. Et si ses confrères, buveurs et braillards, le détestaient parce qu'on ne lui connaissait ni vice ni sourire, ils n'osaient le chahuter de peur des représailles du Chevalier de Vailles.

De même n'osent-ils pas le renvoyer lorsqu'il paraît en écurie et trouble le sommeil matinal de son pauvre sourire.

– On nous espionne.

Et Louis Bellefeuille explique aux soldats avoir vu un homme se faufiler de buisson en buisson. Cet homme portait la livrée ducale et le badge de la garde privée d'Eustèbe Martingale, ce qui l'avait fort intrigué. À une demi-lieue de l'auberge, l'homme avait joint deux compères dont l'un dormait en charrette. En ces temps de guerre, aller y jeter un œil était leur devoir.

Alcyde Petitpont ouvre un œil, puis l'autre. Une arbalète et deux mousquets sont pointés sur lui. Il secoue Bouilluc.

– Ouvre les yeux doucement, compagnon. Je crains fort que ce réveil ne te soit pas des plus agréables...

Cent vingt-troisième épisode

Braquemart d'airain s'est levé. Il pose un pied sur le banc et se cambre en posant poing sur la hanche et en pointant le Duc de son godet bien rempli.

– La confiance dont m'honore Messire le Duc est légendaire. Il sait ma lame forgée pour l'héroïsme. Aussi, quand le héraut annonça aux rues du bourg la guerre contre du Rang Dévaux, ne me voyant point mandé pour le soutenir en campagne, je compris sans tarder que ce silence m'appelait à mission plus dangereuse encore. Une mission que le Duc ne pouvait même me confier à voix haute...

Braquemart avale godet entier et toise l'assistance. Mille fois sa langue a fait merveille, mille fois les rieurs et les indécis se sont tus, lorsque le verbe vif, le geste éloquent, il leur avait conté tumultes d'Orient, orages des déserts et créatures des cimes. Mais mille fois, l'assistance fut composée des trognes-à-goutte de Minnetoy-Corbières, des prétendants éconduits d'Isabelle Luret et des drôles qui survivaient à l'infâme cuisine du Sanglier Noir. Devant le Chevalier de Vailles et les soldats, l'œil encore frais, devant la Duchesse qui l'implore de mentir, Braquemart se sent plus emprunté, comme si la magie des mots allait lui manquer. Curieuse maladie que la peur. Heureusement, Alphagor Bourbier de Montcon dispose d'une pleine barrique de remède pour se soigner incontinent. Et il ne manque pas d'y puiser jusqu'à que verve lui revienne.

– Si le Duc marchait sur du Rang Dévaux à la tête de l'armée, devoir m'incombait de le devancer pour vérifier que vile embuscade ne l'attendait pas aux murailles de la Baronnie. J'avais pour m'aider dans ma quête fidèle destrier, et non moins fidèle forgeron, balourd certes, mais capable de hardiesse lorsque situation l'exige...

– Bougremissel ! Que j'aime quand tu me racontes, Braquemart !

– ... et capable de se faire plus muet que tombe quand la situation devient délicate, coupe Braquemart en remplissant d'urgence le godet de Ventrapintes.

Cent vingt-quatrième épisode

Un poing lourd abattu trois fois contre la porte de l'auberge fait sursauter tout le monde. Elle s'ouvre sur Raoul le rugueux et Émile la besogne qui, la gueule comme emplie d'étoupe, toisent l'assistance en reniflant puissamment.

– Perpètrerait-on quelques nouvelles agapes céans, Mimile ?

– Il fait si sombre qu'on n'y voit guère mais il me semble bien que le grand soiffard ait fort godet bien en pogne.

Braquemart a un geste large vers les deux intrus.

– Monseigneur le Duc, Duchesse, noble assemblée, je vous présente deux preux chevaliers qui joignirent leurs forces aux nôtres en chemin afin de combattre pour la noble cause du Duché. Leur arme et leur courage sont sans pareil et valent à eux seuls cohorte de fantassins, mercenaires ou suisses. Ils n'ont point le verbe agile mais c'est pourtant au passage d'hommes de leur

trempe que trouvères et conteurs puisent les mots que l'on grave au burin aux frontons des palais !

Les deux brigands restent interdits sur le seuil de la porte en essayant de trouver sens aux œillades de Braquemart. Le Chevalier de Vailles s'avance d'un pas et demande :

– Mais entrez donc, messeigneurs. Serait-il possible de connaître vos noms et qualités ? Je ne vois nul blason, nulle armure...

– Euh, moi c'est Raoul...

– Mimile, pour vous servir. Serait-il possible de prendre godet ? Nous mourrons de soif... Sieste impromptue n'est guère propice à paix de gorge.

– Sans dire que le malsain breuvage qui nous ferma paupières demande saine vinasse pour se passer le goût.

Le Duc essaie de se lever mais, son croupion s'alourdissant de verre en verre, il reste vissé à son siège.

– Que voilà paroles d'homme ! Venez prendre place, messires, buvez et laissez raconter Monsieur de Montcon.

Cent vingt-cinquième épisode

Raoul le rugueux et Émile la besogne s'asseyent tout contre tonneau. Le Duc se pousse en grognant pour leur laisser place. Le Chevalier de Vailles, debout derrière son suzerain, contemple la scène d'un air détaché. Quant aux gardes du Duc, disséminés dans la pièce, ils peinent à se frayer chemin jusqu'à barrique et ne remplissent leur godet qu'au plus fort du récit. Braquemart s'assure d'un coup d'œil que tous les verres sont pleins, tousse pour s'éclaircir la voix et poursuit narration.

– Permettez, vénéré Duc, que je passe rapidement sur le voyage jusqu'en Baronnie de du Rang Dévaux. Certes, il ne se fit pas sans heurts. Mais ne sont que peccadilles les échauffourées que nous connûmes avec quelques galapians, détrousseurs et autres brigands à la solde du redouté Anzyme la dent noire, et - Braquemart se rengorge soudainement et hausse le ton - ce combat que je dus mener seul à mains nues contre un ours... très jeune et de petite taille, j'en conviens - ajoute-t-il, voyant Gobert sur le point de s'ébaudir bruyamment. Enfin bref, là n'est pas récit que vous souhaitez entendre.

Alphagor constate avec satisfaction que tous sont pendus à ses lèvres. Il observe une pause calculée et en profite pour vider son godet alors que le Duc bave dans le sien, trop enivré pour songer à le remplir. Braquemart le lui enlève des mains, le remplit au tonneau et le lui pose délicatement sous la hure.

– C'est quand nous arrivâmes au pied des murailles de la ville de du Rang Dévaux qu'il se fit jour à nous que la Duchesse, reprend Braquemart qui se fend d'une courbette en direction de Camilla Clotilda et remplit son verre dans le même mouvement, était retenue captive en ces murs. Le va et vient des gardes ne laissait guère de doute : une personne d'importance était enfermée en

donjon. Et quel captif, me dis-je, mérite les honneurs du donjon sinon le joyau le plus précieux de notre Duché ?

Le Chevalier de Vailles profite de ce que Braquemart se rince la glotte pour glisser, faussement admiratif : « Votre entendement saute aux conclusions plus prestement encore que vous videz cruchons. Je n'aurais point cru possible ce prodige... »

Braquemart pointe son godet sur Vailles, éclaboussant généreusement le Duc.

– Et plus prestement encore saute ma main au fourreau lorsque ma parole l'on met en doute, Messire. On ne compte plus ceux qui l'apprennent à leurs dépens. Or donc, enchaîne-t-il courroucé en se tournant vers le reste de l'assemblée, pour entrer en ville nous dûmes assommer dru, mais le faire discrètement pour point qu'alerte ne soit donnée. Les sentinelles avaient la tête dure, mais nos poings l'étaient plus encore. Et si nul ne nous avait encore repérés, nous savions que moult obstacles se dressaient encore devant nous...

Cent vingt-sixième épisode

L'évocation de cet épisode périlleux lui ayant donné soif, Braquemart plonge derechef son lourd gobelet de plomb dans le tonneau et manque se le renverser sus. Les forts en glotte de l'assistance l'ayant déjà fort entamé, on doit maintenant se pencher bien bas pour y puiser breuvage. Braquemart boit, accorde un regard triste à la barrique presque vide, qui ne fournit plus qu'un borborygme de vin et de lie, puis considère son auditoire. Le Duc chancelle de plus en plus et n'a pas levé godet depuis longues minutes ; Gobert a le visage violet et semble sur le point d'exploser ; la lassitude a remplacé la crainte dans les yeux de la Duchesse qui réprime bâillement, et les deux larrons paraissent replongés en sommeil. Ne reste en digne posture que lui, le chevalier Braquemart d'airain le preux, à jamais hors de l'ivresse, porté par son récit, alors même qu'il ne cesse de puiser en barrique, et, bien campé sur ses pieds, ce Chevalier de Vailles qui ne cesse de le dévisager, un demi-sourire peint sur sa face trop lisse.

Braquemart tape un grand coup contre le tonneau pour que l'assistance se ressaisisse et reprend le cours de son récit :

– Pour s'introduire dans la cour d'honneur puis accéder au donjon, la chance ne nous suffirait pas, il faudrait le pas de l'étrangleur napolitain, le calme du charmeur de serpent de la vallée du Rhin, le sang-froid du combattant Sikh de Lusitanie. Aussi, décidai-je de laisser là mes compagnons, non que je les soupçonnasse de lâcheté ou de balourdise - encore que pour l'un d'entre eux le doute soit permis - mais parce que certaines situations exigent que l'on se dresse seul face à l'ennemi...

Braquemart goûte alors le silence avec plus de délectation que le vin. Il se rince le gosier d'une gorgée plus lente que d'ordinaire et reprend :

– Me glisser derrière les sentinelles ne fut que vécilles. Et, pour avoir fréquenté moult castels, je sais comment on gagne donjon, malgré remparts, murailles et mâchicoulis. Je ne vais point conter ici les échauffourées qui me virent planter le fer à la gorge de quelques gardes zélés. Ce sont là péripéties bien banales pour un homme d'honneur. Non, ce qu'il me faut vous dire, c'est que je parvins à glisser un œil à la serrure de la geôle et qu'icelle s'était muée en l'écrin pour la plus précieuse des perles de nos contrées. L'indignité et la bassesse du fourbe Baron du Rang Dévaux faillirent me faire détourner les yeux : il avait fait entraver mains et chevilles à la plus belle lueur de notre Duché.

– Camilla Clotilda s'émeut le Duc qui s'est réveillé dans un sursaut.

– Oui, Camilla Clotilda di Capodistria. L'instinct ne m'avait donc point trompé et m'avait guidé jusqu'à notre bien-aimée Duchesse. Elle était là, en donjon, prise, enlevée, enfermée, le menton droit et le buste digne, mais humiliée jusqu'à l'âme par les rires de du Rang Dévaux, ce chafouin, cet impie, qui se gaussait de notre suzeraine et parlait de lui faire violence, et même pire.

Le Duc dilue son vin de larmes de colère. Il vide son godet d'un geste rageur et en frappe le tonneau pour ponctuer chacune de ces menaces :

– Je le pourfendrai, je l'étranglerai, je le lardrai, je l'écorcherai... Je le jure devant Dieu compatissant, mon épousée !

– C'est ainsi que je compris quel était le but ultime de la mission qui m'était échue par la volonté ducale et céleste. Gobert et mes deux braves chevaliers sans blasons m'attendaient aux abords du château. Il n'était qu'à attendre le départ du félon, pénétrer en geôle et trancher les liens de sa Grandeur. Nous nous préparions à plonger dans les douves du haut du donjon quand...

– Je croyais qu'il n'y avait plus douves à du Rang Dévaux depuis décennies, dit Vailles d'un ton quelque peu soupçonneux.

– ...quand je réalisai avec horreur qu'elles étaient inexistantes. Et c'est à ce point de mes pensées que je me suis dit : « Il n'est douves où plonger et, l'alerte bientôt donnée, toute la garde sera sur le pied de guerre pour nous bloquer passage. Mais rien n'arrête qui fut des Croisades, foutredieu ! Il ne nous reste qu'une solution ». En effet, il ne restait qu'à utiliser cette corde que j'avais judicieusement pensé à emporter pour descendre le long de la muraille et rejoindre mes fiers compagnons. Ce que nous fîmes incontinent, la Duchesse sur mon dos, à la force de mon poignet.

– Poil au mollet, se permet Gobert en un fort rire de gorge avant de plonger godet dans la barrique. Vivement que vin m'altère les sens ! Je ne pourrai t'ouïr plus longtemps sans me tordre les côtes.

Et il vide son verre d'une gorgée et se laisse tomber en arrière, ronflant déjà avant d'atteindre le sol.

Cent vingt-septième épisode

Braquemart fait mine de se rasseoir, comme si salive lui manquait, lorsque paraît Hans Van der Klötten, qui ploie sous le poids d'une lourde barrique qu'il mène jusqu'à la table en ahanant.

– Messires, dit-il en s'essuyant le front, j'ai vu que vous aviez encore grand soif. Aussi me suis-je permis d'y parer. Goûtez, je vous prie, le meilleur vin de tout le Duché.

Braquemart plonge godet, clapote de la langue, et ses yeux s'illuminent aussitôt.

– Et croyez-vous qu'il en était fini de péripéties ? Que nenni ! Du Rang Dévaux, le malfaisant, dispose d'une lourde cavalerie. Il nous rattrapa en forêt de Pommanoir-en-Rivière. La lutte était inégale. Ce pendent en voulait à notre peau. Arcs et arbalètes se tendaient déjà. La fuite ne nous aurait menés à rien, sinon à Dieu. Mais Dieu attendrait. Tout soudain, j'éperonnai Lucien et fonçai sus nos assaillants en hurlant tel une horde de cosaques. Ils s'attendaient à tout, ces pense-flasques, mais point à telle volte-face. Je désarçonnai du Rang Dévaux avant même qu'ils ne pussent tirer et nous roulâmes au sol. Le Baron se défendait comme un lion, certes, et plus d'une fois je faillis mordre la poussière alors que nous roulions pêle-mêle dans le fracas de nos armures entrechoquées, mais rien n'aurait pu briser mon étreinte. Les mercenaires du félon nous regardaient sans oser tirer de peur d'atteindre leur suzerain. Finalement, je mis ma dague sous la gorge du retors nobliau et le forçai à se relever. Lorsque l'on tient son chef, une armée n'est rien. C'est ainsi que, gardant le Baron en otage, nous pûmes briser le cercle de nos assaillants, quitter le territoire de du Rang Dévaux et mener, au terme d'une longue course, notre bien-aimée Duchesse en sécurité entre ces murs.

Et Braquemart replonge godet, fier de lui, quêtant bravos et hourras, saluant presque.

– À d'autres !

Le Chevalier de Vailles avait senti le rouge lui monter aux joues tout au long de cette dernière tirade d'Alphagor. Et comme le Duc considérait son verre avec le sourire béat de qui voit par-delà les choses, il était de son devoir de réagir et de confondre l'imposteur.

– À d'autres, Bourbier ! Votre épopée est cousue de fil blanc. Même enfants et sots ne sauraient y prêter foi ! Vous n'avez point pu charger le Baron avec votre misérable rosse !

– Oh que si, Messire ! Et je lui ai travaillé le visage du poing à lui faire craquer tous les morceaux durs qu'il y avait à l'intérieur. N'en aurions-nous eu besoin pour nous permettre de nous échapper que je lui aurais passé ma lame de par le ventre.

Vailles regarde la Duchesse qui ne baisse pas les yeux. Soutiendrait-elle pareille invraisemblance ?

– Alors que ce fait que nous ne le voyions pas, votre prisonnier ? Pourquoi n'est-il point là, à genoux, pour mendier clémence ducale ?

Braquemart semble un instant décontenancé. Il vide lentement son godet. Ses pensées vont vers le noir filou qu'ils ont ramené inanimé de la colline aux pendus...

– Je pourrais vous l'aller chercher, Vailles, mais même si je vous le présentais, je ne suis point sûr que vous le reconnaîtriez !

– Fadaïses, sottises et calembredaines, hurle le chevalier. Le Baron a défendu son fief de notre assaut et se porte comme un charme en son castel. Vous mentez, Alphagor Bourbier de Montcon ! Vous mentez ! Je vous en demande humblement pardon, Duchesse, mais des choses devront être tirées au clair sitôt que le Duc aura retrouvé esprit.

La Duchesse blêmit mais reste coite, les lèvres scellées.

Braquemart inspire longuement prêt à offrir une nouvelle tirade à l'assistance et à moucher ce cuistre à l'imaginaire de poutre moisie. Il ne le peut : la porte s'ouvre en grand et paraissent quatre soldats.

– Messire le Duc, portez donc l'œil à ce que nous avons trouvé... Les deux là disent qu'il est de noblesse et qu'il a besoin de soins.

Les soldats s'écartent pour laisser entrer étrange cortège constitué de deux hommes portant brancard de fortune sur lequel gémit doucement un troisième dont le visage n'est qu'une plaie.

L'œil de Braquemart s'éclaire alors qu'il reconnaît Alcyde Petitpont. Mais déjà Vailles jette ses ordres aux quatre soldats.

– Écartez-moi d'abord le pestiféré, ordonne Vailles en désignant Petitpont, que je puisse voir cet homme de plus près.

Un garde pousse sans ménagement le meunier vers le fond de la salle, de même que Guillaume Bouilluc qui semble près de succomber d'effroi. Le Chevalier de Vailles pose genou prêt du brancard.

– Cet homme n'a plus face chrétienne, qui saurait dire qui il est. Mais cette main à l'ongle du petit doigt très long... serait-il possible que...

Braquemart manque en avaler son godet mais se ressaisit incontinent.

– Me croirez-vous maintenant ? Voyez comme je lui ai arrangé le portrait à votre Baron maudit !

Cent vingt-huitième épisode

Le Duc, requinqué par la nouvelle, s'avance vers le moribond, soutenu aux aisselles par deux soldats.

– Regardez, dit Vailles. Le fourbe retrouve l'entendement. On dirait qu'il veut ouvrir la bouche.

À ces mots, la Duchesse réprime un haut-le-cœur. Braquemart écarquille les yeux, bondit en avant et frappe à pleine botte le visage démolí du Baron. On entend un bruit de chair molle et de petit bois.

– Mais enfin, Bourbier, que faites-vous ?

– Pardonnez-moi. C'est la rage de voir un homme qui a tâté de mon poing reprendre conscience en ma présence. Jamais, je le jure, jamais on ne m'avait pareillement offensé. Celui que je frappe a décence de rester à terre.

– Il suffit avec votre honneur de soudard ! Il est d'usage, vous le savez, de soumettre tout traître à la question. Et cette tâche est dévolue au suzerain. En sus, vous avez démoli ce qui lui restait de mâchoire. Comment diable le ferons-nous parler ?

– Il est vrai, dit le Duc. Je n'aime guère qu'un chevalier, aussi héroïque soit-il, empiète mon domaine...

Braquemart bafouille une excuse, penaud mais soulagé d'avoir pu réduire l'importun au silence.

– Mon époux je ne vous reconnais plus.

La Duchesse s'approche à son tour, d'un pas décidé, le front haut. Elle n'ose regarder au sol de peur de croiser le regard de du Rang Dévaux.

– Que vos soi-disant blessures de guerre vous empêchent de défendre mon honneur, je puis l'admettre, mais que vous tanciez notre sauveur alors qu'il empêchait notre pire ennemi de lever les yeux sur moi, je ne l'accepte point. Savez-vous ce que la bouche de cet homme m'a dit, savez-vous ce que ses yeux voulaient connaître de moi. J'en rougis encore jusqu'à l'âme, mon époux.

Le Duc sent que salive lui passe mal. Entre le bon sens de Vailles, les lèvres blanches d'indignation de son épouse et la douleur qui ne cesse de lui remonter du ventre, il ne sait plus où donner de la tête.

– Je vous prie de m'excuser, mon aimée. Je vous jure que du Rang Dévaux n'ouvrira les yeux qu'à l'heure du gibet, pour les fermer à tout jamais. Demain à l'aube nous le pendrons en cour de l'auberge. Tel est mon souhait.

La Duchesse regarde Braquemart avec une gratitude qui lui réchauffe les sangs. Ah ! Si elle n'était suzeraine, d'un tel sang, d'une telle prestance, il la mènerait en grange pour s'y frotter le lard contre dans la paille.

Le Chevalier de Vailles arpente la pièce à grands pas. Il garde l'œil à tout, n'oublie ni présence d'Alcyde ni celle de Guillaume.

– Jetez donc ces félons dans les écuries et ne les perdez pas des yeux, commande-t-il.

Les gardes s'emparent de Bouilluc, hésitent à se frotter à Petitpont, lorsque Braquemart intervient.

– Mais arrêtez, malheureux ! Que vous en prenez-vous à Alcyde ?

– Qu'est-ce encore, Bourbier, vous frayez aussi avec la peste, avec ce compagnon de l'ignoble du Rang Dévaux. Et que fait donc céans ce sbire de Messire Martingale ?

Encore une fois, Camilla Clotilda impose sa majesté de geste, le galbe de sa jambe et sa voix de miel.

– Cessez donc de pérorer, Vailles. Le vaillant sieur Petitpont et son jeune ami nous ont prêté rescousse en forêt et portent tous deux en cœur l'amour du Duché. Le chevalier de Montcon, comprenant mon état de ventre, me convoya au plus vite à couche décente et à la sécurité, tandis que notre brave meunier

gardait le Baron à sa merci... Vos soupçons ne sont que vilénies mon pauvre ami et ne me poussez pas à vous en demander compte.

Cent vingt-neuvième épisode

Tandis que les soldats emmènent le Baron inconscient, Alcyde profite de l'agitation pour attirer Braquemart à l'écart.

– Alphagor, nous ne pouvons les laisser faire. Je n'ai pas sauvé la vie de cette homme pour le voir pendre !

– Enfin, Alcyde, j'ai percé les lignes ennemies pour ramener ce félon par la crinière. Je ne vais pas l'aider à fuir ! Et puis, gibet pour le traître, c'est là belle occasion de réjouissances.

– Belle occasion pour toi de plastronner ! Cette histoire, tu l'as tout inventée. Mais il n'est plus l'heure de galéjer, il faut tirer du Rang Dévaux de ce mauvais pas.

Braquemart soupire, quitte à regret la légende qu'il venait de bâtir à grandes envolées et dans laquelle il se sentait bien.

– Au fait, comment est-il Dieu possible que le Baron du Rang Dévaux soit en ta compagnie ? J'y vois là œuvre du Tout Puissant car jamais tu n'aurais pu mieux tomber pour me sortir la tête de ce licol que je m'étais moi même tricoté !

– J'ai été mandé par Martingale pour soigner un homme qu'il avait mis à mal. Ce n'est que plus tard que son identité s'est fait jour à moi. Et maintenant, je dois trouver moyen de retourner auprès de lui car il ne pourra rester longtemps sans soins. Et il n'avait certes pas besoin de ton vaillant coup de semelle !

Guillaume Bouilluc s'approche des deux amis.

– Alcyde, il me semble que situation est plus embrouillée que bazar de Maures. Le Duc a mis la main sur le Baron et nous le laissons faire ?

– Au moins n'est-il plus entre les griffes de Martingale et c'est déjà un mieux pour lui. Ici, tout n'est point perdu : le Duc n'a plus les sens aux aguets et la Duchesse semble être tout entière de notre côté. Et je crois commencer à comprendre pourquoi...

À l'autre bout de la salle, le Duc vient de s'écrouler entre deux tabourets et jure tout ce qu'il peut. Le Chevaliers de Vailles se porte à son secours, tente de le relever et s'écroule à son tour. Fanchon et Hilda, qui ont repris leur service en salle, accourent porter assistance, mais peinent à hisser le solide tas de viande qui vocifère et gémit.

– Comment veux-tu procéder, Alcyde ?

– Je n'en sais fichtre rien. Il nous faut gagner du temps, le temps de débrouiller cet écheveau, et pour cela nul n'est meilleur que toi.

Braquemart porte la main à son arme.

– Dis-moi, Alcyde, dis-moi où il faut que je ferraille !

– Non, c'est à l'autre talent que je vais faire appel, celui de bamboche et ribote ; je veux que tu contes mille croisades par le menu, que tu amuses le Duc

et sa suite. Réveille donc Gobert, et chantez à faire boire l'assistance jusqu'à potron-minet.

– Enfin, ce n'est point là rôle de chevalier... et déjà hier nous fûmes fort enthousiastes...

– C'est pourtant la seule chance que nous ayons de sauver le Baron...

Tout en parlant, le meunier guette les réactions de son ami, cherche le mot juste, celui qui transformera le fanfaron boudeur en indéfectible allié.

– ... et de sauver la Duchesse.

Braquemart tend le bras, et solennel, fait serment.

– Si c'est pour une juste cause, je boirai plus et mieux que je n'ai jamais bu.

Cent trentième épisode

Tandis que Braquemart s'en va réveiller ses compères et les prévenir que ce soir on videra cruchon, non pour le seul plaisir de la gorge, mais bien pour le salut du Duché, Alcyde Petitpont sort prendre l'air, en proie à une mauvaise inquiétude.

Il ne voit comment soutirer le Baron au courroux du Duc et à la volonté de Vailles. En cour d'auberge, il fait les cent pas. Comme si Dieu donnait réponse à celui qui fait tour sur lui-même ! Alcyde Petitpont hausse les épaules et entreprend de baguenauder autour de l'auberge pour reconnaître les lieux.

Des pieds remuent un peu, enfoncés dans un tas de fumier, et le meunier sourit doucement. Un bon soir auprès du feu, il sera bon de se laisser conter rixes et gestes qui produisirent si curieuse conséquence. Alcyde hésite un instant à tirer le malheureux de mauvaise posture, puis se dit qu'il ne sert à rien de hâter un réveil qui ne pourra être que difficile.

C'est alors que Gamin s'agrippe à lui, l'air agité.

– Ah ! Te voilà enfin, Gamin ! Ton tourment me dit que ton père et Braquemart t'en ont fait voir de toutes les couleurs. Ils ne sont certes point de grand repos mais les mésaventures qu'ils te font vivre te rendront plus fort. Ce sont elles qui te donneront le courage de t'adresser au monde aussi simplement que tu t'adresses à moi... ou aux étoiles.

– Venez avec moi, Messire Petitpont.

– Je te suis, Gamin.

Ils s'enfoncent dans la forêt. Là, sanglé à un arbre, près de son destrier qui mâchonne mollement larges feuilles de fougère, se tient un homme de longue taille, vêtu de noir et tuméfié jusqu'au sang. Lorsqu'il reconnaît Hector-Maubert de Guincy, râlant plus qu'il ne respire, crachant de temps à autre l'une de ses rares dents, le meunier sent idée poindre en lui.

– Tu fais triste figure, homme en noir.

Hector-Maubert ouvre à demi un œil, glaviote, essaie de sourire...

– Meunier ! J'aurais dû t'occire en ta demeure comme j'ai occis ceux qui se sont dressés sur ma route.

– Tu es donc bien bucellaire... un que l'on paie pour faire la sale besogne.

– Comment oses-tu ? Mes faits d’armes font pâlir d’envie tous ceux qui, de Naples aux Pyrénées, prennent le chemin sans se soucier des lois, avec leur courage et leur lame pour tout bagage.

– Te voilà pourtant à ma merci.

– Cela n’est pas ton fait meunier, n’en tire pas orgueil. C’est celui du nain domestique et silencieux qui se cache derrière ton habit.

– Mis à l’échec par un enfant... qui voudra encore de tes services ?

– Cesse tes sarcasmes. Tu sais qu’ils me torturent plus qu’une lame. Que veux-tu donc à la fin ?

Petitpont inspire longuement, fouille dans l’œil à demi-ouvert du bucellaire comme pour y trouver une réponse.

– Te crois-tu en mesure d’échapper à une douzaine de gardes armés, ceci sous les yeux de maître même de ce Duché ?

– Cela dépend de ton prix !

– Tu veux être payé ?

– Je suis bucellaire. On me paie pour me voir sortir la fiole ou l’épée. Je préfère que tu m’ouvres la gorge, que tu me laisses saigner comme goret, plutôt que de ne point tâter de bourse. Jamais, tu m’entends, on ne dira que je me suis vendu gratuitement !

– Alors, je t’achète.

– Quel est ton prix ?

– Ta vie. Oui, tu as bien entendu. Je t’offre vie sauve et liberté. À la nuit tombée, quand bombance battra son plein, je te mènerai en écurie où tu prendras place d’un glorieux prisonnier, le Baron du Rang Dévaux. Nul ne saura te reconnaître ; vous avez même corpulence et même figure défigurée. Il te suffira de prendre ses habits. Tu seras entravé fermement, n’espère donc rien tenter avant matin. À l’aube, quand le Duc se réveillera et que sera passée sourde douleur d’ivrogne en son crâne, ses soldats viendront te chercher pour te mener au gibet. Alors seulement je te ferai passer une dague. Il sera temps pour toi de jouer ta chance. Ta vie, je te dis.

Hector-Maubert crache une dernière dent, il semble que son corps se redresse un peu, retrouve quelque majesté, malgré le sang et les plaies.

– J’accepte, meunier.

Chapitre XXIV

Cent trente et unième épisode



'après-midi touchait à sa fin. Le Duc avait dû être porté en sa couche après s'être évanoui au moment de se vider vessie. La Duchesse, prise d'un malaise, s'était retirée dans sa chambre. Aux écuries, le Chevalier de Vailles gardait personnellement le Baron du Rang Dévaux qui n'avait toujours pas retrouvé conscience. On l'avait fait enchaîner à son brancard et Alcyde Petitpont s'y était fermement opposé quand il était venu porter médications au mutilé. Mais le Duc avait donné des ordres très stricts et Vailles entendait bien s'y conformer.

Alphagor, Émile et Raoul, ainsi que le jeune Guillaume, devisent mollement en salle d'auberge, tandis que Gobert gémit doucement en contemplant ses blessures. Ils se laissent inspirer par l'odeur de viande rôtie qui leur parvient des cuisines et leur dit que l'heure de chant et de pitance ne tardera guère. Fanchon les abreuve régulièrement, car il convient de se refaire la gorge par petite gorgée avant de s'emplir des pintes du soir. Elle ne peut s'empêcher de s'adresser à Braquemart, qui, puisque Gobert n'a plus cœur à le surveiller se penche sur le corsage de la belle en prenant l'air de lui murmurer secret.

– Votre récit m'a troublée, chevalier. Je n'imaginais point tout ce que vous aviez entrepris avant de nous arriver céans.

– Les langues bien pendues ont plus de salive que de faits d'armes. Si je bois comme l'homme simple et que je ne claironne mes exploits que lorsque que l'on m'enjoint de les narrer, c'est que modestie m'est léguée de ma mère. Elle est mon panache plus encore que mon courage sans faille.

– Vous avez l'air si calme, comme je vous admire ! Grâce à vous, le monde sera débarrassé d'un être de peu de foi. Bien que, je vous l'avoue, le spectacle du gibet me répugne.

– Vous ne le verrez point, je vous en donne ma parole.

– Comment cela ?

– Il est des secrets que vous ne devez entendre, jouvencelle. Savoir trop n'est point de votre âge. Songez plutôt à mettre la main au chaudron. Un chevalier n'est jamais si héroïque que l'estomac plein.

Fanchon repart en cuisine non sans avoir laissé traîner son regard sur l'assistance. Braquemart ne la regarde déjà plus ; seul le jeune garde au cheveux roux lui adresse un léger sourire qu'elle lui rend sans savoir pourquoi.

Cent trente-deuxième épisode

Gobert a la trogne d'une inquiétante couleur violacée sur fond verdâtre. Il transpire à grosses gouttes tout en tremblant comme si le froid lui serrait les os de sa tenaille.

– Cette blessure à la cuisse me fait Dieu souffrir. Presque autant que cette autre à l'épaule. Bougremissel, compères, si je n'avais bu autant je crois que je serais mort à cette heure !

Hilda Van der Klötten hurle du fond de la cuisine, en tournant le cochon sur la broche à pleins bras :

– Si vous n'aviez bu toute la gnôle, bande de soiffards, j'aurais eu de quoi le soigner votre luron. Vous viendrez pleurer quand les asticots s'y mettront.

À ces mots Gobert frémit. Il empoigne son verre mais il tremble tant que breuvage lui arrose plus le plastron que la glotte.

– Avec tout ce qu'il a bu, ose Émile la besogne, les plaies doivent se nettoyer d'elle-même de l'intérieur, non ? L'alcool arrose et lave les mauvaises humeurs à chaque flux du sang.

– À ce propos, se lève Raoul, il est bien l'heure d'aller arroser le Montpensois.

– Je te suis, compagnon, j'ai la vessie pleine à fendre et ce sale fils de truie doit commencer à sécher au soleil dans son fumier.

Ils sortent de l'auberge alors qu'Alcyde entre d'un pas paisible. Il porte sous le bras un petit tonnelet qui attise la convoitise dans les yeux de Braquemart.

– Foutredieu, meunier ! Serait-ce là de ta gnôle qui mériterait d'être servie dans le Graal même tant elle élève l'âme et dissous le foie ?

– Si fait, Alphagor, mais tu n'y tremperas les lèvres qu'après que je me sois occupé de Gobert. À présent que j'ai paré au plus pressé, je puis m'occuper des petites douleurs. Je ne lui crains certes gangrène, mais il n'est guère sage de laisser à Dame nature le soin de refermer les plaies.

– C'est dommage de gâcher ainsi noble breuvage, énonce Braquemart.

Petitpont s'assied près de Ventrapinte et inspecte son épaule.

– Ce n'est pas très joli, mon Gobert... mais je me suis tellement fait la main sur le Baron que guérir cette petite estafilade me sera jeu d'enfant. Enlève ta chemise, je devrai te recoudre. Maintenant voyons cette cuisse.

Alcyde fend le haut-de-chausses du forgeron à l'aide d'un stylet pour observer la profonde plaie. Il réprime une grimace. Sans dire mot, le meunier prend deux gobelets de plomb et y verse forte rasade du tonnelet. Une bonne odeur de prune vient flotter autour des compères. Il en tend un à Gobert.

– Bois tout et sec. La suite te sera dure. Alphagor, va me chercher de l'eau chaude et du sel à la cuisine.

Braquemart se lève en maugréant : « Faut-il en sus que je te cuise omelette ? »

Gobert se saisit du gobelet, le hume longuement puis le boit d'une traite sans respirer. Sa hure prend soudain teinte d'aubergine bien mûre. Il se tape du poing la poitrine en cherchant l'air comme carpe hors de l'eau.

Alcyde en profite pour verser le second gobelet sur la plaie béante.

Cent trente-troisième épisode

La Duchesse est tirée de sommeil par un hurlement. Les sens aux aguets, elle se demande si l'on n'est pas encore à torturer le pauvre Baron. Un deuxième cri fait vibrer les murs et la fait sursauter sur son lit. C'est le gros forgeron qui hurle sa douleur en peu chastes injures. Elle exhale un soupir de soulagement.

L'idée de voir le Baron du Rang Dévaux pendu ne lui plaît guère. Il a rempli son rôle d'amant, de géniteur, il a planté semence en son ventre, et maintenant elle n'a plus besoin de lui. Mais de savoir son enfant orphelin avant même d'être au monde lui semble mauvais présage.

Il faut sauver Robert. Le seul être qui lui semble assez sensé pour réussir telle entreprise est le bon meunier. Une fois déjà il l'a soignée et cachée ; il a fait de même avec le Baron. Sans nul doute tentera-t-il quelque chose pour lui venir en aide.

Dans l'auberge toutes portes claquent. Hilda Van der Klötten appelle au repas et cela suffit pour réveiller l'estomac et la gorge des mâles qui ronflaient benoîtement à l'écurie quelques instants plus tôt.

La Duchesse sort par la porte arrière. Elle n'imagine pas le meunier participer à ripaille et se dit qu'il est grande chance de le trouver dans la cour. Elle ne se trompe pas ; il s'y tient avec le jeune rouquin qu'elle avait déjà aperçu en garde de Martingale.

– À présent que Gobert a retrouvé vivacité de gorge, il saura mêler son verbe et ses chants à ceux de Braquemart afin de distraire le Duc et sa cour. Nous aurons du temps devant nous, Bouilluc, mais il faudra jouer serré.

Bouilluc porte la main à sa bouche et toussote pour prévenir Alcyde d'une présence. Le meunier s'interrompt, se retourne et reprend d'une voix chaude.

– Duchesse, je me disais bien que la condamnation du Baron ne vous laisserait guère indifférente... Nous savoir dans vos faveurs nous est renfort de taille, je dirais même une bénédiction.

Camilla Clotilda s'avance d'un pas encore, elle toise le meunier sans colère, mais sans que le moindre sourire ne vienne détendre son visage.

– Ne te méprends pas, meunier. J'eus certes à une époque quelques rapports amicaux avec le Baron du Rang Dévaux mais il est hors de question que ceci se sache. Jamais je ne le reverrai. Mais il m'est impossible de le laisser périr ainsi.

– C'est bien ainsi que je l'entendais, votre grandeur. Aussi voici ce que nous allons faire.

Chapitre XXV

Cent trente-quatrième épisode



e repas bat son plein en salle d'auberge. Les voix enflent et, les dominant toutes, on entend Braquemart raconter avec toujours plus de détail comment il refit le portrait au Baron du Rang Dévaux. Le Duc s'étrangle de rire et s'étouffe puis vide godet à grand bruit. Ventrapinte en profite pour rugir un refrain salace qui est vite repris en chœur par l'assemblée.

Aux écuries, le garde assoupi auprès du corps entravé du Baron du Rang Dévaux sursaute à l'approche d'une silhouette. Il se racle la gorge pour demander « Qui va là » mais le visage de la Duchesse à la lueur de chandelle lui fait ravalier parole.

– Eh bien, garde, la nuit te sera longue, ce me semble...

– Certes, je... je me reposais juste paupières, votre grandeur. Ma vigilance n'est point en cause, je vous en fais serment.

– Je ne t'en veux point. Seulement, je trouve injuste que tu ne puisses participer à la fête alors que tous font ripaille.

– Servir mon Duché est ma gloire, mais votre grandeur est trop bonne de se soucier de moi.

– Bonne et magnanime. Je t'ai amené part de festin et godet de vin pour que tu puisses te restaurer. Je te souhaite bon appétit, mon brave.

La Duchesse s'en retourne à la nuit laissant derrière elle un homme incrédule qui se demande s'il ne rêve point. Elle rejoint Petitpont et Bouilluc à l'angle de l'auberge.

– Dans combien de temps dormira-t-il, demande-t-elle ?

Le meunier sourit.

– La dose que j'ai mélangée au rôl suffirait à endormir un bœuf. Il ronfle déjà. Vous pouvez y aller, je m'occupe du reste.

Guillaume et Camilla retourne à l'écurie. Le garde a plongé du nez dans son écuelle, son repas à peine entamé.

– Prends sa livrée, Bouilluc, puis cache-le sous la paille. Si quelqu'un vient, dans le noir, tu passeras pour lui.

La Duchesse de son côté s'active à défaire les liens du Baron. Ce contact avec son ancien amant lui répugne, mais il n'est plus l'heure de s'arrêter à quelque état d'âme. Robert du Rang Dévaux laisse échapper un soupir.

– C'est vous, Camilla Clotilda, vous venez à mon secours ?

– Rendormez-vous, Robert, et ne m'appellez plus ainsi.

Retirez ses vêtements à ce corps inerte est des plus difficile. La Duchesse sent ses nausées revenir et la tête lui tourner. Une sueur lui coule sur les tempes mais ses mains ne tremblent pas. Un bruit de pas derrière elle lui apprend qu'Alcyde Petitpont entre en écurie. De soulagement, il lui semble mieux

respirer. Sur son dos, le meunier porte Hector-Maubert de Guincy solidement attaché.

Cent trente-cinquième épisode

Alcyde Petitpont dépose Hector-Maubert sur la paille auprès du Baron.

– Voici l’homme dont tu dois prendre la place. À toi de jouer, bucellaire. Désormais, tes talents seuls pourront te sortir de ce mauvais pas.

– Je m’en tirerai meunier, ne te soucie pas !

– Dieu me préserve de me soucier d’une canaille telle que toi ! Je vais maintenant te détacher les mains pour que tu enfiles les vêtements du prisonnier. Gare à toi si tu tentes quelque chose ; tu n’arriverais à rien avec Bouilluc dans ton dos et, demain matin à l’heure de la pendaison, personne ne te glissera dague en tes habits.

De Guincy grogne pour toute réponse. Il retire ses vêtements rapidement et enfle ceux du Baron. Alcyde se saisit des habits noirs et en revêt le Baron. Le bucellaire s’allonge alors sur le brancard où le meunier le ligote solidement.

– À présent, Bouilluc. Il convient de préparer charrette en lisière et d’y installer notre blessé.

Guillaume acquiesce et se saisit du Baron avec aisance comme s’il s’agissait d’un ballot de foin. Petitpont s’en alarme.

– Surtout Bouilluc, évite-lui toute secousse. Son corps est rongé par les souffrances comme une corde par les rats. Il s’en faudrait de peu que cette corde se rompe.

– J’y prendrai garde, Maître Petitpont.

Mais les gestes de Bouilluc demeurent ceux d’un homme de terre dont les mains sont faites pour frapper, pétrir ou concasser et point pour caresser. Petitpont s’avance pour l’aider et, lestés de leur fragile fardeau, les deux hommes sortent de l’écurie.

Au dehors, la Duchesse pose sa main sur le bras de meunier avec autorité et lui demande à voix basse :

– Tu ne m’as pas dit, meunier. Où comptes-tu faire convoyer du Rang Dévaux ? Quand je t’affirmais que je ne voulais plus croiser son chemin, ce n’était point billevesée.

– Le Baron ne retrouvera pas son fief. Il n’aura plus ni le visage ni le poing de digne souverain. Sa légende souffrira certes qu’il ait été pendu comme vulgaire brigand, mais mieux vaut cela que vie perdre. Je lui sais cousin qui a prit la robe. Le cloître est un digne refuge pour ceux qui n’ont plus loisir de manier l’épée. C’est vers ce cousin que je l’envoie, en espérant qu’il saura accueillir parent dans le besoin.

– Loin d’ici ?

– À l’approche de l’Italie. J’ai pris le temps de dessiner chemin à Bouilluc. Ce jouvenceau a assez de cran pour arriver à destination. Et jamais le Baron ne reviendra dans votre vie.

La Duchesse sourit.

– Quand je pense que beaucoup te voient comme déveine, meunier, que beaucoup te craignent pis que peste, tu es de fort bonne fortune au contraire.

Cent trente-sixième épisode

Hans Van der Klötten n'a jamais fait si bonnes affaires. En seulement deux soirées, il a vendu autant qu'en deux mois. Son seul souci sera que quelqu'un paie pour toutes ces agapes. Mais le Seigneur et Maître du Duché est là en personne et sa seule présence est suffisante garantie. De temps à autres, il croise les yeux de sa femme qui ploie sous les lourds godets de bière. Il y lit épuisement, mais aussi satisfaction du travail bien fait.

Les récits de Braquemart ont définitivement laissé place au chant. Gobert, qui ne semble plus du tout souffrir de ses blessures, entonne d'une voix puissante « L'air de l'homme rassasié » :

*Oh fumet de ripaille
Sauces et cochonnailles
Oh fumet de festin
Veaux, cailles et lapins
Arrosés de vin rouge
Arrosés de vin blanc
Que nul ne bouge de ce bouge
Je me rassasie céans
Je me rassasie céans
Oh l'odeur du cuissot
Qui dégouline sur la flamme
Oh l'odeur du gigot
Qui me remue jusqu'à l'âme
Sortez barriques et cruchons
Et venez vous attabler
Rions, chantons et buvons
L'air de l'homme rassasié
L'air de l'homme rassasié*

Fanchon profite de ce que tous reprennent en chœur ce joyeux ode au ventre bien rempli pour se glisser hors de l'auberge.

Dans la nuit, elle respire profondément pour ne point laisser poindre larmes. Force lui est de constater que l'indifférence du Chevalier de Montcon à son égard la blesse toujours. Mais assez de chagrin ! La vie l'a faite suffisamment forte ; elle ne va point s'effondrer à la première fissure du cœur.

Elle est là, adossée contre un arbre, à se battre en silence contre poitrine au galop, lorsqu'elle aperçoit des ombres empressées en conciliabule près d'une charrette.

Elle s'avance d'un pas, mais les ombres se figent.

– Qui va là ? demande la voix chaude du meunier.

– C'est moi, Fanchon, la fille d'auberge.

– Et bien avance, soubrette. Cède à ta curiosité.

Et Fanchon approche de la charrette, aperçoit le meunier, le jeune garde aux cheveux roux et un homme allongé.

– Le preux Chevalier de Montcon m'avait bien dit qu'il saurait soustraire le Baron à son supplice !

Le meunier rit tout bas à ces mots.

– J'avais bien vu à ton museau frémissant que tu étais perspicace, jeune damoiselle. Et le preux Chevalier, comme tu aimes à l'appeler, parle parfois un peu trop quand jupon lui court sur l'entendement.

Fanchon réfléchit avant de demander d'une voix ferme :

– Où donc le menez-vous ?

– En Est, répond Bouilluc. Mais le chemin sera long et je crains bien que le pauvre homme ne sache survivre jusque là.

Fanchon prend une profonde respiration et dit d'une traite des paroles trop longtemps enfouies aux tréfonds d'elle :

– Madame Hilda m'a enseigné l'usage des plantes et je sais panser plaies et faire descendre fièvre. Je pars avec vous, Monsieur Bouilluc. J'ai déjà trop vécu en cette auberge, servant saoulards et trognes-à-goutte, attendant l'arrivée d'un chevalier qui ne fera jamais que passer. Je ne veux pas devenir vieille à attendre une vie qui ne viendra pas. Je pars avec vous et je prendrai soin de cet homme et de vous et peu m'importent dangers et chemins que nous suivrons.

Cent trente-septième épisode

Guillaume Bouilluc ne dit mot mais tend la main à Fanchon pour l'aider à monter en charrette.

– Bonne chance dit Petitpont. Évitez les coupe-gorge et les chemins de forêt.

Lentement, la charrette s'ébranle. Alors seulement, Fanchon se retourne et dit d'une toute petite voix.

– Vous m'excuserez auprès des Van der Klötten. Ma conduite n'est guère noble à leur égard...

Petitpont promet et la nuit, comme une écharpe noire, s'enroule autour de la charrette dont on ne perçoit bientôt plus que le grincement des roues, le craquement du bois. Briseglotte n'est plus bercée que par la voix gutturale de Gobert et par celles dépareillées qui reprennent en chœur ses paroles.

La Duchesse s'accroche au bras de Petitpont.

– Ah meunier ! J'ai cru mille fois que j'allais défaillir. Mais personne ne nous a surpris et le Baron est désormais sauvé.

– Certes, mais il n'est point temps encore de nous laisser aller. Je vais vous quérir cruchon d'eau en cuisine pour que vous alliez réveiller le garde en écurie. Sermonnez-le sans trop de sévérité. Il vous sera reconnaissant de vos bons offices et de votre silence et ne réfléchira point trop à ce qui lui est arrivé.

– Mais, dis-moi, Maître Petitpont, es-tu bien certain que ton prisonnier de remplacement déjouera l’œil de ses bourreaux ?

– Ce forban a même stature et même visage tuméfié que du Rang Dévaux. L’un et l’autre sont méconnaissables, donc semblables...

Une pensée tracasse encore la Duchesse et sa gorge se serre lorsqu’elle l’exprime.

– Le Baron portait l’ongle du petit doigt très long ; c’est ainsi que Vailles a pu le reconnaître cet après-midi.

Alcyde porte la main à sa poche et sourit :

– Je me suis aussi rappelé ce détail. L’ongle, le voici. Nous allons le coller au doigt de notre prisonnier avant que garde ne se réveille.

Plus un garde n’a main à l’épée. Tous l’ont posée sur le cœur et brandissent chopine en reprenant en chœur un chant guerrier que Gobert mime à grands gestes. Seul Vailles, le regard perçant dans les fumées et les effluves de graisses et de vins, reste muet car il conserve salive pour sermonner le Duc dès qu’il le peut.

– Il faut que vous soyez sur pied à potron-minet, votre Grandeur. On ne pend point Baron sans quelque solennité, on ne peut le faire les idées brumeuses... Et si vous continuez à ripailler, vous ne serez demain point digne de votre rang !

Le Duc balaie d’une chiquenaude l’intrusion de son aide de camp dans ce couplet particulièrement truculent de « Le reître et la bergère » :

*« Et le reître brandit
Flamberge dans le vent.*

*La bergère pâlit
Devant tel instrument.*

*“Désolée, je ne puis,
Dit-elle en se signant,
Voyant ce que je vis
Vous héberger céans.”*

*Alors le reître dit :
“Je suis un fin larron
À défaut de ton lit,
Je compterai mouton !” ».*

– Vailles, tu m’importunes ! Ne vois-tu pas qu’agapes que tu interromps sont le seul remède à ma douleur et à mon infortune ? Tu devrais boire et chanter avec nous ces excellents vers. Demain est demain et ce malfaisant sera pendu quoi que l’on boive céans !

– Mais pensez donc à votre épouse et cette enfant qu’elle porte en son sein... N’a-t-elle pas droit à juste vengeance venant de son époux devant Dieu, et que lui aussi consomme à ses côtés le juste châtiment de ce traître ? Vous

avez déjà trop bu, votre Magnificence, un verre encore et je crains de vous voir prendre malaise...

Le Duc n'a guère envie de lâcher chopine, mais les arguments de Vailles commencent à le faire ployer. Braquemart qui, malgré l'heure avancée et le houblon qui prend peu à peu place de sang dans ses veines, reste investi de mission, constate que le chevalier n'est que trop lucide et qu'il risque fort de plaider sa cause jusqu'à dégriser le Duc. Il saisit fort flacon des mains d'Hilda Van der Klötten et se plante devant Vailles en se lançant en tirade forte de postillons :

– Entendez-vous par là que quelques malheureuses chopines suffisent à éborgner l'honneur de notre suzerain ? Suggérez-vous qu'il n'a point prestance nécessaire pour survivre à courte nuit, l'œil clair et la langue agile ? Si ses reproches m'étaient adressés, Messire, je crois que j'en serais offensé et demanderais réparation.

Puis sans attendre réponse, il se tourne vers le Duc :

– Je ne sais si vous comptiez vous retirez, votre Immensité, mais il serait fort dommage de ne point entamer avec nous ce petit l'alcool du pays dont on dit le plus grand bien.

Les yeux du Duc brillent à la vue du flacon.

– Comment ne le pourrais-je ? Suzerain qui se respecte honore le travail de ses vassaux en goûtant tout ce qui se distille sur ses terres.

– Et cette remarque, n'est-elle point valable pour votre chevalier aux lèvres sèches ? Il méprise plaisir du fruit et de la racine. Et quel homme peut se prétendre guerrier sans se mettre fort en bouche ?

– Juste remarque, Bourbier. Il est vrai que Vailles tient souvent plus de la femme que de l'homme. Je me demande s'il ne porte d'ailleurs pas jupon sous sa cote de mailles !

Vailles, sentant le vent tourner, recule d'un pas et sermonne plus fort.

– Vous n'allez point, votre grandeur, tenir compte de telles arguties ? Ma sobriété et mon ardeur au sommeil sont mamelles de mon teint frais et de ma férocité au combat.

Le Duc lève alors une main ouverte, la paume conciliatrice, et dit d'une voix ferme.

– Holà, alberguier, il me faudrait, trois bouteilles de forte gnôle et un gros entonnoir.

Cent trente-huitième épisode

L'aubergiste pose sur la table trois flacons et un gros entonnoir en fer bosselé.

– Allez-y doucement, c'est de la toute bonne, celle-là. On s'en sert pour endormir les bœufs.

Émile la besogne et Raoul le rugueux, sentant qu'il y aura du croustillant sous peu, s'approchent lentement de la tablée ducale en se donnant des coups de coude complices.

– Un entonnoir, s'étonne le chevalier de Vailles, mais que diantre comptez vous faire d'un entonnoir ?

La réponse lui vient en actes. D'un geste ferme, Gobert l'empoigne aux chevilles et le renverse dos sur table, Émile et Raoul le maintiennent aux bras tandis que Braquemart lui enfonce l'instrument en gueule, déchaussant quelques dents au passage.

– Desserres dont la bouche, puceau de la glotte, ça rentrera mieux, là, ça y est. Votre Immensité, il vous revient de verser !

Et le Duc s'avance en riant et verse gnôle dans l'entonnoir. Les yeux de Vailles semblent sortir d'orbites et il remue tant les jambes qu'il manque désarçonner Gobert.

– Ce boit-petit ne s'en tirera point à si bon compte, rugit le Duc une fois bouteille reposée. Donnez-moi autre bouteille de cette excellente gnôle.

Cette fois-ci, Vailles ne se débat même plus. Lorsqu'on le lâche, il rote mollement, couché sur la table, un filet de bave alcoolisée à la commissure des lèvres.

– As-tu vu Mimile, comme ce drôle porte à rire lorsqu'il est plein. Il semble bien porter ces deux litres, lui qui se targuait de ne point boire.

– Certes, Raoul, et je me disais qu'il serait réjouissant de traîner le Montpensois céans pour lui faire subir même sort. Il doit être si triste en son tas de fumier...

– Ah non, tonne Braquemart ! Il est déjà fort affligeant que nous ayons perdu deux bonnes bouteilles à emplir ce flagorneur qui n'en méritait pas tant. Si vous désirez vous amuser avec le Montpensois, libre à vous. Mais faites-le dehors, foutredieu ! Je n'aime point trop respirer fumier lorsque je m'enivre en suzeraine compagnie.

– Il faut dire, Mimile, que le grand soiffard parle souvent de bon sens. Pourquoi quérir le Montpensois alors qu'il y a tant à s'amuser avec ce drôle de chevalier.

Raoul saisit Vailles par le col et le force à s'asseoir. Il titube mais ne tombe point.

– Voyons s'il a le cœur à chanter maintenant. Faisons-lui répéter quelques couplets bien sentis.

L'idée semble fort plaisante au Duc qui écarte les deux brigands d'une bourrade et plante son groin à deux pouces de celui de son aide de camp.

– Allez, mon petit Vailles, chante avec ton Suzerain :

Le Duc entonne alors gaillardement un couplet qui lui mériterait excommunication immédiate si évêque de France l'entendait. Hilda Van der Klötten s'en retourne en cuisine en se bouchant les oreilles alors que son mari se signe discrètement.

Le Chevalier de Vailles répète en chœur d'une voix bourbeuse alors que toute la salle s'esclaffe en lui bourrant les côtes.

– Maintenant qu’il sait boire et chanter, voyons s’il sait trousser la gueuse ! Où donc est la soubrette ? Qu’on nous emmène la soubrette !

Tous parcourent la salle des yeux mais point ne voient la frêle Fanchon. Le Duc pointe le tenancier du doigt et lui dit d’un ton taquin :

– Hans Van der Klötten, vieux filou, tu as caché ta soubrette !

Braquemart porte la main à l’épaule du Duc, et lui glisse comme à compagnon de chambrée.

– La soubrette a pour moi quelque penchant dont je daignerai profiter à l’heure ou bamboche me tournera tête. Je ne désirerais point qu’elle montre cuissot au tout venant, ni que Vailles la dégoûte à jamais de bonne besogne.

Le Duc fusille Braquemart du regard mais n’ose contredire son héros. Il est écarlate, boit une longue gorgée de gnôle à même le flacon et hurle en direction du tenancier.

– Mais, sacré nom de foutre en bois ! On ne va quand même pas lui donner ma Duchesse à cet eunuque de Vailles ! Déjà en temps normal ce ne serait point convenable... Mais maintenant qu’elle porte mon héritier en son ventre ce serait assurément péché mortel ! Ah, mais, Van Der Klötten, il reste ta femme ! Elle est fichtre mafflue, mais Vailles n’est plus apte à discernement ! Sois bon bougre et prête-nous ta femme un instant.

– C’est-à-dire, mon Seigneur et maître, vous pouvez boire et manger tout ce qu’il vous plaît céans, mais ma femme est mienne par la volonté de Dieu, et je ne voudrais point me mettre en mauvais termes avec lui. Mais si cela peut agréer à votre Grandeur, apprenez que mon grand-père, en Provinces-Unies, distillait fruits et plantes avec grand talent. Je crois qu’il me reste en cave un tonnelet qui vieillit doucement depuis générations et...

– Maraude, tu voudrais détourner notre attention ?

– Il veut, certes, intervient Braquemart, mais son argument me porte droit au palais. Voir Vailles besogner Dame Van der Klötten me procurerait, je le crains, moins d’ivresse que cet alcool prometteur.

Le Duc semble réfléchir à la proposition un instant alors que silence se fait. Le Chevalier de Vailles en profite pour basculer en bord de table et d’évacuer un trop plein de son gaster en un bruit de cataracte.

– Soit, donne barrique et garde femme. Et nous, amis, buvons !

À l’auberge de Briseglote, godets se remplirent tard dans la nuit.

Chapitre XXVI

Cent trente-neuvième épisode



Il fallut que le clocher de Briseglotte sonne dix coups pour que le Duc se réveille en un sursaut, bave aux lèvres et douleurs au ventre, et qu'il rugisse en vidant la table de reliquats d'orgie.

– Debout tous, nous avons canaille à pendre !

Il se lève comme bourrasque pour distribuer coups de pieds et gifles à ses gardes, entraînant dans son sillage force tessons et godet encore à moitié pleins.

– Allez, bougres de lavettes rampantes, tous aux écuries ! J'ai un Baron à châtier, nom d'un chanoine turc !

Le Chevalier de Vailles peine à émerger d'un mauvais sommeil, le front bas et les yeux jaunâtres. Il opine puis porte la main à son front dans un gémissement. Les soldats se lèvent un à un en maugréant, suivis par Braquemart et Gobert qui reniflent pots et flacons au cas où il resterait lampée de gnôle pour se remettre pieds et tête en place. Ils sortent tous comme somnambules sur les pas de leur Suzerain.

En cour de l'auberge, Alcyde Petitpont trie plantes et racines qu'il a amassées en forêt dès l'aube. Il ne semble guère se préoccuper du cortège. À l'entrée de l'écurie, le garde s'écarte pour laisser passer son suzerain.

– Nul ennui, coquin ?

– Nul ennui, votre grandeur, répond le garde d'une voix qui tressaille à peine.

Le Duc se retourne vers ses hommes et en désigne deux d'un doigt péremptoire :

– Toi, toi, entrez me chercher le prisonnier. Et prestement, foutremouise !

Une minute s'écoule avant que les soldats ne tirent hors de l'écurie un être de peu de choses, bouillie sanglante et inanimée, les mains liées dans le dos.

– Il m'attriste de me dire que cet homme ne verra pas la corde qu'on va lui mettre au col. Holà, meunier ! Ne peux-tu me réveiller ce félon qu'il profite de son supplice ?

– Je vais voir ce que je peux faire, votre Mansuétude. Posez-le donc par terre.

Le meunier s'agenouille près de l'homme et fait semblant de lui tâter les chairs. Il glisse alors une dague dans la ceinture du bucellaire et lui susurre à l'oreille :

– J'ai rempli ma part du marché, qu'on ne te revoie plus par ici. Bonne chance !

Petitpont se relève et hausse les épaules en signe d'impuissance.

– Il respire toujours mais je n'arrive point à le remettre en conscience. Il est trop mal en point. Seul Dieu rouvrira les yeux de cet homme, si toutefois il le juge bon.

Le Duc trépigne de colère mais ne peut que se résoudre.

– Tant pis. Nous pendrons ce félon inconscient et nous le punirons de son manque de savoir-vivre en exposant sa dépouille jusqu'à ce que corbeaux alentours fussent bien rassasiés. Ainsi ai-je dit.

Et les gardes lèvent le malheureux, et le traînent, bras liés dans le dos, jusqu'au grand châtaignier derrière l'auberge sous la fenêtre de la chambre de la Duchesse. Là, ils le hissent tant bien que mal sur un tabouret et, tout en le maintenant, lui font passer grosse corde de chanvre autour du cou.

Le Duc lève les yeux vers la fenêtre et appelle son épouse.

– Duchesse Camilla Clotilda de Minnetoy-Corbières, daigne mettre ton nez à la fenêtre et regarde le supplice de celui qui tant t'a fait souffrir.

– La Duchesse, toute menue sous une couverture, passe son visage par la fenêtre et contemple la scène sans mot dire.

Le Duc tend la main vers le Chevalier de Vailles qui la regarde sans comprendre.

– Où est l'acte d'accusation, bougre d'âne ?

– Plaît-il, Monseigneur ?

– Tu n'as pas écrit l'acte d'accusation ?!

– C'est-à-dire que...

– Hors de ma vue, chacal !

Le Duc se racle la gorge et prononce à haute et intelligible voix :

– Moi, Freuguel-Meuzard-Childéric, Duc de Minnetoy-Corbières par la volonté de Dieu tout puissant, condamne séance tenante le fourbe Baron Robert-Joseph-Arthur du Rang Dévaux à la mort par pendaison pour les crimes de trahison, de rébellion envers son Suzerain et de lèse-majesté sur la personne de Camilla Clotilda di Capodistria, Duchesse de Minnetoy-Corbières. Il se voit incontinent dépouillé de ses titres et honneurs et ses terres sont dorénavant annexées au Duché de Minnetoy-Corbières. Que sentence soit appliquée. Bourreau, fais ton office !

Alcyde Petitpont s'avance de quelque pas et glisse à Braquemart :

– Je me demande fichtre comment ce diable de bucellaire arrivera à se tirer de là. Il n'a pas encore bougé le petit doigt.

Cent quarantième épisode

Le Duc tape du pied pour montrer à l'assemblée toute l'étendue de son impatience.

– J'ai dit : Bourreau fait ton office !

– C'est que, Monseigneur, nous n'avons pas de bourreau.

Le Duc se tourne vers le soldat qui a osé parler.

– Fine réponse qui te coûtera cent coups de bâton et un mois de solde.

D'un pied lourd, le Duc avance vers le condamné ; il lève le nez pour contempler un instant son visage défait puis lance un coup de talon dans le tabouret. Le corps du supplicié se cabre le temps d'un soubresaut puis

s'immobilise dans l'air sans se débattre. Freuguel-Meuzard-Childéric se tourne alors vers Camilla Clotilda.

– Justice est faite, mon aimée. Vous pouvez maintenant perpétuer ma lignée l'âme en paix.

– Merci, mon époux, répond la Duchesse avant de disparaître du cadre de la fenêtre.

Le Duc se penche et observe avec attention ce qui se passe sous la ceinture du pendu.

– Ainsi c'est donc vrai... Peut-être y a-t-il là solution à mon prédicament...

Il se relève lentement et lance à toute l'assemblée :

– Quant à moi, plus que tout au monde j'aspire à la quiétude de mon château. Soldats, il est l'heure de sonner fin de glorieuse campagne. Dans une heure, nous ferons marche vers Minnetoy-Corbières. Nous revenons victorieux en nos terres après épique combat. Nous avons délivré la Duchesse et l'héritier, et conquis de haute lutte la Baronnie du félon du Rang Dévaux. Gloire à nous tous et longue vie à Minnetoy-Corbières !

Cette noble harangue est accueillie par franches acclamations des troupes. Les soldats frappent leur bouclier de leur épée en scandant le nom de leur Duché.

La Duchesse, descendue dans la cour, s'est approchée du pendu et le contemple froidement. Le Duc vient à elle et lui prend le bras pour la détourner du macabre spectacle.

– Ne tremblez plus, mon aimée, ce fourbe a eu sort qu'il méritait. Cette mésaventure est terminée et bientôt vous retrouverez la douceur de notre logis. Là vous pourrez tout oublier et retrouver calme pour que mon héritier pousse en paix dans votre ventre.

– Dieu vous entende, mon époux, répond distraitement la Duchesse.

– Vailles ! Vailles ! Va nous quérir calèche digne de notre victoire. Nous n'allons point rentrer à cheval en notre fief alors que la Duchesse porte mon fils en ses entrailles !

Et Vailles la tête lourde de mauvais alcool grimpe lourdement sur sa monture, manque choir de l'autre côté, retrouve péniblement équilibre et s'éloigne, nauséeux.

– À petit buveur, matin est douleur, professe Gobert.

– Certes, dit Petitpont en se frottant menton. Cet homme a le devoir mieux accroché que le foie...

Le meunier ne quitte pas le pendu des yeux. La perplexité se lit sur son front.

– Je m'attendais tout de même à quelque action d'éclat de la part de ce bucellaire. Cet homme s'est laissé pendre sans réagir.

– Tout le monde peut se tromper, Alcyste, dit Braquemart. Peut-être a-t-il jugé avoir déjà commis assez de mal pour une seule vie et a-t-il préféré partir avant que la liste de ses péchés ne s'allonge...

Cent quarante et unième épisode

Émile la besogne et Raoul le rugueux ne jettent qu'un regard distrait au pendu. La corde leur pend au nez depuis trop longtemps pour qu'ils accordent au supplicié plus que la vague sympathie que l'on doit à collègue. Ils s'approchent des trois compagnons, l'air soucieux.

– Nous avons fort à faire avec tous ces soldats qui lèvent le camp, dit Émile.

– Oui, nous ne voulons que rapine nous passe sous le nez, ajoute Raoul, ces soldats emportent tout. Vous devriez garder un œil sur vos montures en écurie, il y a fort à parier que le Duc va les réquisitionner.

Gobert a un léger rire.

– Bourrue et Lucien n'intéressent pas même le charcutier, alors pour ce qui est du Duc...

– Tu ris, forgeron, mais le cheval du pendu a bien disparu, lui. Nous voulions explorer un peu les bagages de ce bucellaire mais n'avons pu mettre main sur sa monture.

À ces mots, Alcyde semble tiré de pensées.

– Que me chantes-tu là, brigand ? Son cheval est caché en forêt et trop loin d'auberge pour que les soldats le trouvent. Il n'y a que nous à savoir où il est et, de surcroît, Gamin le garde.

– Il n'en reste pas moins qu'il a disparu et que nous n'avons point vu le petit.

Gobert Luret dévisage un instant les deux brigands puis se lance en direction de la forêt aussi vite que sa jambe blessée le lui permet. Braquemart, voyant son compère s'inquiéter pour sa descendance, lui emboîte le pas, suivi incontinent de Petitpont. Les hommes gagnent prestement l'endroit où ils avaient laissé le cheval d'Hector-Maubert de Guincy. Mais de l'animal et de Gamin, point de traces.

Ventrapintes, les mains en porte-voix, appelle son fils alors que Braquemart et Alcyde fouillent sous les fourrés.

– Le voici, Gobert, dit soudain Alcyde, il s'était endormi.

Les hommes s'approchent de l'enfant. Alcyde le secoue mais Gamin reste en sommeil. Gobert lui ébouriffe les cheveux un instant puis s'arrête soudain. Il retire sa main et contemple sans mot dire le sang qui la macule.

Braquemart se penche à son tour et désigne un objet au sol.

– Ton fils a été pris à ses propres armes ; regarde cette bûche près de lui. Il a dû en prendre un fort coup sur le crâne.

Sur ces mots, Gamin ouvre les yeux. Il regarde les trois hommes comme s'il ne les connaissait point.

– Dieu soit loué, exhale le forgeron, il vit !

Et il sert son fils contre sa forte poitrine.

Cent quarante-deuxième épisode

Le récit de Gamin ne leur apprend que peu. Il était assis près du cheval puis il ne se souvient plus de rien. Il aura été surpris, assommé puis traîné sous fourré.

Tous reviennent à l'auberge, Gobert portant Gamin, et retrouvent Émile la besogne et Raoul le rugueux. Alcyde Petitpont va droit au pendu, le regarde un long moment pour ensuite lui saisir la dextre puis la senestre et les observer une à une. Un triste sourire lui tord les lèvres un instant.

– Venez voir, voilà chose fort étrange...

Braquemart ne peut retenir saillie :

– Le pendu se réveille ?

Le meunier lève la main gauche du supplicié et désigne le petit doigt. On y voit un ongle fort long.

– Ayant le visage réduit à bouillie, voici à quoi le Baron du Rang Dévaux a été reconnu : cet ongle de petit doigt. Il est en effet notoire que le Baron était sujet à démangeaisons et se grattait tout le jour durant.

Les compères se regroupent autour de lui, sans comprendre.

– Or, lorsque le bucellaire a pris la place du Baron la nuit dernière, j'ai coupé l'ongle de du Rang Dévaux et l'ai collé au doigt du noir forban...

– Et cet ongle, le voilà. Que veux-tu nous dire, meunier ?

– Qu'ayant prélevé cet ongle sur la main droite, je n'aurais jamais fait l'erreur de le coller sur la main gauche...

Tous lèvent les yeux vers le corps aux traits illisibles qui se balancent doucement dans l'ombre fraîche du châtaignier. Ses yeux grands ouverts contemplent le ciel. Une langue bleuâtre pend hors de sa bouche dont les lèvres découvrent les dents. Les dernières paroles de Petitpont laissent perplexes les compères. Ils se sentent soudain mal à l'aise aux côtés de ce cadavre qu'ils ne connaissent plus.

– C'est qui qu'on a pendu alors, demande Raoul ?

– Oui, si ce n'est ni le Baron ni le bucellaire, qui donc est-ce ?

– Maintenant que je le regarde, je le trouve bien petit...

– Les vêtements sont en effet bien grands...

– Et il a encore presque toutes ses dents...

– Vous ne trouvez pas qu'il a une drôle d'odeur, aussi ?

Braquemart renifle et fronce les narines.

– Il m'est à connaissance que pendaison est bonne à chandelle mais guère à boyaux. Je n'avais toutefois imaginé que dépouille aussi fraîche puisse exhaler pareille odeur de fumier.

Comme si ces mots ne faisaient que confirmer ses doutes, Alcyde Petitpont renifle le pendu d'un peu plus près. Il réprime un léger sursaut et contourne l'auberge au pas de course. Il se plante devant le tas de fumier et demeure interdit.

Ses compères, intrigués, le rejoignent.

– Tiens, y’a le Montpensois qui s’est fait la belle ! s’exclame Raoul le Rugueux.

Alcyde se frotte le menton et dit plus pour lui-même :

– Je me doutais bien que ce coquin de bucellaire n’avait point besoin de dague pour se tirer d’affaire.

Cent quarante-troisième épisode

Les troupes se mettent en route peu avant midi. Le Duc et son épouse ont pris place en calèche, qui lentement s’ébranle pour prendre le chemin du retour au bourg de Minnetoy-Corbières. Contrairement à ce qu’ils craignaient, les Van der Klötten furent grassement payés pour ces deux nuits d’agapes, de quoi même se consoler du départ de leur Fanchon et remettre du chaume sur le toit. Ils agitent leur main en signe d’adieu au convoi ducal.

En cour d’auberge, Gobert et Braquemart commencent aussi à songer au départ.

– Alors brigands, nos chemins se quittent ici, dit Gobert, tirant dru sur rênes pour sortir Bourrue de l’écurie.

– Déjà !? s’étonne Émile la besogne. Il est fort triste de vous laisser partir ainsi alors que nous n’avons plus même de Montpensois pour nous passer le temps.

Braquemart vient vers eux, tenant par la longe son cheval Lucien qui boite et tange comme esquif en tempête.

– S’il vous manque tant, votre Montpensois, vous pouvez le décrocher et jouer à lui donner discrète sépulture. À pendre là comme jambon il pue pis que bouc.

– Le grand soiffard a raison, Mimile, il faut enterrer ce croquant. Mais j’ajouterai pour ma part que je ne conçois guère respect pour cuistres qui s’en vont sans trinquer les aurevoir.

– J’ai bourse vide, tête lourde, et Gamin à ramener à sa mère.

– Ton Gamin en a vu d’autres, allez ! J’ai ouï dire qu’il manie la bûche mieux que certains orgueilleux ne manient l’épée...

– Quant à bourse, il va de soi que nous offrons...

– Vous ? s’étonne Braquemart. Allons donc, vous vivez sur deniers ducaux depuis première veillée. Vous n’avez plus sou vaillant, je ne le sais que trop.

Et les brigands de rire gras.

– Crois-tu que soldats recomptent soldes avant de retrouver leur lit et de tomber l’armure ? Que nenni ! Dans la confusion de leur départ nous avons fait tour de bourses.

– Que nous délestions juste de ce qu’il faut.

Raoul sort de sa chemise une bourse ventrue qu’il fait sauter dans sa main.

– Tôt ce matin l’aubergiste a mandé un jeune fermier pour aller quérir tonneaux et jambons à Cafloures... Sa charrette devrait déjà avoir pris le chemin du retour.

Alcyde Petitpont s'avance et toussote.

– Au vu de présente discussion, je crois que je vais remettre Bourrue et Lucien en écurie. Je ramène Gamin à Minnetoy-Corbières. Il a besoin de la sagesse d'une mère pour lui remettre idées en place. Quant à vous mes amis, je vous reverrai après bonne cuvée.

Et le meunier s'en va, Gamin à sa suite. Avant d'être hors de vue, ils se retournent pour faire un signe de la main. Gobert y répond mollement.

– Il me fait drôle de voir le fils ainsi. Il me semble que raison lui vient même s'il paraît toujours simplet... Sais-tu qu'il m'a presque sauvé la vie, hier ?

– Mais il ne sera jamais lettré ou savant, le coupe Braquemart. A-t-on déjà vu sanglier engendrer étalon ?

Ventrapinte allait réagir quant Raoul le rugueux lui saisit le bras.

– Entends-tu ce bruit, forgeron ?

– À part sabots de cheval...

– Non, l'autre direction ?

– Charrette, dirais-tu, brigand ?

– Charrette, je dirais.

– Bougremissel ! je sens soif me reprendre.

– Ça, compères, s'exclame Braquemart, on n'est pas sortis de l'auberge !

Épilogue

Cent quarante-quatrième épisode



e Duché de Minnetoy-Corbières a dressé pavois pour fêter l'annexion de la Baronnie de du Rang Dévaux. Mais l'insurrection de Dame Marthe Coulombier, dont nul ne parle trop haut même en taverne, qui entraîne aux armes citoyens et paysans, les appelle à se révolter contre le Duché et se fait maintenant appeler marquise, est sévère tache au blason ducal. Et ceci explique que les célébrations de la glorieuse expédition sont quelque peu discrètes. Le Duc ne semble pas pressé de reprendre campagne pour châtier la vilaine ; elle lui a laissé un bien trop cuisant souvenir. Alors il passe temps en chasse, sur une selle fort moelleuse, et attend son héritier le front fier.

À la taverne du Sanglier Noir, Morrachou sue Dieu mauvais à remonter tonnelets de cave aussi vite que gorges gueulardes et altérées le lui intiment. Tous les soiffards du bourg s'y sont assemblés pour compenser festivités chiches en faste et avars en breuvages.

Attablés tout au fond, Alphagor et Gobert devisent mollement en vidant chope sur chope. Au détour d'une phrase, le forgeron pousse un long soupir.

– Voilà seulement trois jours que nous sommes rentrés et déjà me manquent les deux brigands ! Je n'aurais pas cru cette chose possible.

Braquemart lève son verre comme s'il trinquait à leur santé.

– Il faut dire que deux semaines de ripailles comme nous connûmes avec eux tissent des liens. L'amitié est comme l'acier ; plus on le trempe et plus il est fort !

Les deux amis entrechoquent leurs godets sans mot dire.

Le Berthoux, titubant déjà, vient s'asseoir à leur table, manquant faire choir Alphagor en le poussant du coude.

– Dis-nous, Braquemart, il y a des rumeurs...

– Il y a toujours des rumeurs, le Berthoux, et ta grande bouche ouverte à tous les vents en exhale plus que toutes les commères du Duché réunies.

Le charpentier ne se laisse pas désarçonner par rebuffade et hausse le ton.

– Braquemart, puisque nous sommes entre nous. Fis-tu vraiment quelque galanterie à la Duchesse ? Encornas-tu le Duc de plus que de lapins ?

Les verres restent en suspens entre tables et bouches et les regards se tournent vers le fond de la taverne. Braquemart boit une longue gorgée en toisant l'assistance par-dessus le rebord de son godet. Il repose lentement chope sur table et se lève.

– Messieurs, sachez que la vertu de notre suzeraine n'est point sujet de comptoir. Ce que je puis toutefois vous confier, c'est que sang bleu point ne force cuisses à se sceller.

Un murmure parcourt l'assistance alors que le Berthoux se perd en évocations, un sourire niais flottant dans sa barbe.

– Et, j'ajouterai que, puisque qu'à la monture se jauge le cavalier, notre Duc est homme de goût qui...

Gobert éclate d'un gros rire et claque le dos de son ami par-dessus la table.

– Bougremissel ! Que je l'aime quand il fanfaronne !

– Il suffit, Ventrapinte ! Comment t'autorises-tu à m'interrompre ?

Mais l'assistance reste pendues aux lèvres de Braquemart, faisant fi de l'interruption. Le gros Louis se lève et, le ton presque respectueux, dit :

– Alors, Alphagor, peut-être est-ce tienne chair qui habitera un jour au château.

Et Braquemart savoure cet instant, distillant paroles de fausse retenue.

– Non. Seul sang bleu peut engendrer sang bleu. Malgré coeur que j'ai pu mettre à besogne, je n'oserais tant affirmer...

Gobert se lève, les joues empourprées, et fracasse son godet sur la table.

– Mais écoutez-le, ce fat, qui vous prend tous pour des outres vides ! Vous n'allez pas avaler ses galéjades, bougremissel !

Des murmures réprobateurs ponctuent l'intervention de Ventrapinte. Braquemart se retourne et le saisit au col.

– Si tu bisognais ta femme comme j'ai bisogné la Duchesse, peut-être n'aurais-tu pas à jouer du coude pour gagner ton lit, bougre d'encorné !

Le sang quitte le visage de Gobert Luret et il serre les poings à les casser.

Alors s'ouvre porte de taverne. Quatre gardes entrent, s'écartent et laissent passer l'infâme Eustèbe Martingale. La tête juchée au haut de son cou de poulet, teint gris et haleine rance, il regarde avec dédain l'assemblée.

– Maître Morrachou, je viens sévir. Je t'ai déjà rappelé de verser gabelle et tu ne t'es point encore exécuté.

Mais son intrusion est à peine remarquée, tous les solides soiffards entourent Braquemart et Gobert qui s'empoignent et roulent dans les tessons et les injures.

– Silence, manants, silence ou il y aura du bâton ! siffle-t-il, le ton mauvais.

Et dans la taverne du Sanglier Noir, tous se taisent. Tous sauf deux.

FIN

Michaël Perruchoud
Sébastien G. Couture

Genève, 16 août 2004

Appendice

Les Stances à la reine Cunégonde

du Comte Sébriel Bagastien de la Haulte Cousture

Refrain:

En selle, en selle, ma mie
Chevauche, chevauche
En selle, en selle ma mie
Chevauche mon grand vit

I

Dans un pays, un roi
Au nom de Godefroy,
Très bon pour ses sujets,
Était grand, droit et fier,
Juste, fort et sincère
Et sifflait comme geai.

II

Aimé du peuple pour
Sa force, sa bravoure,
Son épée, son courage,
Il montait prestement
Chaque jour sa jument
Devant tout le village.

III

Bien que de port altier,
N'avait jamais trouvé
Pour poser ses mains rudes
Une femme et, de fait,
Notre bon roi souffrait
De haute solitude.

IV

Pourtant encore vert,
Toujours rapière au clair,
Mais sans épouse, hélas!
Dans sa chambrette close,
Onc n'effeuillait de rose
Et dormait comme masse.

V

Nombre de chambrières
Tentaient de le distraire,
De le mettre en émoi.
Au matin, sous la couette,
Voulaient tâter la bête
Et trouvaient Godefroy

VI

Mais le roi, sans broncher,
Ne voulant du péché,
Demeurait chaste et roide;
Et, dans tout le pays,
Il courut vite bruit
Qu'il avait pine froide.

VII

Et comme onc ne baissait
Devant ses tiers ses braies
Pour monter à la selle,
Vile rumeur colporte
Que cul du roi fait crotte
Verte comme surelle.

VIII

Un tel prédicament
Créa l'amusement;
Et le trouvèr' du cru
Mit sitôt en musique
La raide et blanche trique
Et le trou vert du cul.

IX

À son grand désarroi
On brocardait le roi,
Qui faisait grise mine.
Et on le vit souvent
Rôder près de l'étang,
Le coeur criant famine.

X

Un soir de solitude,
Un vent venu du sud
Lui parla à l'oreille;
Une fée ou un ange
Lui chanta la louange
De beauté sans pareille.

XI

Une splendide vierge,
Ignorant toutes verges,
Vivait en ce bas monde;
Blanche comme saindoux
Et répondant au doux
Prénom de Cunégonde.

XII

Au creux de ses entrailles,
Au profond de sa faille,
Brûlait tel un brasier;
Nul ne pouvait l'éteindre,
Risquant fort, à l'éteindre,
D'avoir le vit brûlé.

XIII

Lors la belle attendait
Étendue sous un dais
Que l'on vienne et l'embrasse,
Soupirant sans espoir
Que nul ne puisse avoir
Une pine de glace.

XIV

Sur ce le vent se tut
Et le roi fort ému
Quitta mélancolie:
«C'est bien moi qu'elle appelle,
Et cette jouvencelle
Réchauffera mon vit.»

XV

Rentré en sa demeure,
Fit part de la rumeur
À son vieux confident.
«Il ne peut être d'autres
Vits ainsi que le vôtre;
C'est bien vous qu'elle attend.

XVI

«Vous seul avez l'atour,
Car pensez qu'il faut pour
Pénétrer le refuge
Qu'est le con de la dame,
Où vit commun s'enflamme,
Une pine ignifuge.»

XVII

Et le roi effaré,
Ne sachant où chercher,
La contrée étant vaste,
Regarda éperdu
Sa braguette tendue
Et jura rester chaste.

XVIII

«Sire, sans plus attendre,
Il faut trouver et prendre
En justes épousailles
Cette tendre pucelle,
La porter jusqu'au ciel
Et franchir son portail.

XIX

«Car, bien vous le savez,
Un roi sans héritier
Est tel chêne sans gland;
Il lui faut prendre femme
Pour perpétrer son âme,
Son lignage, son sang.»

XX

Et son bon chambellan
Lui dit d'un tel élan
De reprendre courage,
Que le bon Godefroy
Monta son palefroi
Et sus au pucelage!

XXI

Il espérait fort trouver
la belle en son trouble
repaire bien vite,
Et qu'avant le printemps
Pourrait la belle enfant
Monter sa stalagmite.

XXII

Flanqué de six guerriers,
Parcourut la contrée,
Chercha combes et vaux;
Bien que les mois passassent,
De dame point de trace,
Ni rumeur ni ragot.

XXIII

Arriva en hameau
Au sommet d'un coteau,
Triste, crotté, fourbu.
Trouva gentille auberge
Aux longs rideaux de serge
Et de velours tendue.

XXIV

En ce lieu accueillant
Se délassaient les gen-
tilhommes en voyage
Dans un essaim de belles
Offrant fortes mamelles
Débordant de corsages.

XXV

Les six guerriers transits
Tombèrent au tapis
Dessous autant de vierges.
Le pauvre Godefroy,
Si grand fût son émoi,
N'osa sortir flamberge.

XXVI

Dans sa peur de faillir,
Il ne pouvait saillir,
Planté son étendard.
Et, de toute façon,
Se glacerait le con
À son froid braquemart.

XXVII

Le roi était morose,
Quand, vêtue de soie rose,
Survint une vestale:
«S'il vous agrée, mon roi,
Je gèlerai mes doigts
À la verge royale.»

XXVIII

«Merci, Madame, hélas!
Grand bien que vos mains fassent,
Vous m'en verriez marri,
Car j'ai promis ce sceptre
À celle à qui le prêtre
M'offrira en mari.

XXIX

«Celle qui m'est promise
Est douce comme brise
Et blanche comme ivoire;
J'entendis la prière
Que fit, de sa litière,
Son souffle aux vents du soir.

XXX

«Je suis en selle depuis,
Chevauchant jour et nuit,
Cherchant de par le monde
Introuvable beauté,
Un ange au con igné;
Son nom est Cunégonde.»

XXXI

Lors la belle pâlit,
S'allongea sur un lit,
Prise de pâmoison:
«Ce que vous décrivîtes,
Mon coeur trop en palpite,
C'est mon con, c'est mon nom!

XXXII

«J'attends depuis toujours
Qui calmera d'amour
Ce feu qui en moi gronde;
Vit qui saura me prendre
Sans se réduire en cendres.
Oui, je suis Cunégonde!»

XXXIII

Qui pourra donc chanter
Du roi félicité
Sans en ternir l'éclat
Quand il dit coeur béant:
«Marions-nous céans,
Avant que sonne glas!»

XXXIV

Il était en ce lieu
Un curé fort joyeux
Qui offrit ses services
Pour célébrer l'union,
En quittant le giron
D'une belle et ses vices.

XXXV

Rengainant sa rapière,
Il ouvrit son bréviaire
Et dit d'un ton amène
En rassemblant ses ouailles:
«Consacrons épousailles
Au nom du père, amen.»

XXXVI

Verges quittèrent cul
Et se tut la cohue
Qui forma une arène
Pour célébrer la messe,
Tout en pinçant la fesse
De la future reine.

XXXVII

Le curé fit office,
Éleva le calice
Sur les époux ployés,
Les unit d'un Pater
Et, quand ils s'embrassèrent,
S'offrit forte lampée.

XXXVIII

Lors la foule exigea
Que le roi consommât
Incontinent l'hymen;
Il mit donc femme en lit
Puis il la dévêtit
De sa robe, sa traîne.

XXXIX

Chacun souffle retint
Quand le bon roi en vint
À rejeter vêtue
Pour dévoiler son sabre,
Roide et blanc comme marbre,
À l'altière cambrure.

XL

L'assistance ébaubie
Jura qu'autour du vit
L'air même se gelait
Et que fumait le con
Alors que le buisson
De ses poils crépitait.

XLI

Plus de chants, plus de danses,
Plus un souffle, silence;
Le roi prit son élan.
Trois fois il se signa
Et d'un coup pénétra
Le con incandescent.

XLII

Ce fut tonnerre et foudre,
Coups de canon et poudre,
Qui six heures durèrent.
La troupe des convives,
Scandant des «Vive! Vive!»,
Entourèrent litière.

XLIII

La couche vint à choir
Sous les coups de butoir
Tant le roi besognait;
Et enfin dans un cri:
«Joseph! Jésus! Marie!»,
Il fit feu de mousquet.

XLIV

Quand il se retira,
De son vit toujours droit
Jaillissait sa semence;
De forts longs jets de foutre
Giclant jusques aux poutres
Bénirent l'assistance.

XLV

Lors gardes s'embrochèrent,
Formant couronne fière
Autour de Godefroy
Alors que, pudibonde,
Se drapait Cunégonde
Dans un voile de soie.

XLVI

Ce fut nuit de liesse,
Toutes verges en fesses,
Et au matin venu
Chacun voulut surseoir
Au moment de s'asseoir
Tant lui souffrait le cul.

XLVII

Les annales relatent
Que reine, à quatre pattes,
Jusqu'au lever du jour,
Plus de quarante fois
Fut prise par le roi
Et qu'il bandait toujours.

XLVIII

Mais bonnes choses passent
Et bientôt foule lasse
Sombra au doux sommeil;
Tous les corps enlacés
Dormirent au plancher,
Corps nimbés de soleil.

XLIX

Quand le roi s'éveilla,
Se tâta sous le drap
Et sentit fière hampe;
Il conçut grande joie,
Son vit n'était plus froid
Et tendu comme crampe.

L

C'était certes miracle,
En dépit des oracles,
Le roi était guéri.
Il voulut sur-le-champ
Essayer l'instrument
En son amour, sa mie.

LI

Hélas! à son grand dam,
Près de lui point de dame
Mais sa fidèle escorte,
Qui ne sut que lui dire,
N'ayant point vu sortir
Du roi l'épouse accorte.

LII

Lors entra la matrone,
Une avare gorgone,
Qui fit mauvais sourire.
«Où donc est ma mariée,
S'enquit le roi outré,
Quand je souffre martyr?»

LIII

«Messire, dit la femme,
Sachez que votre dame
Appartient au sérail;
Et, bien qu'elle soit reine,
Nous sommes en semaine,
Il faut qu'elle travaille.

LIV

«D'ailleurs, à ce propos,
Vous avez pris repos,
Vous et vos compagnons;
Baisé, tâté corsages,
Plus les frais de mariage,
Ça fait cent sous tout rond.»

LV

Sans dire mot, le roi
Lentement approcha
Du haut de l'escalier;
Dans la chambre au-dessous,
Vit la reine aux genoux
De son palefrenier.

LVI

Alors, pris de colère,
Sortit son cimeterre
En hurlant son courroux,
Se jeta dans le vide,
Saisit l'homme livide
Et lui trancha le bout.

LVII

Stupéfaite, la reine,
La bouche encore pleine,
Empêchée de mot dire,
Regarda son mari;
Dans ses yeux nul défi,
Mais juste repentir.

LVIII

Le roi leva son arme
Sur son épouse en larmes
Mais ne put l'abaisser,
Car, s'il la pourfendait,
Qui donc lui donnerait
Légitime héritier?

LIX

Et puis, est bien bénigne
Cette incartade indigne
Et drôle de façon;
Il est sûr fort plaisant
D'ainsi folâtrer quand
Bouche remplace con.

LX

Lors le roi absolu
Sa femme fort émue
Qui, de reconnaissance,
Cracha le vit sanglant
Et emboucha son gland
Avec force science.

LXI

«Mais mon roi, dit la reine,
J'ai à le croire peine:
Votre flamberge est tiède!
Le même phénomène
S'accorde à mon hymen,
Mon con connu remède.»

LXII

Le roi, en son bonheur,
Voulut partir sur l'heure
Mais, homme honnête et droit,
Il dit à la matrone:
«Je retourne à mon trône,
Mais je ne suis ingrat.

LXIII

«J'emporte cette femme
Hors de ce lieu infâme;
Mais en échange que
Mon palefrenier puisse
De fille faire office,
Puisqu'il n'a plus de queue.»

LXIV

Lors, le couple royal
S'en fut sur le cheval
En tête de la troupe.
Tant que trajet dura,
Le roi ne débanda
Et prit la reine en croupe.

LXV

C'était certes plaisant
De voir les deux amants
Ainsi bien enchâssés;
Au plus fort du galop,
Pas plus qu'au petit trot,
Le roi n'a déculé.

LXVI

Arrivés en royaume,
Le roi ôta son heaume
Et présenta la reine.
Et gente populace
Acclama sur la place
Sa belle suzeraine.

LXVII

Enfin, le chambellan
Retrouva son amant
Avec le roi rentré;
Mais le gueux polisson
Lui passa ses morpions
Au bordel attrapés.

LXVIII

Et le pauvre fut pris
De danse de Saint-Guy
Et tant il se gratta
Qu'il advint, un bon soir,
Que du haut des remparts,
Dans les douves il tomba.

LXIX

Ainsi finit la geste,
La destinée céleste,
De ces douces amours
Qui firent tant et bien
Que moult chérubins
Vinrent au fil des jours.